

PER  
S-400  
CON

*A.C.*

# Le Samedi



*F. PRICE 144*

**Le Vice-Maréchal de l'Air  
ADÉLARD RAYMOND**

commandant de la 3e région d'entraînement  
aérien du Corps d'Aviation Royal Canadien

## N O S S O L D A T S D E L ' I N D U S T R I E



“Rien n’est plus fatigant que de rester immobile” : voilà l’un des dictons favoris de M. Louis Leclerc, ouvrier de guerre. Après quarante-deux ans d’emploi continu dans une fonderie de St-Jérôme—et, surtout, après quatre dures années de travail de guerre—il n’est pas étonnant qu’on oublie ce que c’est que le repos. Tout comme M. Leclerc,

d’un bout à l’autre du Canada, des milliers de Canadiens patriotes travaillent depuis quatre ans avec acharnement afin de fournir à nos armées tout l’équipement dont elles ont besoin. Nous rendons hommage à M. Leclerc et à tous les autres loyaux travailleurs du Canada qui ont si magnifiquement répondu à l’appel de la nation.

Voici encore pourquoi  
le **MILLAGE D'AVANT-GUERRE**  
soutient de nouveau -

## LA CORDE HI-FLEX!

Les ingénieurs en pneumatiques B. F. Goodrich n'eurent qu'à consulter leur propre expérience, lorsqu'il s'agit de rendre à l'automobiliste, au moyens de pneus de caoutchouc synthétique B-F-G, le millage d'avant-guerre.

Sachant que la corde Hi-Flex utilisée dans les pneus-camions B.F. Goodrich possédait le maximum de robustesse et d'élasticité, ils s'en servirent pour créer un pneu de caoutchouc synthétique pour autos de tourisme spécialement résistant aux chocs, robuste, roulant plus frais.

Avec la corde Hi-Flex et la construction Ply-Weld, ainsi que la bande de roulement "Lifesaver", longtemps éprouvée, les nouveaux pneus de caoutchouc synthétique B. F. Goodrich pour autos de tourisme sont parfaitement capables de vous donner le millage d'avant-guerre.

Aujourd'hui, ce long millage est aussi important pour le pays que pour vous. Aidez à conserver le précieux caoutchouc qui nous reste. Conduisez à vitesse modérée, maintenez vos pneus proprement gonflés, et faites-les visiter régulièrement par un homme qui s'y connaît: votre détaillant B. F. Goodrich.

## PNEUS DE CAOUTCHOUC SYNTHETIQUE B. F. Goodrich

*pour Autos Tourisme*

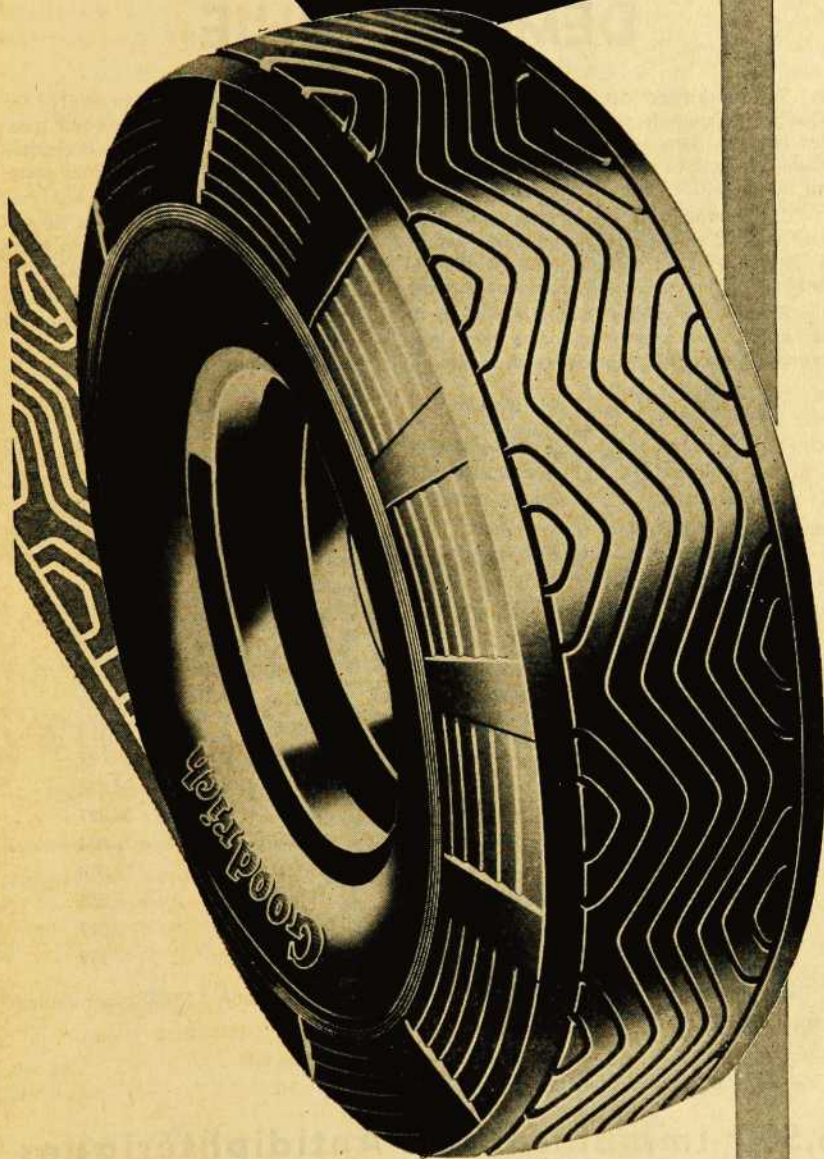
*Encore  
une fois!*

*Dans la Paix ou la Guerre*

**B.F. Goodrich**

**PREMIER EN CAOUTCHOUC**

Fabricants de Pneus, Chaussure Caoutchouc,  
Produits de Caoutchouc Industriels, et Koroseal



### LA BATTERIE B. F. GOODRICH



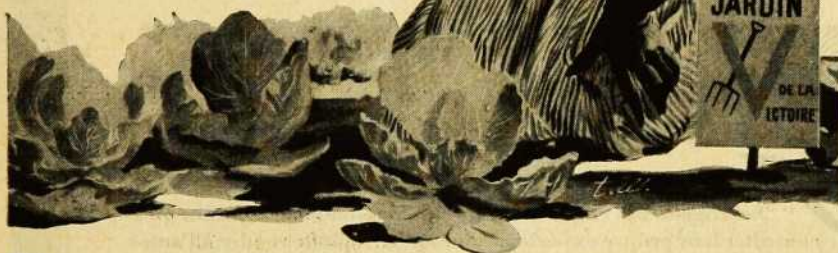
Sur une batterie comme sur un pneu, le nom B. F. Goodrich vous garantit la meilleure qualité. Il y a une batterie très-durable B. F. Goodrich pour toute auto ou camion.

4

"Pourquoi me parler de vieillesse, à moi?"

Je suis encore jeune!"

Si vous n'avez que 35 ans ou 40 ans—voici certaines choses, concernant la vieillesse, que vous devez savoir...



DEPUIS 1900, la durée moyenne de la vie, au Canada, a augmenté d'environ 17 ans — un véritable record!

Un des résultats de cette tendance, c'est qu'il y a plus de gens que jamais auparavant qui vivent jusqu'à un âge avancé. Il y a, au Canada, près de 800,000 personnes âgées de 65 ans et plus.



Mais, le but que se propose la science médicale n'est pas simplement d'ajouter des années à votre vie, mais bien de donner de la vie à vos années. La vieillesse sans la santé peut devenir un lourd fardeau.

Les médecins font des merveilles pour venir en aide aux personnes âgées qui souffrent de maladies chroniques de la



vieillesse, telles que maladies du cœur... diabète... cancer... mal de Bright... arthrite.

Mais les médecins savent que le meilleur moyen d'être bien portant à 50, 60, 70 ans et plus, c'est de veiller à votre santé quand vous êtes beaucoup plus jeune. Et pourquoi?...

Parce qu'il est rare que les maladies qui marquent l'âge avancé se déclarent soudainement. Elles se manifestent graduellement, en augmentant de façon

insidieuse, au cours des ans, jusqu'au jour où elles éclatent, ou vous frappent d'incapacité.

**Morale:** C'est dès maintenant qu'il faut prendre soin de votre santé — avant d'être vieux. Allez voir régulièrement votre médecin pour vous faire examiner. Mettez-le à même de dépister — de bonne heure — un état ou une maladie qui, plus tard, pourraient amener l'incapacité. Il vous dira, s'il y a lieu, comment corriger des habitudes ou un genre de vie défectueux.



A mesure que passent les années, ces conseils vous aideront à vous maintenir bien portant et heureux...

Soyez à l'affût des idées nouvelles. Ayez un passe-temps favori. Rappelez-vous qu'avec l'âge, vous avez besoin d'une alimentation moins abondante, mais choisie avec soin. Un sommeil régulier, paisible est indispensable. Buvez de l'eau en abondance. Allez au soleil, au grand air, et prenez un exercice modéré, d'un bout de l'année à l'autre.

A tout âge, une bonne santé est une possession sans prix. Préservez-la par tous les moyens.

### Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Frederick H. Ecker, Leroy A. Lincoln,  
PRÉSIDENT DU CONSEIL PRÉSIDENT

Direction Générale au Canada :  
Ottawa

## LA SANTÉ DES DENTS

### RÉPONSE A UNE QUESTION

Q. — Mon dentiste dit que mon enfant souffre de malocclusion. Ses dents d'avant ne sortent pas et je ne comprends pas bien ce qu'il veut dire. Voudriez-vous, s'il vous plaît, me l'expliquer et me faire savoir si cela peut être corrigé?

R. — La malocclusion ne s'accompagne pas nécessairement de l'éruption ou de la non-éruption des dents d'en haut, bien que cela en soit une forme fréquente. La malocclusion signifie simplement l'irrégularité des dents et les relations anormales entre la mâchoire supérieure et la mâchoire inférieure. Cet état a différentes causes, telles que la perte prématurée ou trop tardive des dents temporaires, l'habitude prolongée chez l'enfant de sucer son pouce, de respirer par la bouche, et d'autres encore qui peuvent contraindre les dents à de mauvaises positions. La maladie ou la malnutrition peuvent interrompre la croissance et contribuer alors à la malocclusion. Quelquefois, la malocclusion peut être prévenue par l'usage de petits appareils placés dans la bouche de l'enfant, quand ses dents temporaires sont extraites, qui réservent l'espace voulu aux dents permanentes, quand elles sont prêtes à sortir. La malocclusion peut généralement être corrigée par l'orthodontie, traitement appliqué par un dentiste qui se spécialise dans cette partie de la science dentaire.

## DÉMOGRAPHIE

La répartition de la population selon l'âge et le sexe dans la province de Québec permet de constater que les hommes sont beaucoup plus nombreux que les femmes dans les régions rurales, tandis que celles-ci détiennent la majorité dans les centres urbains. Il est bon d'observer cependant que les hommes sont en majorité dans toute la province sauf à l'époque de 20 à 49 ans.

La province de Québec comptait en 1941, 108 hommes et 177 femmes de 95 ans et plus, soit 285. Il y avait 596 hommes et 911 femmes de 90 à 94 ans, en tout 1,507. Ce sont les enfants de 0 à 4 ans qui étaient les plus nombreux, soit 179,007 enfants mâles et 174,428 bébés de l'autre sexe, ce qui donne un total de 353,435.

D'après les chiffres compilés par la division de démographie du ministère de la santé et du bien-être social de la province de Québec, la distribution de la population en 1941 selon l'âge et le sexe s'établit comme suit :

Age	Total	Hommes	Femmes
0 à 4 ans	353,435	179,007	174,428
5 à 9 ans	347,940	175,179	172,761
10 à 14 ans	361,438	181,899	179,539
15 à 19 ans	351,193	175,941	175,252
20 à 24 ans	304,237	148,355	155,882
25 à 29 ans	282,059	139,533	142,526
30 à 34 ans	242,691	122,662	124,029
35 à 39 ans	217,399	110,057	107,342
40 à 44 ans	183,201	91,789	91,412
45 à 49 ans	162,220	83,773	78,447
50 à 54 ans	140,100	71,935	68,165
55 à 59 ans	114,288	59,251	55,037
60 à 64 ans	91,726	47,154	44,572
65 à 69 ans	71,159	36,162	34,997
70 à 74 ans	49,504	24,450	25,054
75 à 79 ans	30,576	14,660	15,916
80 à 84 ans	16,341	7,505	8,836
85 à 89 ans	6,583	2,966	3,617
95 à &	285	108	177

La population globale définitive de 1941 atteignait donc 3,331,882 personnes dont 1,672,982 hommes et 1,658,900 femmes.

## 6,500 Immunisations Antidiphthériques

Grâce aux progrès de l'hygiène, grâce aux vaccinations et à l'intervention dans tous les pays de la législation sanitaire, la science apporte à la collectivité des bienfaits incalculables. Durant les deux derniers mois, afin d'assurer la prophylaxie de la tuberculose, près de trois cents cliniques anti-tuberculeuses ont eu lieu dans les territoires desservis par les unités sanitaires de la province de Québec; plus de neuf mille personnes y furent examinées. Chaque jour, la médecine devient plus préventive; elle ne s'applique pas seulement à l'individu, mais à la famille, à la collectivité. Par exemple, afin de préserver et de préparer, pour l'avenir, les générations nouvelles, les Unités sanitaires de la province utilisent tous les moyens de prévention. Près de 3,000 vaccinations antivarioliques ont eu lieu en novembre et en décembre. Les immunisations antidiphthériques (complétées) dépassèrent six mille cinq cents. C'est dire qu'une protection efficace est assurée à tous nos enfants dont les parents se conforment aux conseils des hygiénistes et des médecins praticiens.

# CARNET EDITORIAL

LES PUBLICATIONS  
POIRIER, BESSETTE  
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de  
l'Association des Editeurs de  
Magazines du Canada

Le Samedi  
La Revue Populaire  
Le Film

975, RUE DE BULLION  
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 \*

Président: FRED POIRIER  
Vice-prés.: GEO. POIRIER  
Surintendant: ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef:  
FERNAND DE VERNEUIL  
Chef de la publicité:  
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:  
HECTOR BRAULT  
Chroniqueur sportif:  
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:  
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:  
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine  
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,  
Drummondville, St-Hyacinthe,  
Sorel, Granby, Farnham,  
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,  
et les environs.)

A Québec et Lévis:  
ADELARD PARE  
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au  
Cap-de-la-Madeleine:  
PAUL LARIVIERE  
1710, rue St-Philippe,  
Trois-Rivières

Entered at the Post Office  
of St. Albans, Vt., as second  
class matter under Act of  
March 1879

ABONNEMENT  
CANADA SEULEMENT

Un an \$3.50  
Six mois 2.00

AU NUMERO:  
10 cents

HEURES DE BUREAU:  
9 h. a.m. à 5 h. p.m.  
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les  
abonnés changeant de loca-  
lité sont priés de nous don-  
ner un avis de huit jours,  
l'emballage de nos sacs  
de malle commençant cinq  
jours avant leur expédition.

# L'HOMME ET LE POISSON

IL Y A plus d'une ressemblance entre l'homme et le poisson. Je ne veux pas insinuer par là que l'homme considère l'eau comme l'élément liquide le plus nécessaire à son existence mais, tout de même, elle lui rend de grands services dans la vie, surtout en matière politique. Combien d'hommes ne seraient jamais arrivés à la haute situation qu'ils occupent s'ils n'avaient pas su nager entre deux eaux!

Comme le poisson, l'homme se laisse souvent prendre bêtement à certains appâts trompeurs et, comme lui encore, il présente une très grande variété d'espèces dans ce qui, en principe, n'est qu'une seule race; il y a, parmi les poissons, des blancs, des rouges, des jaunes, des noirs et d'autres dont on ne peut pas définir exactement la couleur, tout comme chez les hommes.

On croyait pourtant, jusqu'ici, que la race des poissons avait une supériorité sur celle des hommes, celle d'être muette, mais des observateurs, sagaces autant que patients, nous ont appris que les poissons parlent, à leur manière bien entendu, et même qu'ils chantent. D'ailleurs, il suffit d'être pêcheur et d'avoir pris quelques barbottes pour avoir entendu ces ichtyôides, aussi savoureux que triplement épineux, protester contre leur capture par des cris tenant à la fois du grondement et du miaulement.

La conversation qui suit ne peut donc avoir quoi que ce soit d'extraordinaire bien qu'elle ait eu lieu entre un homme et un poisson. On en pourra plutôt tirer quelque morale et ce sera toujours autant de gagné bien que cette denrée — la morale — ne soit plus en très grande demande à notre époque où l'on roule sur le chemin de la vie avec une continuelle avance à l'allumage. Les freins n'y sont plus qu'un accessoire sans grande importance.

— L'homme est vraiment l'être animé supérieur à tous les autres, disait l'homme au poisson; son aspect, son intelligence et son adresse lui ont valu la domination de toute la terre et qui a la force a toutes les qualités, donc le droit.

— Fameuse manière de raisonner! répliqua le poisson; alors, la pierre qui se détache du haut d'un mur et défonce le crâne d'un passant est plus intelligente que ce passant puisqu'elle a été plus forte que lui?

— Assurément... euh!... nullement... Tu me ferais dire des bêtises avec tes raisons idiotes. Je voulais dire ceci: un homme intelligent ne passe pas au pied d'un mur dangereux, ou bien c'est à ses risques et périls.

— Admettons. Je suppose toutefois que cette adresse, cette intelligence et toutes les qualités que tu reconnais si largement à ton espèce ont valu aux hommes ce que chacun recherche sur la terre: le bonheur?

— Mais bien sûr! nous avons même trente-six bonheurs, nous en avons mille et davantage encore! des petits, des grands, des bruyants et des silencieux. Nous en avons même tant que nous en avons trop et qu'il nous arrive d'en gaspiller la plupart.

— Alors, pourquoi les hommes disent-ils couramment: Heureux comme un poisson dans l'eau? N'est-ce pas là un aveu que nous seuls connaissons le vrai bonheur et que les hommes n'ont réussi qu'à se fabriquer des agréments passagers qui ne sont même, peut-être, pas toujours très orthodoxes?

— Poisson, mon ami, si tu emploies des grands mots pour exprimer tes arguments, c'est que tu n'es pas bien sûr de ce que tu dis; les discours vides de sens sont fabriqués de cette manière-là et je puis te l'affirmer en connaissance de cause, j'en ai assez entendu à la radio et ailleurs.

— Cite-moi donc quelques-uns de tes bonheurs?

— On ne fait pas la liste de ces choses-là comme celle d'une commande chez l'épicier! le bonheur... les bonheurs... eh bien! ce sont des choses qui font plaisir, qui donnent des satisfactions et parfois simplement qui amusent en faisant oublier ainsi les soucis de cette bête de vie. C'est, quand on le peut, devenir riche donc puissant, cela permet de faire tous ses caprices et de faire enrager ses semblables qu'on a parfois la joie de voir crever de jalousie. C'est...

— C'est du propre si ça consiste dans ce que tu dis là! Je retiens pourtant un mot dans ton énumération; tu dis que c'est ce qui peut faire oublier les soucis de la bête de vie; voilà qui n'est pas flatteur pour ton espèce. Dans ces conditions, un homme n'a donc autant dire jamais l'ambition de devenir centenaire?

— Nous avons mieux que ça. Un centenaire qui a passé toute sa vie à manger du gros lard sans avoir une seule fois connu quelques plaisirs faussement dits pervers, ce bonhomme-là n'a pour ainsi dire pas vécu; par contre le bon vivant qui claque à quarante ans parce qu'il est usé jusqu'à la corde par le plaisir et les émotions variées, celui-ci a vécu, en réalité, vingt fois plus longtemps et cent fois mieux que le premier. Voilà une chose que vous, les poissons, ne connaissez pas puisque vous ignorez le progrès.

— Votre orgueil d'homme vous fait déraisonner. Nous avons des écailles sur le corps mais vous, hommes, vous en avez sur les yeux, si vous ne savez pas mieux que ça ce qui se passe chez les poissons. Vous le savez peut-être mais vous ne voulez pas le reconnaître, ce qui est pire encore. Je vous ai déjà signalé que, malgré vous, l'expression "Heureux comme un poisson dans l'eau" a cours chez vous, j'ajouterai que vous avez emprunté à notre espèce, celle des requins pour préciser, le nom que vous donnez à pas mal de vos financiers. Vous parlez de pouvoir, d'autorité, mais vous oubliez trop facilement qu'un de vos poètes a dû avouer:

Du côté de la barbe est la toute puissance!...

— Tu fais erreur, mon cher poisson; c'est du côté de la "barbe" qu'il a dit.

— Ne chicanons pas sur les mots mais raisonnons sagement sur les faits et tu verras qu'ils plaident largement en faveur des poissons en ce qui concerne le progrès et par conséquent la supériorité sur l'homme.

— Donne-moi des preuves.

— Un de vos amusements fort ancien est le poisson d'avril; c'est un hommage direct que vous rendez ainsi à notre esprit joyeux. En ce qui concerne les moyens de défense, les hommes d'armes ou gendarmes ne sont venus que bien longtemps après les poissons armés et les poissons-torpilles employaient l'électricité alors que les hommes ne connaissaient même pas encore la chandelle. Et l'avion! crois-tu que nos exocets, ou poissons-volants, ne s'en servaient pas bien longtemps avant vous? Nous avons aussi des poissons-épée et des crapets-soleils tout comme il y eut un — mais un seul roi-soleil qui s'appelait Louis XIV. Nous avons eu des poissons-royaux qui étaient les dauphins, esturgeons et saumons...

— Ignorez-tu qu'on les appelait ainsi parce qu'ils appartenaient au roi lorsqu'ils échouaient sur le rivage?

— En effet, j'ignorais, mais ceci est encore tout à notre honneur; il vaut mieux être mangé par un gros personnage que par un petit; ça fait toujours plus d'effet sur le voisinage. C'est du moins, je crois, comme ça que vous raisonnez parmi les hommes. Enfin, que tu le veuilles ou non, nous aurons toujours une énorme supériorité sur les hommes, celle de garder toujours notre sang-froid. Maintenant, comme mœurs, nous n'avons rien à vous envier, à vous les hommes; chez nous le gros dévore le petit comme chez vous; nous avons aussi des maladies et des accidents à foison avec, en plus, le risque que nous font courir les pêcheurs. Nous avons les plus belles chances de finir en vitesse dans une casserole de cuisine ou dans la panse d'un confrère; ce n'est que très rarement que nous mourons de vieillesse.

— Et nous, répondit l'homme, cela ne nous arrive jamais car les excès et le plaisir enlèvent tous ceux que les accidents ou la maladie ont épargnés.

Cette fois, le poisson s'avoua vaincu. L'homme lui était réellement supérieur.

*Fernand de Verneuil*



**Q**UELQUE PART en Grande-Bretagne. — Entouré de pilotes de chasse, dans une petite hutte de tôle où, d'une minute à l'autre, peut arriver l'ordre de combat, j'essaie de me former une idée des impressions et du travail dangereux et complexe de ces jeunes Canadiens qui ont quitté parents et amis, sans parler du confort d'un bon foyer, pour venir combattre dans les airs.

Chez ce groupe d'aviateurs, les situations les plus sérieuses semblent ne l'être pas. Qu'il s'agisse d'aller à la rencontre de l'ennemi, d'aller attaquer des installations militaires ennemies, ou encore, d'escorter des bombardiers sur un certain objectif, peu leur importe. N'ayez crainte : ils font, et ils font bien, ce qu'on leur demande.

Soudain, on les appelle. Il leur faut escorter une formation de bombardiers américains "Marauder". Avec un air calme, à la fois attentif et résolu, ils écoutent les directives de leur commandant. Celui-ci explique la mission, expose sobrement le rôle que chaque pilote devra remplir.

"Nous décollons à l'heure "H", dit le chef d'escadrille ; le point de rendez-vous avec les bombardiers est au-dessus de "Y", à telle altitude et à telle heure. Nous les escorterons au-dessus de... Ils sont chargés de bombes à haut explosif. Vous avez tous vos positions ? Très bien. Bonne chasse ! Bon courage ! Tally ho !"

Bruits de chaises, apparence de confusion, interjections et rires... Les pilotes endossent leur équipement de vol, parachute et "Mae West", suspendent à leur cou le casque d'aviateur qui comprend également l'approvisionnement d'oxygène et l'appareil téléphonique.

Entre eux, les "Spit-pilotes" ne discutent pas l'ordre de circonvoler la formation, ou d'offrir une artillerie mobile à plus long rayon contre les chasseurs adverses. Ils parlent de toute autre chose, reprenant le fil des conversations interrompues, sur les thèmes éternels de l'amour et de l'après-guerre.

En les voyant se préparer ainsi, je ne puis m'empêcher d'admirer leur calme intrépidité, leur cran. Et, pendant qu'ils s'entassent — en se bousculant comme des gamins — dans les camions, je pense à ceux, là-bas, qu'ils ont laissés, une épouse, une mère, un fils... mais je pense à eux, surtout, qui tantôt s'élèveront en un monde si étrange, peuplé de héros adolescents.

Les pilotes sont conduits à leurs appareils, autour du périmètre de l'aérodrome, espèce de plateau surélevé des vallées verdoyantes, circulaire et traversé en diamètre par les pistes

# LA CHASSE AÉRIENNE,

métier dangereux mais  
passionnant

Par le caporal Maurice Lacoursière,  
membre du C. A. R. C., outre-mer



de ciment grises. Dans les rondelles en forme de poire, pavées de macadam, attendent les "Spitfire", cabrés sur leur train d'atterrissage tel un cheval de course dans son haras. Les pilotes échangent quelques paroles avec les "rampants", qui, depuis des heures, s'empressent autour des avions, à faire plein d'essence et tourner le moteur. Ils vérifient également, avec les armuriers, le chargement des ceintures de balles.

#### Le départ

Puis, une tape sur l'épaule, un bond et hop! le pilote est dans sa carlingue. "Contact!" Le moteur vrombit... L'acoustique à l'oreille, le pilote attend l'ordre du ralliement au point de départ, puis le décollage.

Mû irrésistiblement par la tirée d'air de l'hélice, l'avion roule jusqu'au bout de la piste. Au signal donné du phare vert, avec un grondement puissant, il file en flèche et bientôt s'allège. Pour le spectateur, l'avion semble indépendant, tandis que le pilote est là, à hauteur des ailes, qui surveille ses instruments. Et quand, d'instinct, en quelques secondes vertigineuses, il sent la force d'ascension, il approche de lui le contrôle et se libère, semble-t-il, de la gravité. Comme l'albatros en plein vol qui a replié ses pattes, l'avion, dès qu'il a quitté le sol, cache ses roues, s'aérodynamise, grimpe sans résistance.

Jusqu'ici, pour le profane, tout est à portée de l'imagination : les gestes du pilote, les mouvements de son appareil. Mais c'est l'aventure au-dessus des nuages qui nous échappe, l'enivrement de la stratosphère! L'avion se range à côté des bombardiers qu'il doit protéger; le chasseur s'empresse autour de la formation, plus rapide et plus manœuvrable que le bombardier, il va et vient, comme un chien-berger qui défend un troupeau redoutable contre l'attaque des "Focke-Wulfes".

Nous ne comprenons pas le combat des airs, tout au plus pouvons-nous nous en former une faible idée par les récits, les films... le bruit et le vacarme, le concert infernal des canons et des mitrailleuses, notes claires du crépitement de celles-ci, grondement des obus de ceux-là, moteurs criants, odeur d'huile chauffée, de poudre. Et le spectacle : à travers la mire, repérer l'ennemi, l'attraper,

engager le combat, manœuvrer violemment pour diriger les balles vers le cœur de l'ennemi. Et tout cela en l'espace de quelques secondes...

#### Ce que dit Beurling

C'est pour ce rôle de grande initiative et de courage personnels que sont choisis les pilotes de chasse. Ce sont des hommes d'action — au sens pur du terme — et, de la rapidité de leurs réflexes, dépend leur vie. Tout relève, dans le grand ciel, du pilote seul, de son élan, fruit d'expérience personnelle en pilotage et tir. La perfection de l'appareil aguerrri est la responsabilité des rampants : mécanos et armuriers. Selon l'as Beurling, l'avion est une plate-forme pour élever l'artillerie. Encore faut-il savoir s'en servir devant l'ennemi! Le commandant peut régler la mission, mais il ne peut prévoir le genre d'attaque ou de rencontres : le pilote seul, en définitive, dans ce monde qui n'est qu'à lui, est le seul et véritable maître de son destin. Aucune aide ne peut lui venir du monde extérieur naturel.

Voilà pourquoi les pilotes sont rarement agnostiques. C'est un fait reconnu que ces jeunes héros tiennent leur audace de forces surnaturelles. Isolés dans un monde plein de dangers, ils connaissent l'intimité et le réconfort d'une prière. Quand on a connu le monde sur une échelle verticale, les étroitesse de pensée n'existent plus. Quand on a vu son ennemi, parfois son meilleur camarade, plongeant en flammes, et que le même sort, pour soi, n'est pas impossible, il faut plus que du courage pour continuer la lutte.

On semble croire, en trop de milieux, que seul le goût de l'aventure anime nos pilotes de chasse. Il faudrait reconnaître chez eux, avant tout, le courage, l'habileté, la détermination de vaincre. Présentement, bien qu'elle doive faire face à un ennemi encore redoutable, la chasse aérienne alliée a sûrement le beau rôle. Mais que n'a-t-elle dû pas faire en 1940 et 1941, alors qu'elle était numériquement inférieure et qu'elle disposait d'avions démodés et en nombre insuffisant.

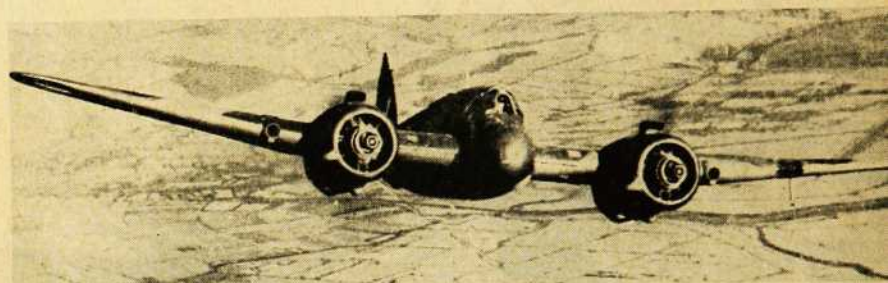
C'est pourquoi le Canada français a raison de s'incliner devant des pilotes d'endurance comme Jean-Paul Desloges, Bernard Rainville, Paul Baril et "Rocky" Saint-Pierre, devant des as comme Albert Houle, Jean-Paul Sabourin, Laurent Robillard, Gilbert LeGuerrier, A.-G. Brunet, Wilfrid Bélec, et combien d'autres Canadiens français dont les noms orneront les annales de l'Aviation militaire canadienne.



Ci-dessus, le maréchal de l'air W.-A. Bishop, V.C. L'as des as durant l'autre guerre, rien ne lui plaît plus encore qu'une "promenade" en avion. — Ci-contre, groupe de pilotes de chasse canadiens au Moyen Orient. — Le fameux chasseur "Beaufighter" dont on se sert surtout pour les attaques en mer.

En page 6, photo du haut, le major, l'hon. C.-G. Power, M.C., ministre de la Défense nationale pour l'air qui a travaillé si ferme au développement et à l'expansion du Corps d'aviation royale canadien. — Au centre, le "Mosquito", un avion très rapide qui peut servir aussi bien comme chasseur que comme bombardier à long rayon d'action, et le "Spitfire", un avion de chasse de grande réputation. — Photo du bas, le "Typhoon", un chasseur qui a autant d'adeptes, maintenant, que le "Spitfire".

Photos C.A.R.C.





" Pas un mouvement, Tanglade!... Vous êtes pris! Vous avez eu tort de croire qu'on pouvait faire deux fois, avec succès, le coup du serpent! "

# LA MARQUE DE KANDAÏ

Récit d'aventures par PIERRE OLASSO

ENDROIT ÉTAIT UNE CLAIRIÈRE MARÉCAGEUSE située entre deux éminences. Sur la hauteur opposée à celle où se tenait le voyageur, on voyait la bourgade des Moïs.

La Résidence se distinguait des autres maisons par ses dimensions. Mais elle n'en était pas moins une construction de bambous recouverte de chaume. Un jardin l'entourait.

Les habitations indigènes se ressemblent dans une étonnante uniformité. Sur l'emplacement choisi dans la forêt et qu'on a nivelé par le feu, on plante de hauts piquets en rectangle.

A hauteur d'homme, on en fixe d'autres horizontalement, avec des lianes, puis on les recouvre de branchages et l'on a le plancher.

D'autres branches inclinées composent le toit, et lorsqu'on a achevé la construction d'une échelle, on peut grimper, poser une natte sur le plancher rudimentaire, et l'on dort à l'abri du tigre.

La Résidence, toutefois, était construite dans le style d'un bungalow avec une terrasse couverte sur laquelle on pouvait venir respirer l'air moins torride du soir.

Pour le moment, tout semblait dormir. Le soleil était de plomb. L'homme pressa de ses talons les flancs de son cheval et contourna le marécage, puis la bête trotta jusqu'à la porte du jardin.

Quand le visiteur pénétra dans la première pièce de la maison, il y trouva une fraîcheur relative, créée grâce à la pénombre. Il clignota des yeux et distingua quelqu'un en costume blanc assis à une table.

Ce dernier se leva aussitôt, la main tendue.

— Trappier? fit-il. Enchanté de vous recevoir... Il vous a fallu un joli courage pour faire la route par une pareille température!...

Georges Trappier, un homme d'une quarantaine d'années, grand, maigre et sec, s'épongea le front et répondit en riant:

— Je n'aurais jamais cru que je pouvais encore transpirer... Je n'ai pourtant guère de graisse en excédent... Mais, monsieur Rudon, c'est à vous qu'il faut du courage pour vivre ici!... Sans vous faire de peine, c'est un pays de sauvages...

André Rudon haussa les épaules avec insouciance.

— Bah! Je n'y resterai pas toute ma vie... Mais j'y songe... Un peu de whisky et de soda? Oui... Attendez!

Le résident frappa dans ses mains. Un boy apparut et reçut les ordres nécessaires. Bientôt les deux hommes purent trinquer.

— Glacé à souhait... murmura Trappier. C'est bon...

— Oui, quoique moins effectif que le thé chaud, pour calmer la soif. Mais, personnellement, je n'ai jamais pu me faire à cette mode anglaise.

— Oh! lança Trappier, les sujets d'Edouard VIII ne méprisent pas le whisky, loin de là... Ce qui prouve qu'il a sa raison d'être aussi.

Un instant de silence. André Rudon tendit un étui à cigarettes. Quelques longues bouffées, un double soupir de satisfaction, puis:

— Vous étiez prévenu de la possibilité de ma visite? dit Trappier tout à coup.

— Oui. On ne me disait pas si ce serait proche ou lointain, mais je savais que vous deviez passer par ici.

[ Lire la suite page 13 ]

# DANS LE MONDE SPORTIF

Par OSCAR MAJOR

## CHOSSES ET AUTRES

■ Marcel Dufresne, l'actif secrétaire et publiciste du club de baseball Montréal, laissera bientôt le célibat. Il épousera, le 22 août, une gentille demoiselle d'Ou-tremont, Gertrude Valois, sœur de l'excellent lutteur Frank Valois et du jeune receveur de 16 ans, René Valois, 6 pieds, 185 livres, que les Royaux mettront à l'essai, dans un an ou deux. Nos meilleurs vœux de bonheur et de prospérité aux futurs époux !

■ Savait-on que le résultat d'une joute de baseball, chaudement disputée, pouvait dépendre d'un rien, d'une balle lancée au mauvais endroit. Bill Doak, ancien lanceur des Cardinals de St. Louis, aurait obtenu deux parties sans coup sûr ni point, en 1920 et 1922, s'il avait couvert le premier but à temps, sur des roulants frappés au joueur du premier sac, un peu en arrière du but.

■ Réponse à MM. E. Morin et C. Larouche, Montréal : Il vous faut penser à tout au tennis. Même si vous jouez avec des adversaires bien inférieurs, vous serez rarement sûrs de les battre. Si vous retournez le service en "chop", et si leur service est un service coupé ordinaire, vous serez étonnés du nombre de retours que vous manquez, tout au long du match. S'ils emploient des services américains, frappant la balle avec force, et si votre revers est faible, vous serez mis à rude épreuve... Mille autres possibilités font que vous devez être capables de modifier plus ou moins vos coups et vos tactiques, suivant vos adversaires... Vous devez arriver à forcer votre adversaire à jouer dans les conditions les plus défavorables, tout en vous maintenant dans les meilleures possibles, comme nous le déclarait l'ancienne étoile, Marcel Rainville. Contre un joueur qui joue intelligemment, rappelez-vous que la valeur de votre jeu ne dépassera que rarement celle de votre plus mauvais coup... Jouez en tenant compte du vent, du soleil, de l'état du court. Il est parfaitement loyal de "lober" dans le soleil puisque, toutes les parties, on change de côté. Employez les balles coupées sur un court humide, liftez quand la balle a tendance à rebondir haut. Tout cela augmentera la difficulté de la tâche de votre adversaire... Ne vous contentez pas d'attaquer les coups de votre adversaire. Tâchez de le fatiguer, de l'essouffler. Faites-le courir autant que possible... Tâchez de deviner où votre adversaire va jouer. Cela vous permettra de moins vous déplacer. Quand la balle leur vient d'une certaine façon, la plupart des joueurs exécutent la plupart du temps le même coup et au même endroit. Essayez d'en profiter... Faites un effort pour renvoyer les coups les plus difficiles. Cela vous permettra de sauver un point de temps en temps, et surtout cela surprendra votre adversaire qui sera amené à prendre des risques plus grands à la prochaine occasion qu'il aura de jouer un coup décisif... Avant tout, quand vous gagnez, ne changez rien à votre manière de jouer. Au contraire, si vous perdez, essayez de nouvelles tactiques... Rappelez-vous que l'attaque est la meilleure des défenses et que frapper fort est la meilleure des attaques. Variez la direction de vos coups. Une balle paraît deux fois plus vite quand elle vient là où on ne l'attend pas !

■ Jusqu'ici, Blast Monaco, second but des Orioles de Baltimore, a cogné trois coups de circuit alors que les buts étaient remplis. Il n'y a aucun doute que, d'ici la fin de la saison, il aura la chance d'égaliser, peut-être de briser, le record mondial de quatre circuits avec trois hommes sur les buts, en une saison. Ce record est conjointement détenu par Frank Schulte, des Cubs de Chicago de 1911, Babe Ruth, du Red Sox de Boston de 1919, Lou Gehrig, des Yankees de New-York de 1934 et Rudy York, du Détroit de 1936.

## UN BRIN D'HISTOIRE ANCIENNE DE LA BOXE

Nous avons sous les yeux un journal anglais de 1856, duquel nous extrayons ces quelques considérations sur la boxe. Quand on voit la place occupée par ce sport, même en temps de guerre, il est assez piquant de rappeler les difficultés qu'il eut à surmonter pour triompher des embûches qu'on lui prodiguait.

Pour ne pas déflorer la saveur de cette chronique, donnons-en le texte intégral :

Ces jours derniers, l'ancien voltigeur du centre des Royaux, Luis Olmo, l'une des étoiles actuelles des Dodgers de Brooklyn, a fait gagner le club de Léo Durocher, contre le Philadelphie, à la suite d'une glissade au troisième but qu'il vola, sain et sauf. A la balle suivante, Luis compta le point décisif sur une longue chandelle au champ gauche. L'arbitre Tom Dunn observe de près l'arrivée de Luis au troisième coussin.



L'Angleterre entre de plus en plus résolument dans la réforme de ses mœurs. On a trouvé de vieux textes de loi pour empêcher les maris de mettre le licol à leurs femmes et de les vendre aux enchères, sur les places publiques. Il est question de déclarer non légitimes les mariages contractés à Gretna-Green.

Enfin, on vient de condamner à une amende deux boxeurs. A cette occasion, le pugilat, que l'on pouvait considérer comme un genre d'escrime national et indestructible, en Angleterre, a été publiquement et officiellement blâmé par la justice. Il y avait déjà longtemps que la police poursuivait les boxeurs et les amateurs de combat étaient obligés de chercher des endroits éloignés, la solitude et l'ombre, pour se livrer au plaisir de voir deux hommes s'entretuer.

Voici le compte rendu d'un combat de boxe, disputé à Londres, en 1783 :

"A la grande honte de la police, deux individus, nommés Johnson et Perry, se sont livrés en public, à Banbury, à un pugilat à coups de poing. L'assistance, composée de gens distingués et de voyous, était des plus nombreuses et des paris se montant à la somme de près de \$150,000, furent mis sur les combattants.

"Il nous est difficile de comprendre l'attitude du maire qui, au lieu de faire arrêter ces individus par la police, eut l'imprudence de faire construire une grande arène, et de se faire payer pour cela une somme importante."

Autre temps... Autres mœurs ! 161 ans après, nous savons à quoi nous en tenir sur l'art de s'entretuer (brrr), et la vitalité de la boxe est toujours aussi forte, malgré les vieilles lois anglaises.

## UN DOCTEUR CONSIDERE LA CULTURE PHYSIQUE COMME UN REMEDE PREVENTIF

Un livre dont on parle beaucoup dans le monde médical, c'est "Comment échapper à la maladie", du docteur Farez. D'après cet éminent docteur, l'éducation physique entre dans les moyens qu'il considère comme étant propres à éviter la maladie.

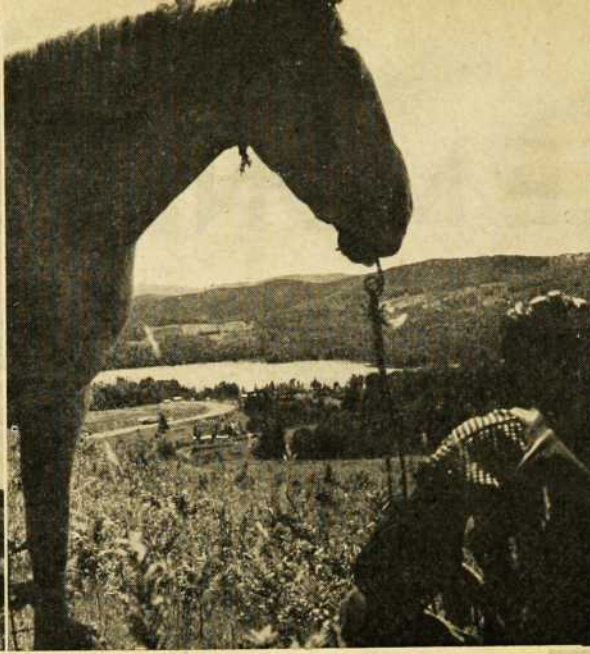
"J'ai toujours recommandé, dit le Dr. Farez, la vie au grand air et la culture physique. En dehors du plaisir qu'elle procure, j'apprécie particulièrement la valeur préventive de la culture physique, considérée sous un certain angle. Le point capital est, à mon sens, la nécessité de respirer profondément et librement.

"Tout le bon fonctionnement du corps humain est subordonné au bon fonctionnement de l'appareil respiratoire. Or, pour bien respirer, il faut respirer à fond, amplement, emmagasiner dans les poumons tout ce qu'ils peuvent contenir. Plus la cage thoracique sera développée plus l'individu pourra respirer avec ampleur. Je suis donc très partisan de l'éducation physique rationnelle qui permet de développer tous les muscles et particulièrement ceux du thorax.

"L'idéal est de pratiquer au grand air, non seulement à cause de la pureté de l'air, mais aussi du plaisir plus grand qui rendra l'exercice moins ardu, et de la bienfaisante action du soleil, un des remèdes préventifs et curatifs les plus complets qui soient.

"Cependant, je pense que la culture physique doit se pratiquer avec prudence, et sous le contrôle du médecin, car il est des cas où il faut faire preuve de discernement et d'opportunité dans le choix des exercices et des mouvements. En règle générale, je conseille la culture physique surtout comme excitant respiratoire et, le cas échéant, comme moyen de rééducation musculaire."

Cette conception montre que le docteur Farez sait allier heureusement la médecine et la culture physique.



## NOUVELLE PISTE D'ÉQUITATION À SAINTE-ADELE

L'ÉQUITATION connaît depuis quelques étés dans nos Laurentides une vogue grandissante. Plusieurs centres de villégiature ont maintenant leurs écuries, et les excursions à cheval figurent au premier rang parmi les attractions sportives qu'on y offre aux touristes. L'exemple est venu des Etats-Unis, où les "dude ranches" sont très nombreux, surtout dans les régions de montagnes, où l'on peut organiser des circuits plus pittoresques pour les promenades à cheval.

Mais les Laurentides n'ont rien à envier sous ce rapport aux Adirondacks ou aux Montagnes Vertes. Elles se prêtent très bien à la création de pistes accidentées, où les sous-bois alternent agréablement avec les clairières et où les cavaliers, sui-

vant qu'ils s'élèvent sur les sommets ou s'enfoncent dans les ravins, peuvent admirer une infinité de magnifiques paysages.

Plusieurs de ces pistes existent déjà sous la forme de petites routes solitaires où la circulation se résume au passage des quelques fermiers ou colons qui y habitent. D'autres, par contre, peuvent être aisément établies en utilisant de rudimentaires chemins de chantiers serpentant à travers la forêt verdoyante. Il suffit de couper les branches basses des arbres et de construire ici et là quelques ponceaux pour avoir des sentiers parfaitement appropriés à la circulation des chevaux.

[ Lire la suite page 44 ]



L'équitation est aujourd'hui le sport d'été par excellence et il n'existe pas de plus beau pays pour s'y livrer que la région des Laurentides, au nord de Montréal. Les photos ci-contre et ci-dessus nous font voir quelques aspects d'une piste de Ste-Adèle que des touristes de plus en plus nombreux aiment bien fréquenter. Ainsi, la réhabilitation de ce vieux sport qu'est l'équitation permet de contempler dans leur ornement d'été des pistes qu'on avait bien connues en hiver.

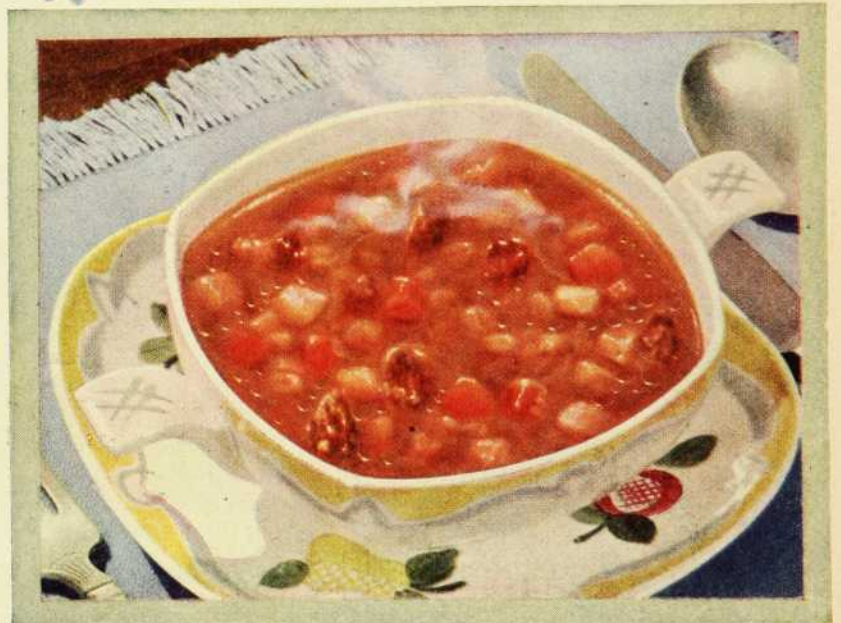


# LA SOUPE EST CE QU'IL FAUT EN TEMPS DE GUERRE



Vous avez des repas nourrissants en un clin d'oeil — quand vous servez cette soupe alléchante! Chaque délicieuse assiettée regorge de tout ce qu'il y a de bon et de sain dans les plus belles tomates du Canada mélangées avec du bon beurre de table.

**SOUPE AUX TOMATES** *Campbell's*



Quand le temps presse et que la famille a faim, servez cette soupe copieuse. Un bon bouillon de boeuf, des légumes nourrissants et des morceaux de boeuf tendres, en font un plat parfait pour le lunch ou le souper.

**SOUPE AU BOEUF** *Campbell's*



Il vous faut rentrer vite à la maison et préparer le souper? Commencez par cette délicieuse purée de jeunes asperges mélangées avec du beurre de table fin — et contenant beaucoup de pointes d'asperges tendres. Ajoutez-y du lait au lieu d'eau, et vous avez une crème d'asperges extra-nourrissante.

**SOUPE AUX ASPERGES** *Campbell's*



Les Soupes Campbell's ont, depuis longtemps et d'une façon régulière, figuré sur vos menus — et pourtant, on dirait qu'elles ont été faites sur commande pour la vie affairée d'aujourd'hui! Elles regorgent des éléments nutritifs que les repas de temps de guerre doivent fournir. De plus, elles se préparent vite — ce qui est important en ce moment, quand, bien souvent, les repas doivent être prêts en quelques minutes. Et puis, ces bonnes soupes sont exceptionnellement délicieuses. La maman est acclamée chaque fois qu'elle en sert!

Que je sois de jour ou de nuit  
J'ai faim en partant de l'usine,  
Et pour calmer mon appétit,  
Je mange un 'soup' dans ma  
cuisine!



**RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC  
SUR TOUTES CES SORTES . . .**

Asperges - Boeuf - Bouillon - Céleri - Poulet et Riz - Poulet et Gombos - Poulet et Nouilles - Consommé - Crème de Champignons - Mock Turtle - Queue de Boeuf - Pepper Pot - Potage Ecossais - Tomates - Légumes - Légumes et Boeuf - Légumes à la Végétarienne.

**PRÉPARÉES PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES**

# Tourbillon d'adresses



## EN PLUS GRAND NOMBRE ET PLUS DISTANTES QUE JAMAIS *Mais le courrier s'y rend, partout*



PENDANT que vous lisez ceci, le jour se lève sur un convoi, les étoiles de minuit guident les aviateurs effectuant leurs raids, ou bien le soleil de midi verse ses torrents de lumière sur des troupes en marche.

Si vaste est le théâtre de la guerre que toutes ces choses se présentent en ce moment même.

Par tout cet immense territoire, la guerre de mouvement ne s'arrête jamais. Des milliers de soldats se déplacent en mer, débarquent sur des rivages lointains, coupent leur chemin dans leurs voitures blindées à travers les passes abruptes des montagnes... Des bateaux de guerre tout gris plongent leur proue effilée dans l'écume blanche tandis que l'équipage, aux aguets, pourchasse l'ennemi... D'autres bateaux font escale à un port glacial du Nord ou à un port des Tropiques... Des flottes d'avions géants sont en vol, transportant des aviateurs vers de nouvelles bases à des milliers de milles de distance en une seule nuit.

Vous êtes-vous déjà arrêté à songer au travail qu'il faut faire pour localiser votre ami ou votre parent parmi ces milliers de soldats toujours en marche... et lui remettre sa lettre en bon état?

Cependant en 1943, 31,500,000 lettres et des millions de colis et d'autres objets sont parvenus à nos militaires outre-mer.



## POSTES, CANADA

Publié avec l'autorisation de

L'HON. W. P. MULOCK, C.R., DÉPUTÉ, MINISTRE DES POSTES



## LA MARQUE DU KANDAÏ

[ Suite de la page 8 ]

Je vous avoue que je comptais sur vous. D'abord, parce que j'avais envie de faire votre connaissance, et ensuite, eh bien, ensuite... parce que je vais faire convoquer Béchard afin qu'il vous entretienne de sa petite histoire.

— Béchard?... Qui est-ce ?

— Un planteur de cannes à sucre. Il a ses terrains à une cinquantaine de kilomètres d'ici... A Soang-Thi. Il y a deux jours, il est venu me parler de Kandaï.

Trappier eut un mouvement vif. Il se redressa.

— Kandaï a fait des siennes, dans le district ?

— Non, pas encore. Mais Béchard est persuadé qu'il ne tardera pas à paraître. Il avait l'air très préoccupé. Je lui ai dit que j'attendais votre visite et lui ai promis de l'avertir.

— Qu'est-ce qu'il vous a raconté exactement ?

— Rien de précis. Au fond, je crois qu'il s'inquiète à tort. Mais enfin, il vaut mieux ne rien laisser au hasard.

Georges Trappier tira longuement à nouveau sur sa cigarette. Il regarda monter les volutes de fumée.

Il y avait deux mois que Kandaï avait fait parler de lui pour la première fois. On avait trouvé un colon assommé et ligoté chez lui, dans son bungalow. Ses tiroirs forcés. Une grosse somme d'argent avait disparu.

Il avait été incapable de donner le moindre éclaircissement sur ce qui s'était passé. L'agression avait eu lieu au moment où il s'appropriait à se rendre dans sa chambre à coucher.

Impossible de savoir comment le bandit était entré, avait disparu. Les boys n'avaient rien vu. On avait simplement trouvé auprès de la victime un fragment de papier sur lequel était dessiné un caractère d'écriture chinoise qui pouvait se traduire par Kandaï.

Une enquête menée par le résident du territoire voisin, où s'était accompli le méfait, n'avait abouti à rien. On soupçonna plusieurs indigènes, mais on dut se rendre à l'évidence; ils n'y étaient pas mêlés.

Quinze jours plus tard, nouveau coup de main dans les mêmes conditions. Et encore l'inscription Kandaï, auprès du corps ligoté.

En ces deux occasions, les victimes n'étaient pas mortes. Mais elles se trouvaient encore à l'heure actuelle dans un état étrange de déficience qui les avait obligées à se rendre à Saïgon pour y suivre un traitement. Les docteurs n'étaient pas loin de penser que le bandit mystérieux avait dû administrer, de force, quelque drogue néfaste aux colons, une fois ceux-ci réduits à l'impuissance.

Et c'était alors qu'on avait décidé l'envoi de Georges Trappier pour effectuer une tournée dans la région.

Sans appartenir précisément à la police, Trappier avait déjà plus d'une fois, par sa sagacité et ses dons déductifs, démêlé des problèmes ardu pour le compte du Gouvernement.

Ses fonctions administratives étaient vagues. Elles lui permettaient une grande liberté, qu'il consacrait à perfectionner les qualités dont il avait déjà donné une certaine mesure.

Le district où Kandaï — on appelait ainsi le mystérieux agresseur — avait opéré se trouvait au delà de celui dont s'occupait André Rudon. C'est pourquoi Trappier avait tout naturellement songé à rendre visite à ce dernier, au passage.

— Où se trouve la plantation de Béchard ? demanda le voyageur.

Rudon se leva et vint se planter devant une carte murale.

— Voilà Soang-Thi... répondit-il, en posant son index sur l'endroit voulu, pendant que Trappier se rapprochait.

— Hum ! fit ce dernier. C'est nettement à l'est par rapport à la direction que j'ai l'intention de suivre...

— Oui. Cela vous ferait faire un gros détour... souligna Rudon. Vous aviez peut-être résolu de passer là-bas en me quittant ?

— En effet, révéla Trappier. Mais je me demande si cela sera bien commode... Est-ce que les routes sont bonnes ?

— Peuh !... Des sentiers dans la jungle... Mais, mon cher Trappier, ne vous tourmentez pas. Pourquoi ne resteriez-vous pas vingt-quatre heures ici ? Vous vous reposeriez, et j'aurai fait prévenir Béchard, qui arrivera demain, sans doute. Le résultat sera exactement le même pour vous, avec moins de fatigue, puisqu'il vous faudrait bifurquer n'importe comment, et allonger votre route...

— D'accord, murmura Trappier, en versant une nouvelle rasade.

A ce moment, le boy apparut sur le seuil de la porte.

— Missié, venir de Soang-Thi !... annonça-t-il de sa voix aigrelette.

Rudon poussa un cri de surprise amusée.

— Quand on parle du loup... commença-t-il. Voilà justement Béchard ! Mais il resta immobile en voyant entrer le nouveau personnage.

— Tanglade !... Vous êtes seul ?

Trappier considéra le nouveau venu. Un homme robuste, de taille moyenne, la trentaine environ, le teint bronzé, l'allure énergique.

— C'est le régisseur de Béchard, dont nous parlions, expliqua le résident en se tournant vers l'homme de Saïgon.

Tanglade aperçut Trappier et inclina courtoisement la tête. Rudon les présenta succinctement.

— Monsieur Trappier — ajouta-t-il à l'intention du régisseur — est venu pour se rendre compte de ce qui se passe exactement à propos de ce fameux Kandaï...

Tanglade, qui était essoufflé, car il avait couru depuis sa descente de cheval jusqu'à la maison du résident, s'exclama :

— Monsieur Trappier ! C'est un hasard extraordinaire qui vous envoie ! Je... Mon maître...

Il s'interrompt pour lancer un regard circulaire. Ce fut seulement alors que les deux hommes remarquèrent son air un peu hagard.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? prononça Rudon avec alarme. Béchard est-il souffrant ? Ou bien...

Tanglade répondit d'une voix creuse : — Il est mort !...

Le même sursaut souleva Rudon et Trappier. Le régisseur avait la gorge contractée et se contentait de confirmer la lugubre nouvelle par un mouvement de tête saccadé.

— Mort !... répéta machinalement le résident. Un... un accident ?

— Je ne sais pas. Dès que j'ai constaté le... la chose, j'ai fait seller un cheval et je suis accouru ici. Je vous jure que j'ai fait vite ! Je suis parti ce matin à neuf heures.

— En effet, murmura le résident.

Le boy avait apporté un troisième verre. Tanglade, qui l'avait rempli, avala le contenu d'un trait. Un peu de couleur revint à ses joues et il eut un sourire triste.

— Mon pauvre patron ! reprit-il. Il ne devait pas y avoir longtemps qu'il



J'AI UN PROBLEME A RESOUDRE AVEC MES PARENTS!



TES PARENTS SONT UN PROBLEME ? TA MAMAN ET MOI, NE SOMMES-NOUS PAS DE BONS PARENTS ?

OUI... MAIS...



MAIS... QUOI ? ALLONS, MA PETITE, DIS-MOI ?

JE LIS DANS CETTE REVUE QUE LES PERSONNES QUI ONT MAUVAISE HALEINE DOIVENT CONSULTER LEUR DENTISTE ! ALORS... POURQUOI NE VOYEZ-VOUS PAS LE VÔTRE, MAMAN ET VOUS ?

VOICI CE QU'A DIT LE DENTISTE !

POUR SE DÉBARRASSER DE LA MAUVAISE HALEINE JE RECOMMANDE LA PÂTE À DENTS COLGATE ! IL EST SCIENTIFIQUEMENT PROUVÉ QUE 7 FOIS SUR 10 COLGATE ARRÊTE INSTANTANÉMENT LA MAUVAISE HALEINE !



LA MOUSSE ACTIVE DE COLGATE PÉNÈTRE DANS LES INTERSTICES CACHÉS ENTRE LES DENTS... DÉLOGE LES PARTICULES D'ALIMENTS... ENLÈVE LES ODEURS DE SALIVE STAGNANTE ET FAIT DISPARAÎTRE CETTE CAUSE FRÉQUENTE DE MAUVAISE HALEINE !

PLUS TARD, GRÂCE À LA COLGATE

ES-TU CONTENTE DE TES PARENTS MAINTENANT MA PETITE ?

CERTAINEMENT... ET COMMENT !



COLGATE FAIT RELUIRE VOS DENTS ET DONNE PLUS D'ÉCLAT À VOTRE SOURIRE

**COLGATE'S**  
RIBBON DENTAL CREAM

25c 40c

PURIFIE VOTRE HALEINE EN NETTOYANT VOS DENTS

**BROSSE A DENTS COLGATE EN NYLON**  
LES SOIES NYLON DE COLGATE NE PEUVENT SE RAMOLLIR

VALEUR SPECIALE  
**29c**

avait rendu le dernier soupir... Son corps était encore chaud, lorsque le boy l'a découvert.

— Ah! c'est le boy qui...

Tanglade se tourna vers Trappier.

— Oui. D'habitude, le patron et moi nous déjeunons toujours ensemble à huit heures du matin. Il est très ponctuel. Moi aussi, car il adore cela. Or, ce matin, je fus surpris de ne pas le voir installé à sa place comme toujours...

« Huit heures cinq... Dix... Le quart... Je n'y tins plus et donnai ordre au boy d'aller voir ce que faisait M. Béchard... »

Tanglade reprit une gorgée de whisky.

— J'entendis un piaillage aigu. Je bondis... Le boy était recroquevillé contre le mur et, là, au milieu de la pièce, écroulé au bas d'une chaise qu'il avait renversée dans sa chute, c'était le patron.

« Il venait sans doute d'achever de s'habiller. Il était prêt. Ses bottes aux pieds. Je me penchai, j'écoutai son cœur. Fini. Plus de battements. »

Les deux hommes avaient écouté le récit dans le plus grand silence.

Tanglade, d'un mouvement nerveux, avait enfoui les mains dans les poches de sa tunique. Il poussa une nouvelle exclamation sourde :

— Ah! J'allais oublier... Près du corps, il y avait ça...

Ses doigts crispés ramenèrent un morceau de papier froissé. Trappier s'en empara. Il lut le mot fatidique *Kandai!*

— Ah! par exemple!... rugit le résident, à qui il avait tendu le carré blanc sur lequel se détachait l'inscription.

— Oui, murmura Tanglade. Et dire qu'il en avait eu le pressentiment!

Trappier le questionna du regard.

— Le patron, reprit le régisseur, m'avait dit, il y a quelques jours, qu'il craignait une agression de ce bandit...

— Il vous en avait confié les motifs possibles?

— Non. Il m'avait simplement déclaré que cette idée le poursuivait.

— C'est vrai, intervint Rudon. Puisqu'il était même venu jusqu'ici pour m'en parler à moi aussi...

Tanglade hochait amèrement la tête.

— Et pourtant, on n'a rien volé...

On n'aurait pas pu voler, puisque tout ce qui possède une valeur quelconque se trouve dans un coffre-fort installé dans le bureau du patron.

Trappier fit un pas en avant.

— Pas de temps à perdre! dit-il d'une voix autoritaire. Je vous accompagne. Partons tout de suite. Nous arriverons avant la tombée de la nuit? demanda-t-il.

— J'en doute... Mais vous avez raison, il faut aller là-bas...

Trappier parla à mots hachés :

— Pas un mot à votre personnel des raisons qui m'amènent. Vous direz que je suis docteur. Puisque aussi bien, il n'y a rien à faire qu'à constater le décès...

Tanglade approuva. Au moment de monter à cheval, il suggéra :

— Vous resterez plusieurs jours, monsieur Trappier. Je vous supplie! Il faut que la mort de mon pauvre maître soit vengée... Qui sait si mon tour ne viendra pas ensuite!...

Rudon les regarda partir au galop et rentra dans la maison. Il s'épongea le front, le visage, s'essuya les mains et se laissa tomber dans un fauteuil de bambou :

— Nom de D...!... soupira-t-il après un instant.

## II — ARRIVÉE A SOANG-THI

L'air était d'une pesanteur extrême. La chaleur se chargeait d'humidité. On sentait que la saison des pluies était proche.

Le sentier suivi par les deux cavaliers paraissait un chemin creux bordé de roseaux, de bambous, d'arbres divers disparaissant sous des enchevêtrements de lianes.

La lumière était avare sous la voûte épaisse. La jungle offrait une apparence d'aquarium. Tout avait un aspect glauque.

— Quelle chaleur d'étuve! murmura Trappier.

Les bêtes avaient ralenti leur allure, et il eût été imprudent de les forcer à galoper car elles se seraient épuisées promptement. Tanglade parlait peu. Il était songeur et, de temps à autre, un soupir bref lui gonflait la poitrine.

Le crépuscule surgit et, sans transition, la nuit arriva.

— Nous sommes encore loin? demanda Trappier.

— Une heure de chevauchée... Mais il vaudrait peut-être mieux s'arrêter pour la nuit...

— Oui, approuva Trappier. Campons ici, tant bien que mal...

Ils rassemblèrent du bois pour allumer un feu qui servirait à éloigner les bêtes féroces et à cuire les quelques poignées de riz emportées à tout hasard.

Les chevaux, attachés quelques mètres plus loin, s'agitèrent et donnèrent des signes d'inquiétude. Presque aussitôt, un grondement formidable emplissait l'espace.

Instinctivement, du même élan, Trappier et Tanglade sautèrent sur leurs armes toujours chargées et, se tenant côte à côte, attendirent.

Plusieurs grondements semblables se firent entendre à une distance assez rapprochée, augmentant l'effroi des quadrapèdes.

Tanglade, qui écoutait avec attention, déclara :

— Ce sont des éléphants... Reste à savoir s'ils sont furieux ou non!

— Eh bien, si nous allions au-devant d'eux? riposta Trappier avec calme. Mieux vaut surprendre qu'être surpris.

Ils s'éloignèrent, pas à pas, l'oreille tendue. Les barrissements avaient cessé. Bientôt, ils tombèrent sur les traces énormes de pattes creusées dans le sol mou, et atteignirent une petite éclaircie.

On voyait là les restes d'un marécage datant des pluies précédentes et qui n'était plus qu'un amas de vase.

— Oh! quelle troupe!... murmura Tanglade.

Neuf pachydermes, conduits par un mâle fort vieux et de taille monstrueuse, s'offrirent à leurs regards sous le clair de lune qui tombait droit sur eux, par la trouée entre les cimes.

Ils avaient la tête tournée du côté où venaient d'apparaître les deux hommes. A la vue des deux compagnons, le vieux mâle éleva sa trompe et fit entendre un nouvel appel, mais qui cette fois ressemblait à un coup de trompette.

Les éléphants s'ébranlèrent lentement, se dirigeant vers Trappier et Tanglade. Ceux-ci se tenaient baissés et en partie cachés par des troncs d'arbre et des herbes géantes.

— Impossible de grimper à un arbre, chuchota Trappier. Leurs fûts sont trop épais pour que nous puissions les enlacer...

Il arma son fusil et s'apprêta à viser à la tempe du mâle, conducteur de la bande, seul endroit vulnérable. En hâte, Tanglade releva le canon de l'arme et s'exclama sourdement :

— Non, non!... Ne tirez pas... Si vous blessez, ou même, si vous parvenez à en tuer un, nous serons perdus!

— Mais, cependant...

— Fiez-vous à mon expérience de la brousse. Les autres monstres sont en trop grand nombre. S'ils n'étaient que deux ou trois, j'aurais déjà descendu moi-même le premier et peut-être parviendrions-nous à abattre les autres, mais voyez... Neuf!... dont cinq d'une grande espèce...

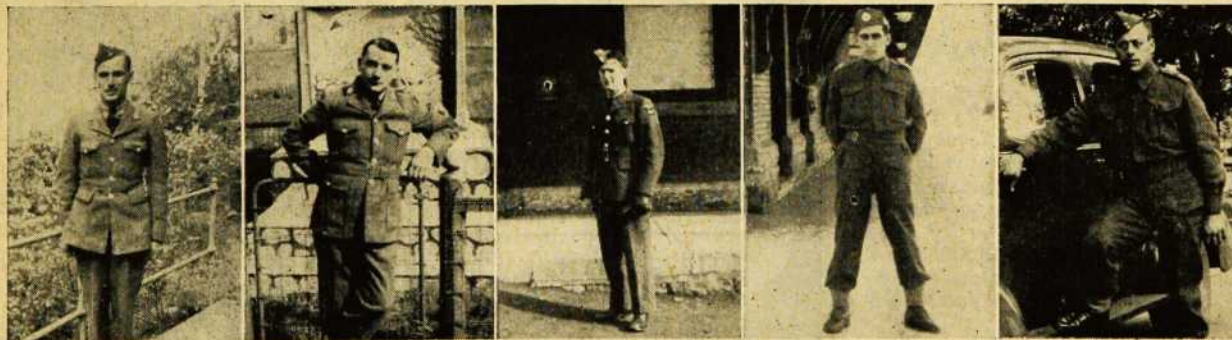
— Mais ils s'apprêtent à nous charger!

— Je le vois bien. Aussi, il existe un moyen enfantin de les mettre en déroute!... Vous allez voir...

Frottant vivement une allumette, Tanglade mit le feu à une poignée d'herbes sèches et la lança vers la trompe du chef de bande. Cela fit une traînée lumineuse et, brusquement, un barrissement effroyable de fureur et de crainte secoua la forêt.

Les neuf colosses s'arrêtèrent sur la même ligne, firent subitement un demi-tour à droite et s'enfoncèrent dans la jungle dans un lourd galop. Ils ne savaient que trop ce qu'était le

## NOS MILITAIRES



Ci-dessus — Le soldat Paul Desfossés de Kénogami, au pays. — Le soldat Paul Boutin, d'Edmunston, N.-B., au pays. — L'aviateur-chef Roger Tellier de Montréal, au pays. — Le soldat Willie Larose de Mont-Laurier, au pays. — Le soldat Ferdinand Bégin de Fauquier, Ont., au pays.



Au centre — Le soldat Paul Archambault de St-Paul l'Ermite, outre-mer. — Le soldat Maurice Filteau de Montréal, outre-mer. — L'aviateur René Beauquier de Valleyfield, au pays.



Ci-contre — Le sapeur Albert J. Drouin de Fryatt, Ont., outre-mer. — Le sergent Laurent Bertrand de Magog Est, outre-mer. — Le soldat Roland Taillefer de Ste-Dorothée de Laval, au pays. Le soldat René Fortin de Windsor Mills, au pays. — Le soldat Antoine Moreau de St-Henri, outre-mer.

feu, cet ennemi terrible et, sans aucun doute, s'imaginaient-ils trouver un incendie devant eux.

Les deux hommes revinrent auprès des chevaux, qu'ils avaient eu la précaution d'entraver solidement, et ranimèrent le feu. La nuit se passa sans autre incident.

Dès les premiers cris d'oiseaux, Trappier et Tanglade reprirent leur route. Ils atteignirent Soang-Thi fort tôt dans la matinée. Durant le chemin, Tanglade donna quelques détails sur l'existence que Béchard et lui-même avaient menée de conserve à la plantation.

Pas de femmes blanches. Relativement peu de personnel dans la maison. Toutes les mains disponibles étaient réservées à la culture.

— En dehors du boy et d'un cuisinier, mon pauvre patron ne tolérerait personne autour de nous... Il n'avait guère confiance dans la race jaune... Moi non plus, d'ailleurs...

Trappier murmura :

— Evidemment, ce ne sont pas tous des gens sur qui on peut compter, mais il en est de fidèles, de dévoués...

— Vous y croyez vraiment ? émit Tanglade avec un rire sarcastique.

Trappier se tourna vers lui :

— En d'autres termes, vous soupçonnez le boy ? Ou le cuisinier ?

Le régisseur eut un regard éloquent.

— Ont-ils eu une conduite suspecte ? insista Trappier.

Tanglade ne répondit pas. On franchissait le seuil du grand bungalow. Plusieurs indigènes étaient assemblés devant la porte de la cuisine, à l'arrière du bâtiment, et conversaient avec animation.

Tanglade mena son compagnon jusqu'à la chambre à coucher de Béchard et s'élança vers le lieu où continuait le strident caquetage. Trappier l'entendit qui apostrophait durement les Annamites :

— Qu'est-ce que vous faites là ? Au travail !... Je n'ai pas besoin de vous... Allez ouste, filez !...

— Le maître est mort ! psalmodia la foule éplorée. Le maître est mort !

Trappier s'était immobilisé devant le cadavre, qui avait été déposé sur le lit. Il contempla le visage sur lequel la barbe avait poussé dru depuis près de vingt-quatre heures. Il se pencha, examina les traits. Une expression de souffrance hébétée se lisait sur cette face.

Malgré la fenêtre et la porte closes, de grosses mouches tourbillonnaient dans la chambre.

Tanglade surgit, les sourcils froncés :

— Ces maudits paresseux s'imaginaient que j'allais leur donner congé parce que le patron est mort... Comme si, au fond, ils ne s'en fichaient pas tous royalement !

— Il faut l'enterrer sans délai... murmura Trappier. Avec cette chaleur, la décomposition ne tarderait pas...

— J'ai retenu deux hommes pour creuser la fosse, dit Tanglade sourdement. Pauvre patron... Il ne reposera même pas dans un cimetière convenable. Mais — il se redressa — je ferai ériger un monument sur sa tombe... N'est-ce pas ?

Trappier acquiesça d'un signe. Il ajouta :

— Vous le faites ensevelir tel quel ?

— Oui. Pourquoi le dévêtir ? murmura le régisseur. Ah ! quelle odeur, déjà ! C'est épouvantable...

Ils passèrent dans la pièce qui avait été le cabinet de travail de Béchard. Quelques meubles très simples et au fond un petit coffre-fort d'acier. Tanglade le désigna :

— Tout est intact là-dedans... Il ne manque pas un centime...

— Il y a beaucoup d'argent ?

— Non. Et c'est une incompréhension de plus. Je n'arrive pas à saisir pourquoi mon maître a été assassiné...

Trappier s'assit lentement et harsarda :

— Il n'a peut-être pas été tué ?...

Tanglade eut un soubresaut comme s'il avait reçu un choc électrique :

— Comment ? cria-t-il. Et... et le papier de Kandaï ?

Trappier plissa le front. Il croisa les doigts sur ses genoux.

— Oui. C'est juste. Il y a la marque du bandit... Mais c'est étrange. On serait tenté de croire à une mort subite par congestion cérébrale, par exemple... J'ai eu bien du mal à lui fermer les yeux...

— Vous n'avez rien trouvé de particulier ? insista ardemment Tanglade. Pourtant, tout indique un crime !

Trappier s'enfonça dans de nouvelles méditations.

— Ecoutez, dit-il à la longue, en soupesant ses mots, la mort de M. Béchard est mystérieuse, ceci est incontestable... Mais dans l'état actuel des choses, il est inutile — du moins, je le pense — de retarder davantage l'ensevelissement, en raison du danger d'infection pour les vivants. A vrai dire, je n'ai pas trouvé grand'chose en dehors de ce que je vous ai signalé.

— Ah ! fit sobrement le régisseur.

— Et, poursuivit Trappier, je crois que le mieux est de chercher à comprendre par où et comment Kandaï a pu s'introduire...

— Voulez-vous que je vous dise ? s'exclama Tanglade. Moi je crois qu'il s'agit d'une bande...

— Pourquoi ? demanda Trappier en levant les yeux.

— Parce qu'il est impossible qu'il en soit autrement. J'ai l'intime conviction que le boy en sait long sur le crime...

— Au fait, j'allais vous demander de le faire venir... Comment s'appelle-t-il ? murmura Trappier.

— Niou... C'est un gamin d'une quinzaine d'années, mais il est retors comme un vieux bonze.

Le serviteur apparut devant Trappier. Il portait la chevelure longue d'un noir brillant, tournée en chignon, mais fixée assez bas par un peigne de bambou.

Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne. Trappier s'étonna de l'âge qui lui était attribué, car il en paraissait davantage. Les traits réguliers, loin d'être aplatis, ses sourcils assez épais et son front plus haut que celui de ses frères de race annonçaient une intelligence certaine.

Le regard, dans les yeux obliques, s'il était fuyant, avait pourtant par instants, une décision qui pouvait surprendre un observateur.

Il attendait, immobile. Tanglade entraîna Trappier dans un coin.

— N'oubliez pas, dit-il à voix basse, que vous avez vous-même demandé à garder l'incognito...

— Ce garçon n'est pas un Annamite ! s'exclama Trappier.

— Allons donc ! Il me semble que si...

— Attendez, nous allons voir... Approche, Niou !... N'aie pas peur...

— Moi pas peur... Moi triste, parce que bon maître parti...

— Quel petit hypocrite !... murmura Tanglade avec une moue de mépris.

— Tu es de la race des Stieng, toi ? fit Trappier.

— Oui, missié... Moi Stieng... Parents venus, il y a longtemps Annam. Moi venu tout petit avec eux...

— Ce monsieur est le docteur que j'ai ramené avec moi, intervint Tanglade. Il veut te demander des détails sur la manière dont tu as trouvé notre maître...

Niou rentra la tête dans les épaules et ne répondit pas.

— Cela a l'air de l'embarrasser... chuchota Trappier.

— Eh bien ?... reprit Tanglade.

— Vous avoir vu comme moi... riposta Niou. Moi rien savoir...

## L'AVENIR APPARTIENT À CEUX QUI S'Y PRÉPARENT

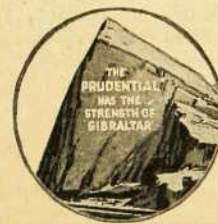


*Il y a un meilleur moyen de faire se réaliser les souhaits !*

**T**OUTES les fourchettes de poulet, les chevaux blancs ou les chats noirs au monde ne peuvent décider de l'avenir de ceux qui vous sont chers. La chance est si capricieuse.

Le moyen le plus sûr de savoir que l'avenir sera bon pour eux—ou tout au moins que les soucis financiers ne ruineront pas leurs rêves—est de faire des plans d'avance, pour les cas imprévus, de façon à ce que même la mort ne puisse jeter une ombre de désespoir sur la famille que vous laissez. L'assurance-vie peut vous apporter maintenant la certitude que ceux qui vous sont chers auront les moyens nécessaires pour traverser la période d'ajustement qui suivra la cessation de votre revenu... elle leur fournira des fonds pour vivre... peut-être aussi l'occasion de faire se réaliser quelques-uns de leurs rêves.

Qu'importe votre revenu, vous pouvez jouir des avantages d'une assurance-vie Prudential. Le grand choix de polices et de mode de paiement des primes met cette protection fondamentale à la portée de presque toutes les familles canadiennes. L'agent de la Prudential de votre quartier est entraîné à établir des méthodes au moyen desquelles vous pouvez protéger votre famille suivant ses besoins. Laissez-le vous aider.



**THE PRUDENTIAL**  
INSURANCE COMPANY OF AMERICA  
*Une compagnie mutuelle d'assurance-vie*

SIÈGE SOCIAL

NEWARK, NEW JERSEY

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES CANADIENNES



Pas si bête!

Je connais vos petits secrets!

J'ai beau être fermière, je connais tout autant que mes sœurs citadines le secret d'une jambe attrayante!

Voyez les vôtres, madame, et faites en sorte qu'elles aient cette douceur de marbre. Eprouvez cette rassurante sensation d'avoir des jambes parfaitement soignées, attrayantes — des jambes traitées au NEET.

Adoptez NEET dès aujourd'hui! Ce cosmétique épilatoire, en un rien de temps, nettoiera littéralement vos jambes, de même que les aisselles, et les avant-bras, de tous les vilains poils. Donne à votre peau une douceur soyeuse et un parfum délicat. Finis les poils rébarbatifs et mal rasés lorsqu'on fait usage de NEET. NEET, de plus, ne favorise aucunement la croissance des poils. Procurez-vous un tube de NEET aujourd'hui même dans une pharmacie, magasin à rayons ou bazar.

DÈS MAINTENANT,  
ADOPTÉZ NEET

Le visage du jaune était devenu im-pénétrable. Trappier comprit qu'il n'en tirerait aucun renseignement.

— Inutile d'insister, dit-il à mi-voix. — Questionnez-le sur le papier... suggéra Tanglade sur le même ton.

Trappier fit un signe affirmatif.

— Est-ce que le mot Kandaï est de langue stiêng? demanda-t-il à brûle-pourpoint, en regardant fixement le boy.

Les paupières de Niou battirent. On vit les muscles de ses joues se contracter un instant. Puis l'indigène secoua la tête:

— Moi pas connaître... Pas comprendre...

— Tu peux te retirer... Je n'ai plus besoin de toi...

Les deux blancs échangèrent un long regard.

— Vous avez vu son attitude? lança Tanglade.

— Oui... Je vais surveiller ce bonhomme-là. Proposez-moi, devant lui, de passer quelques jours ici...

A déjeuner, pendant que le boy servait en silence, les deux hommes jouèrent la petite comédie convenue. Trappier surprit un coup d'œil filtrant sous les cils de Niou.

La sieste des deux Européens eut lieu sous la véranda.

Au réveil, le régisseur posa une question subite à son hôte.

### III — NIOU, LE BOY SUSPECT

**P**OURQUOI, demanda Tanglade, avez-vous demandé à Niou s'il est un Stiêng? Entre parenthèses, mes compliments pour votre connaissance des types indochinois... En ce qui me concerne, je les trouve tous des macaques sans grande différence!

Trappier s'assit sur la chaise-longue, attirant à lui le dossier amovible sur lequel il avait été étendu.

— Oh, vous savez, dit-il modestement, j'ai tellement de loisirs à Saïgon... J'en profite pour me documenter à fond sur les différentes peuplades. Les Stiêngs habitent au delà du Cambodge... J'ai été étonné d'en trouver un représentant par ici...

Il s'interrompit, étouffa un bâillement et se mit debout.

— Savez-vous, Tanglade, à quoi je pense brusquement?

— Je vous écoute...

— Les Stiêngs sont de grands chasseurs. Ils passent à cette occupation — ainsi qu'à la pêche — tout le temps que ne réclame pas le champ. Ils tirent à l'arc. Et — Trappier parla plus lentement et plus bas — ils se servent de poison pour enduire leurs flèches!

— Ah! tonnerre!... Mais... Mais...

— Oui, conclut Trappier. Cela m'est venu à l'idée. Quel a été l'emploi du temps de Niou, ces jours-ci?

Tanglade fit un effort de mémoire.

— Je ne sais pas, dit-il après un temps. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de le surveiller. Qui aurait pu imaginer que... Non. Il a pu préparer son crime à son aise.

Le régisseur était agité, fébrile. Il continua:

— Ainsi, vous avez trouvé!... Oui, oui... Ce brave M. Bécharde a dû périr empoisonné... Trappier! Il faut mettre cet infâme petit gredin de Niou dans l'impossibilité de nuire...

— Certes... Mais auparavant, je veux essayer de découvrir l'auteur des messages de Kandaï...

— Je crains bien que Niou soit sur ses gardes pendant quelque temps.

— C'est assez probable... Aussi vais-je réfléchir à un plan.

Tanglade s'appuya d'une épaule à un montant de bois soutenant la toiture de la véranda. Il voyait le jardin et, de là, une route poussiéreuse qui conduisait en serpentant à la plantation de cannes à sucre, d'un côté et à la jungle de l'autre.

Soudain, il s'immobilisa et fit claquer son pouce contre son index.

Trappier regarda de son côté. Il le vit qui mettait un doigt sur ses lèvres, clignait un œil et disait assez haut:

— Alors, votre idée est que Niou est suspect?

Au même moment, il tira son revolver de sa ceinture et tira droit dans un bosquet de bambous à deux pas de la terrasse. Un cri étouffé de douleur répondit à la détonation.

Il bondit vers l'escalier, sauta les marches par trois à la fois et courut jusqu'aux bambous, écartant violemment les longues tiges flexibles. Trappier l'avait suivi. Le cuisinier apparut, effaré.

— Quoi, tiré revolver? piailla-t-il.

— Oui. Retourne à ton cagibi... J'ai visé un oiseau...

Trappier s'exclama:

— Mais qu'est-ce que cela veut dire?

Tanglade continuait à fouiller les boqueteaux. Il marmonnait des mots rageurs entre ses dents. Finalement, il haussa les épaules:

— Le salopard a disparu... grognait-il. Il a dû s'enfuir vers la forêt... J'avais cru l'atteindre pourtant... Ah, voici...

Il ramassa une veste qui était trouée d'une balle et la tint en l'air à bout de bras.

Trappier reconnut le vêtement de Niou.

— Vous voyez! gronda Tanglade, jusqu'où va le machiavélisme de ce misérable... Il était caché dans les bambous afin de surprendre notre conversation. Mais il avait prévu le cas où il serait éventé et il avait accroché son oripeau pour fausser les recherches pendant qu'il se défilait d'un autre côté...

— Comment avez-vous discerné sa présence?

— J'avais vu les bambous s'agiter lentement. Or, il n'y a pas la moindre brise. Pour être sûr que je n'étais pas le jouet d'une erreur, j'ai fait exprès de mentionner son nom comme vous l'avez constaté. C'est alors que j'ai aperçu le vêtement entre les bambous et que j'ai tiré... Et Niou a feint d'avoir été touché!

Trappier resta songeur.

— Vous avez eu tort, dit-il à la longue.

— Moi? Mais je... commença Tanglade, et puis il prit une mine navrée en murmurant:

— Oui. C'est vrai. Cela a été plus fort que moi... J'aurais dû ne rien révéler et laisser Niou rentrer tranquillement à la maison. Nous aurions pu alors nous en emparer et le cuisiner jusqu'à ce qu'il eût admis sa culpabilité!

— Vous avez très exactement traduit mon sentiment, déclara l'homme de Saïgon. Mais ce qui est fait est fait...

— Nous avons, comme dédommagement, son aveu par la fuite... suggéra Tanglade. Il n'est pas près de revenir...

— Cela m'en a l'air... Mais s'il s'est réfugié dans la jungle, il va être la proie des fauves!

— J'ai idée, assura le régisseur, qu'il sait ce qu'il fait et qu'il est en route pour rejoindre le dénommé Kandaï... A moins, reprit-il, qu'il ne tombe, comme vous l'avez dit, sous la dent d'un tigre... Ce que je lui souhaite, d'ailleurs, très cordialement!

Trappier ne répondit pas. Il avait repris la veste du jeune Stiêng et la regardait pensivement.

Tanglade continua de parler:

— En attendant, dit-il, je n'ai plus de boy. Vous m'excuserez, Trappier, si le service est fait tant bien que mal par le cuisinier!

— Cela n'a pas d'importance. D'ailleurs, je vais partir demain matin...

Je n'ai plus rien à faire ici... J'ai encore à me rendre dans le district voisin, comme vous le savez.

— Je souhaite que vous y trouviez plus d'indices sur Kandaï que je n'ai pu vous en fournir.

— Je l'espère... s'exclama Trappier.

La fin de l'après-midi s'étira. L'heure du dîner passa. Les deux hommes eurent promptement expédié le repas. Trappier voulait se coucher tôt pour partir de même.

Il se retira dans la chambre qui lui était réservée. Tanglade n'avait pas sommeil, mais il assura néanmoins qu'il serait sur pied pour souhaiter bon voyage à son hôte, à l'aube.

— Deux ou trois heures de repos me suffisent, déclara-t-il. Ne vous souciez pas de moi...

Il s'installa dans un fauteuil de rotin, les deux pieds posés sur une chaise et se mit à fumer une pipe, dans une demi-obscurité, à l'abri des moustiques, grâce à l'écran protecteur posé dans l'encadrement de la baie donnant sur la terrasse.

Malgré son affirmation, Trappier ne s'était pas endormi, dans sa chambre. Il était soucieux. De multiples problèmes l'assaillaient. Il ne se sentait aucunement satisfait de la solution apparente qu'offrait la fuite de Niou.

Dans la nuit noire, autour de la maison, rampait une ombre silencieuse. L'inconnu s'immobilisa à distance, devant le perron. De l'endroit où il se trouvait il voyait le régisseur, la tête penchée sur la poitrine, ne la relevant que pour tirer des bouffées de sa pipe.

Un rictus de haine lui tordit la bouche. Il se remit à ramper. Il atteignit ainsi le côté opposé du bungalow. Un arrêt. Tout était tranquille. De la jungle proche et pourtant lointaine, arrivaient les hurlements confus des bêtes à la chasse.

De-ci, de-là, un mugissement dans un marécage — la grenouille-taureau. Puis un bref silence. Et de nouveau les bruits nocturnes, par bouffées, selon la direction du vent qui soufflait par intermittences.

Peu à peu, écrasé de fatigue, Tanglade modelait de la tête sans s'en rendre compte. Sa pipe lui échappa des dents et tomba sur la natte avec un choc sourd. Il tressaillit, ouvrit les yeux, se baissa machinalement pour ramasser l'objet qu'il déposa sur la table.

Puis il referma les yeux...

Combien de temps resta-t-il ainsi? Il n'aurait su le dire. Un instinct lui fit soulever les paupières. D'un seul coup, il se sentit alerte et reposé.

Et alors, il prêta l'oreille. N'étaient-ce pas des craquements qu'il entendait dans le corridor, derrière la porte?

Non. Pas des craquements. Mais des glissements feutrés. Son regard eut une lueur. Il fit descendre lentement sa main à sa hanche, prit son revolver dans l'étui, la ramena savamment et attendit, les yeux fixés vers la porte, prêt à tirer.

Rien ne vint. Les glissements avaient cessé. Il tendit l'oreille avec acharnement. Un grand silence. Il continua d'attendre malgré tout.

— Ça recommence, fit-il sourdement. On dirait que c'est une porte qui glisse lentement dans ses rainures...

Il se déchaussa avec des précautions infinies et sur la pointe des pieds vint coller son oreille contre le panneau qui le séparait du corridor. D'un mouvement violent, il tira la porte à lui et se jeta en avant, l'arme braquée.

Il ne s'était pas trompé!... Une silhouette se trouvait devant la porte ouverte de la chambre de Trappier!...

— Sacré... C'est ce bandit de Niou!

Il tira. La détonation éclata dans la tranquillité de la maison. Puis il se rua sur l'indigène.

Mais déjà celui-ci, prompt comme un félin, avait littéralement plongé en avant dans la chambre qu'il franchit en deux bonds. Il creva le panneau protecteur contre les insectes, et profitant de ce que la fenêtre était ouverte à deux battants, disparut dans la nuit...

Tanglade, l'œil injecté, se pencha, tira encore deux balles au hasard et se redressa. Trappier le regardait d'un air hébété, assis sur son lit, en pyjama.

Le régisseur haletait. Il lança à mots hachés :

— C'est Niou... Il était revenu... Il allait s'introduire chez vous! Pour vous tuer sans doute! Ah, sans votre lumière, il n'aurait pu se diriger aussi facilement...

— Je venais d'allumer, expliqua Trappier. Je ne me sentais pas à mon aise. Cette nuit étouffante, avec ce vent chaud qui passe par instants... Et j'ai vu ma porte qui s'ouvrait lentement. J'ai cru que c'était vous... Et alors, cette galopade, votre coup de feu, ce diable qui passe en éclair dans la pièce...

— Vous l'avez échappé belle... grommela Tanglade.

— Je ne comprends pas pourquoi il est revenu...

— Mais si... Pour nous assassiner tous deux! Mais tonnerre, j'ai le dernier mot... Dès demain, je vais lui tendre un piège et je vous jure que je n'aurai de cesse que je l'aie là, devant moi, pieds et poings liés... C'est sa vie ou la nôtre, Trappier.

— Oui... Aussi, dès demain, je me mets en route pour rejoindre le résident André Rudon, et lui demander de mettre quelques hommes à ma disposition... Il faut traquer le bandit...

— Non, déclara Tanglade. Le meilleur moyen de l'attirer à nouveau ici, est de feindre l'absence de précautions.

Trappier réfléchit et approuva.

— Oui. Vous raisonnez juste. Mais tout de même, j'ai des remords de m'en aller dans ce cas... Je veux rester pour vous prêter assistance.

Tanglade sourit sobrement.

— Je vous remercie. Je me débrouillerai seul. C'est un compte personnel que je veux régler avec lui.

Trappier hocha la tête, de droite à gauche.

— C'est dangereux, Tanglade... Ce gredin connaît admirablement les détours intérieurs de la maison. Songez qu'il y a servi durant quelque temps. Il peut vous surprendre et...

— Je vous en prie... Je suis tout de même de taille à me défendre contre un jeune brigand de son espèce! Ils discutèrent encore quelques minutes puis Trappier se laissa convaincre. Il fut convenu qu'il quitterait le bungalow comme primitivement décidé.

Mais ni l'un ni l'autre n'avait plus sommeil, à présent. Ils se rendirent dans la grande pièce où ils prenaient les repas et se mirent à jouer aux cartes.

Un retour de Niou n'était pas à supposer, du moins pour cette nuit-là. Deux heures plus tard, les deux hommes regagnèrent leurs chambres respectives. Harnassés, ils s'endormirent presque aussitôt.

Le départ de Trappier eut lieu un peu plus tard que le lever du jour. Le cheval dûment sellé, il donna une dernière poignée de main à son amphitryon, et peu après on le vit galoper par un sentier de traverse en direction de la jungle.

— Maintenant, gronda le régisseur, il ne me reste plus qu'à attendre ce maudit Niou et à ne pas le rater cette fois...

#### IV — UN ETRANGE RETOUR

IL POUVAIT ÊTRE dix heures du matin. Tanglade, assis dans le bureau qui avait été celui de Béchar, compulsait des papiers avec une profonde attention.

Tout à coup, il jeta le tout dans un tiroir et referma à clef, hâtivement. Son visage avait pris une expression d'anxiété. Il venait d'entendre une voix qui appelait son nom.

Du haut de la terrasse, il regarda, stupéfait.

— Trappier?... Vous!... Je vous croyais parti!

L'homme de Saïgon avait la veste déchirée et semblait en proie à un certain bouleversement. Tanglade le regarda monter l'escalier du perron. Trappier marchait avec difficulté.

Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Il était temps que j'arrive... marmonna-t-il.

Le régisseur restait toujours muet. Il cherchait à comprendre.

— J'avais fait environ une dizaine de kilomètres, expliqua Trappier, lorsque j'éprouvai le besoin de descendre de mon cheval. Je m'éloignai de quelques pas. A peine avais-je le dos tourné que l'animal, pour une cause que je ne puis arriver à démêler, fit un bond énorme et disparut dans la jungle!

— Allons donc!... s'écria Tanglade. Vous ne l'aviez donc pas attaché?

— Je l'avais jugé inutile, pour quelques secondes que devait durer l'arrêt. Ce n'était pas la première fois que j'agissais ainsi.

— Et alors? demanda Tanglade.

— Alors, j'avais pensé que la bête avait dû être piquée par un insecte et qu'elle reviendrait ou tout au moins se calmerait. Mais j'eus beau la siffler, l'appeler... Le cheval galopait toujours...

Un silence suivit durant lequel Trappier poussa un long soupir.

— Je suis rompu... Perdu l'habitude d'aller à pied... Je n'avais qu'une solution à prendre, celle de revenir...

— Oui, dit brièvement Tanglade, les yeux fixés au loin.

Il se mordilla les lèvres et proposa :

— J'ai une bête de réserve dans mon écurie...

Trappier sourit et remercia.

— Je l'accepte volontiers. Vous êtes chic. Je me remettrai en route demain matin, si vous le permettez...

Je suis si fatigué...

— Comme vous voudrez, murmura le régisseur. Au fond, c'est une excellente surprise que cette journée de plus à passer en votre compagnie.

— Surtout, ne vous tracassez pas, recommanda Trappier. Que cela ne vous empêche pas d'accomplir votre tournée, cet après-midi, dans la plantation. Vous m'en aviez parlé hier soir...

— Vous m'accompagnez, sans doute? fit vivement le régisseur.

Trappier fit mine de réfléchir et se coua négativement la tête.

— Non. Je suis fourbu. Je crois que je ferai bien, après déjeuner, de me coucher tout bonnement. La nuit a été agitée. J'ai peu dormi... Oui, décidément, je prendrai une petite revanche. Et, tenez. Cela me permettra de guetter, cette nuit, le retour de Niou...

Tanglade eut un sourire fugitif.

— Vous pensez à tout, remarqua-t-il, en se levant.

Le régisseur se rendit à la cuisine pour prévenir le domestique au sujet du repas de midi. Trappier tira une cigarette d'un étui et l'alluma. Il songeait à l'attitude de Tanglade :

— Il n'a pas cru un mot de mon récit, se dit-il, avec calme. Mais peu m'importe... Le principal est qu'il fasse semblant...

[ Lire la suite page 33 ]

# c'est la vérité!



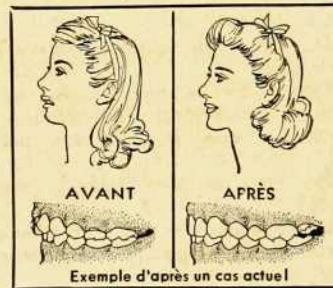
Le rire peut vous donner

meilleure santé!

Avez-vous remarqué comme les gens qui rient beaucoup semblent toujours bien portants et pleins de vie? Il y a une bonne raison pour cela. Le rire exerce le diaphragme, dilate les poumons, de sorte qu'il entre plus d'oxygène que d'habitude dans le sang. Le taux d'exposition à l'oxygène est au moins doublé quand vous riez de bon coeur, et il y a un regain d'énergie de la tête aux pieds. Ainsi, vous devriez rire tant que vous pouvez. Et rappelez-vous qu'il faut avoir les dents propres quand on rit. Et la poudre Pepsodent rend les dents deux fois plus brillantes que toute autre grande marque—sans exception!



Les dents peuvent changer votre personnalité!



Exemple d'après un cas actuel

Les dents croches et à l'étriquet font souvent plus que gâter l'apparence d'une personne. Elles rendent souvent cette personne gênée et contrainte, elles la rendent aussi timide. Mais cela peut être corrigé. Car l'art dentaire moderne peut aujourd'hui faire des merveilles dans le redressement des dents croches ou mal placées. Comme les vedettes de l'écran, vous pouvez faire recouvrir vos dents brisées ou ébréchées. Votre dentiste vous dira ce qu'il y a lieu de faire et le temps requis pour y arriver. Oui... c'est la vérité... votre dentiste peut vous aider à posséder de belles dents saines; mais c'est à vous qu'il incombe de les nettoyer et de les garder brillantes en les brossant soigneusement chaque jour!

Vous pouvez avoir des dents plus brillantes!

Des laboratoires impartiaux ont fait des centaines d'épreuves. Des hommes de science ont vérifié leurs constatations au moyen d'appareils de mesure photo-électriques et ils autorisent cette déclaration: la poudre Pepsodent produit sur les dents un lustre deux fois plus brillant que la moyenne de toutes les autres grandes marques... plus brillant que n'importe quelle autre—sans exception! Ces résultats

ont été vérifiés par des jumeaux identiques qui ont fait des essais pratiques chez eux... par des techniciens de cliniques dentaires... par des dentistes dans leurs propres bureaux. Le résultat est toujours le même: la poudre Pepsodent rend les dents beaucoup plus blanches. Procurez-vous de la poudre Pepsodent pour rendre vos dents plus brillantes... aujourd'hui!

## LA PEPSODENT REND LES DENTS BEAUCOUP PLUS BRILLANTES

De toutes les pâtes et poudres à dents

**SEULE LA PEPSODENT RENFERME DE L'IRIUM!**

Cet étonnant ingrédient, exclusif à Pepsodent, enlève le film des dents—aidé ainsi à en révéler la beauté naturelle.



The Pepsodent Co. of Canada, Ltd.

## ● Notre Feuilleton

## L'Injuste Châtiment

Par François de Méryllon

VOILÀ que, sous la voûte, quelque chose se remue, deux formes humaines surgissent et épient les farouches compagnons.

C'est le forestier et le domestique qui lui a ouvert la porte.

— Les voyez-vous? Les voilà! dit Meinhard au domestique qui, pâle d'effroi, suit du regard les bandits.

— Courez vite, monsieur le comte, et dites-le-lui. Mais doucement!

— Les coquins ne doivent pas vous voir, ce serait votre mort.

Le domestique frissonne malgré lui.

Il s'éloigne vite au fond de la halle; il ouvre une porte et disparaît par là, tandis que le forestier reste seul au bas de l'escalier et arrange tranquillement son mousqueton à double canon.

Sans se douter de la lutte qui les attend, les bandits continuent leur chemin.

Ils arrivent au premier étage.

Barbe-Rouge, qui s'est déjà orienté, conduit aussitôt ses camarades vers les appartements habités par Liane et Margot et où se trouvent, en ce moment, le comte Henri et quelques domestiques armés.

Dans les corridors quelques lampes, accrochées aux murs, répandent une leur terne.

Un silence de sépulcre y règne. Barbe-Rouge fait signe à ses camarades de se taire.

Ils sont devant la porte conduisant aux appartements de Margot.

Dès que Barbe-Rouge veut ouvrir la porte, des pas rapides se font entendre; un domestique apparaît.

C'est le même qui fut envoyé par le forestier chez le comte et qui, par un détour, est arrivé ici.

Au premier bruit, même avant que Barbe-Rouge ait vu le domestique, il a reculé et, comme des fantômes, tous se glissent dans les sombres niches des portes.

Le domestique ne voit rien des formes terrifiantes et s'approche.

Quand il a atteint la porte, alors, comme surgi de terre, se dresse tout à coup devant lui Barbe-Rouge et la lame tranchante d'un poignard brille devant les yeux du domestique, mortellement saisi.

— Seigneur Dieu! dit-il d'une voix à moitié étouffée de frayeur.

— Pas de bruit! siffle Barbe-Rouge avec une terrible menace et il pose la pointe du poignard sur la gorge du domestique muet d'effroi.

Il le prend par la poitrine et le traîne comme un paquet quelques pas avec lui, dans l'obscurité.

Les contrebandiers l'entourent, et l'aspect de ces hommes sauvages le remplit d'horreur.

Barbe-Rouge pousse si violemment le malheureux contre le mur que celui-ci ne peut presque plus respirer, et lui demande d'un ton bourru :

— Comment êtes-vous ici à cette heure? Pourquoi rôdez-vous dans le château?... Répondez!

Mais le domestique ne profère que des sons inarticulés, la peur brouille ses sens et paralyse sa langue.

Barbe-Rouge le secoue avec impatience.

— Que diable! ouvrez donc la gueule, imbécile! Où vouliez-vous aller? Parlez!

— Ah!... je... je voulais seulement...

— Quoi?... que diable!... voulez-vous parler? dit Barbe-Rouge en grinçant des dents et levant le poignard prêt à l'enfoncer.

— Vous vouliez entrer là. Qu'avez-vous à chercher dans les appartements du comte?

Une idée sublime inspirée par l'angoisse passe par la tête du valet.

— Je voulais aller chez la femme de chambre.

— Tiens? — Elle est sans doute votre amoureuse, hein? demande Barbe-Rouge en ricanant.

— Oui! affirme le domestique de la tête.

— Bon, mon ami. Où est Margot? Je veux dire la fiancée du comte? demande le chef des contrebandiers d'un ton malicieux.

Sans rien dire le valet indique la porte.

— A l'intérieur donc? Eh bien, je le savais déjà.

— Qui est avec elle?

— Je... je... ne le sais? bégaye le valet confus.

— Tiens? Ne le savez-vous pas? Où est le comte? dit Barbe-Rouge.

— Oh! je crois... dans son dortoir.

— Pas chez sa bien-aimée... chez Margot?

Les contrebandiers rient en silence à cette question cynique de Barbe-Rouge.

Le valet ne peut répondre là-dessus.

Ses regards craintifs vont de l'un à l'autre.

Il craint le plus grave. Mais Barbe-Rouge a d'autres intentions.

Il forme un projet où le valet lui servira d'aide involontaire.

— Ecoutez, mon bon homme, dit-il rudement. Il faut nous précéder et nous conduire à l'intérieur, chez la belle fiancée.

— Ne craignez pas votre misérable vie.

— Mais si vous poussez un son, le diable vous emporte! c'en sera fait de vous!... compris?

— Oui, oui! dit le valet, soulagé.

— Bon. En avant!

Barbe-Rouge prend par le collet celui qui tremble comme une feuille et le pousse de toute sa force devant lui, jusqu'à la porte d'entrée.

Les contrebandiers suivent en tenant toujours prêts leurs pistolets et poignards; dans leurs yeux brûle un feu hostile.

Tout près de la porte, Barbe-Rouge indique au valet qu'il doit frapper.

C'est ce que celui-ci fait.

Sa crainte est au paroxysme, car si le comte ou l'un des domestiques se fait entendre et demande qui est là, alors Barbe-Rouge s'apercevra qu'on l'a trompé.

A ce moment, personne ne se trouve dans l'antichambre, voilà pourquoi l'on n'entend pas qu'on frappe à l'intérieur.

Sans attendre, Barbe-Rouge entre par la porte qui n'est pas fermée, et pousse devant lui le prisonnier, après quoi il entre lui-même.

— Par où maintenant? demande-t-il tout court.

— Où est la chambre de Margot? Le domestique indique une porte vers laquelle Barbe-Rouge se dirige sans hésiter. Il tient en attendant son prisonnier bien serré devant lui, car celui-ci doit en même temps lui servir de bouclier vivant.

Les contrebandiers le suivent sur les talons.

Au moment où Barbe-Rouge veut ouvrir la porte, celle-ci est ouverte de l'intérieur, et le comte Henri se dresse tout à coup devant le fameux et redouté chef des contrebandiers et ses camarades.

## CCXXXIV — Ruse de guerre

KURT et son compagnon Muller sont partis pour le midi le plus tôt possible et sans s'arrêter inutilement. Ils y ont trouvé sans peine la piste de Ritter.

Puisqu'ils ont tenu une correspondance assidue, le séjour du détective leur est connu.

Un jour ils se rencontrent dans une petite localité.

La joie de Ritter est grande à l'arrivée de Kurt et du fidèle Muller.

Kurt raconte comment il a trouvé Liane et de quelle manière Alfred a été pris.

Ritter écoute avec le plus grand intérêt et raconte ensuite ce qui est arrivé ici.

— J'ai continuellement suivi la comtesse Olga et le marquis de Milano, continue-t-il.

— Mais il y a quelques jours je les perdis de vue et je désespérai de les retrouver.

— J'ai appris que tout près d'ici est situé le domaine du marquis et que ce dernier y est arrivé avec une dame.

— Cela ne peut être qu'Olga! interrompt Kurt.

— Certainement! Nous l'avons retrouvée, monsieur le baron, et c'est un bonheur d'être arrivés aujourd'hui avec notre fidèle Muller. Moi seul, je n'aurais rien pu exécuter.

— Vous avez raison. Mais maintenant nous allons nous mettre à l'œuvre, sans plus tarder.

— Cette femme diabolique, qui a déjà causé le malheur de tant de gens, doit recevoir sa juste punition.

— Le marquis nous opposera une vive résistance, fait observer Ritter.

— Nous ferions bien d'appeler la police de la ville voisine.

— Après tout ce que vous avez éprouvé du côté de la police ici, je doute qu'on nous aide, reprend Kurt.

— Mais cela n'est pas nécessaire.

— Je connais le marquis.

— Il m'écouterait.

— Hum! Il ne s'est pas soucié des divulgations du baron von Steintal, dit Ritter, en haussant les épaules.

— Qui sait s'il vous croira.

— Peu m'importe. En tout cas, je tâcherai de le convaincre de la vérité.

— S'il persiste dans son aveuglement, il devra subir les conséquences; il n'a qu'à attendre ce qui arrive.

— Nous ne reculons pas, nous nous emparerons de la femme éhontée, au gré ou malgré la volonté du marquis.

— Bon. En avant, alors, monsieur le baron! s'écrie Ritter avec feu.

— En premier lieu, je veux gagner le marquis de notre côté, observe Kurt.

— Pour cela je devrai avoir l'occa-

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Liane, la malheureuse victime d'une belle pécheresse, après avoir fui le toit paternel pour suivre un dépravé, ose se montrer à son vieux père, un châtelain. La belle Liane, fouettée par les paroles dures et blessantes du vieillard qui lui refusa l'entrée de sa maison, implore vainement un pardon — Olga, la seconde femme du comte de Rothenburg, ayant poussé Liane dans son amour frivole, ravit l'époux de Liane, le comédien Alfred. Les deux compères diaboliques accusent Liane de l'empoisonnement de son père. Les autorités policières l'enferment dans un cachot, d'où elle s'évade mystérieusement.

Non contents de leurs méfaits, Olga et Alfred poursuivent Liane jusqu'au bord d'un précipice. Les deux compères lui assènent un coup violent qui la fait tomber dans ce gouffre béant... Maintenant assurée que Liane n'existait plus, la comtesse et son complice tentèrent de mettre à exécution leurs diaboliques projets. Toutefois, ils furent pris de peur à la pensée que le comte Henri, qu'ils avaient enfermés dans le caveau du châtelain, pût revenir parmi eux. Pour mettre fin aux suppositions, ils s'attaquèrent aux gens qui pouvaient leur disputer l'héritage du ricre comte.

Les deux rusés compères ne reculèrent devant rien pour atteindre leur but. Le comte Henri, en particulier, et Liane virent la guigne s'acharner à eux, d'une manière étonnante. Toutefois, ils eurent trop de fierté pour ne pas préférer la mort au déshonneur. Quelle que fût la puissance d'Olga, aidée d'un groupe de contrebandiers, ils ne renoncèrent pas à leur projet de déjouer tous les plans sataniques de la comtesse... Tel est le cadre singulièrement pittoresque où l'on a vu se présenter les péripéties d'un drame long et haletant. Toutefois, quel que puisse être le pathétique des événements eux-mêmes, il est encore dépassé en intensité par celui de la poignante lutte morale qui déchire les consciences.

sion de lui parler sans qu'Olga n'en sache rien.

En sa présence je n'obtiendrais rien ; car le marquis est tout autant tombé dans ses filets que l'était le baron von Fohren.

— Oui, c'est vrai, dit Ritter se rangeant du même avis. Cette femme possède une puissance de démon sur les hommes qui s'enchevêtrent dans ses filets.

— Je le sais par expérience, dit en riant Kurt. Mais dites-moi donc, mon cher Ritter, puis-je nous parlons de ce misérable von Fohren, qu'est-il devenu, en somme ?

— Il est mort.

— Ah ! Comment est-ce possible ?

— Olga l'a-t-elle fait disparaître ?

— Non, il mourut de la suite d'une blessure qu'il reçut, lors d'une attaque de bandits.

— Vraiment ? s'écrie Kurt, surpris. Il ne vit donc plus ?

— Non. Hier je lus dans le journal la nouvelle, déclare Ritter. Et je dois reconnaître que cela me fâche pour lui, j'aurais voulu le voir guéri.

— Cela m'étonne que vous soyez maintenant d'un avis si contraire, sur le compte de von Fohren.

— Oui, en effet.

— Je l'ai visité, il y a environ huit jours, dans le couvent où il était malade et il montra un sincère repentir.

Kurt est fort surpris quand Ritter lui raconte en détail sa visite chez von Fohren et les aveux de ce dernier.

— Selon la déclaration de von Fohren, il est prouvé que l'accident de chemin de fer où tant de gens perdirent la vie et où vous, monsieur le baron et votre épouse, avez failli trouver la mort, fut causé par l'assassin Wenzel, conclut Ritter.

— Ce ne fut pas un accident, mais un crime des plus horribles, prémédité et exécuté par ce coquin diabolique.

— Grand Dieu ! Il est à peine croyable qu'un homme puisse commettre un crime aussi affreux, répond Kurt en frissonnant. J'ai bien soupçonné quelque chose. Et le baron von Fohren ? A-t-il trempé dans ses crimes.

— Il n'y est pas tout à fait étranger, quoique je crois qu'il n'ait pas participé directement dans ces crimes abominables. Il disait qu'il n'avait pu empêcher la catastrophe. Quoi qu'il en soit, nous n'avons plus à faire qu'à l'assassin Wenzel, car von Fohren se trouve devant son juge suprême qui, mieux que nous, connaît la vérité.

Kurt approuve les paroles du détective, puis il dit :

— Donc, pour en revenir à notre plan... je voudrais prier le marquis de me donner un rendez-vous. J'espère qu'il satisfait à ma demande et alors nous pourrions le convaincre de la vérité.

— C'est très bien arrangé, monsieur le baron, sourit Ritter, mais je doute fort que le marquis ne vienne, si vous lui communiquez que c'est vous qui voulez lui parler.

— Vous croyez que cela viendra aux oreilles de la comtesse Olga, qui fera tout ce qui est possible pour retenir le marquis.

— Oui, je le crains, en effet.

— Oh ! j'imposerai le plus grand silence au marquis.

— Cela n'y fera pas grand-chose. La comtesse Olga l'apprendra quand même.

— Non, vous ne pouvez pas vous nommer, monsieur le baron.

— Le marquis doit l'ignorer, jusqu'au moment où il se trouvera en face de vous.

— Il ne viendra pas, s'il ne connaît pas la personne qui désire lui parler.

— Eh bien, s'il ne vient pas, nous irons le trouver, répond Ritter.

— Alors, vous pouvez me confier cela, monsieur le baron. Nous enverrons notre fidèle Muller à la villa.

— Mais Olga le connaît, réplique Kurt.

— Cela n'y fait rien. Muller se déguisera. Il joue tous les rôles.

— Nous lui donnerons une livrée ou une robe de moine, ce qui vaudrait encore mieux.

— Je le crois aussi. Le marquis croira que c'est l'un ou l'autre religieux qui désire lui parler.

— Nous devons rédiger notre lettre en conséquence.

— Bah, dit Ritter, nous n'avons pas besoin d'écrire, monsieur le baron.

— Je crois tout de même qu'il vaudra mieux. Le marquis sera très prudent et pourra avoir des soupçons.

— Une lettre anonyme ne lui inspirerait pas plus de confiance.

— Oui, vous avez raison, dit Kurt. Mais attendez un peu : J'écrirai de la part de son oncle, le cardinal.

— La signature importe peu, car il va de soi que la lettre a été écrite par le secrétaire de Son Eminence.

— Hum ! cela irait. Alors notre moine messenger serait à sa place, répond Ritter.

On appelle Muller et on l'initie au plan.

Immédiatement, il prend ses mesures, pendant que Kurt écrit au marquis de la part du cardinal.

Pourvu de cette lettre, et déguisé en moine, Muller prend le chemin le conduisant à la villa du marquis.

Le marquis est rentré très excité et s'est rendu dans les appartements d'Olga.

Puisque Fanny se trouve encore auprès de son amie, il s'excuse et se retire.

Une demi-heure après, Olga le prie de venir auprès d'elle.

— Mon cher ami, vous avez sans doute une communication importante à me faire, si vous venez me surprendre à ma toilette de si bonne heure, dit-elle avec un petit rire charmeur.

Plein de passion le marquis baise ses mains, il est timide, son excitation s'est calmée et il ne veut plus raconter sur le compte d'Olga les calomnies qu'il a apprises du régisseur.

— Oh ! ma chère Olga, je voulais seulement vous rendre une visite, dit-il évasivement.

La belle femme le regarde du coin de l'œil.

Elle devine ses pensées et sa préoccupation disparaît tout à fait.

Non, le marquis ne s'en méfie pas, elle en est pleinement convaincue.

— Avez-vous déjà apprêté tout pour le mariage, mon cher ami, demande-t-elle, après que tous deux eurent pris place sur une chaise-longue.

— Toutes les mesures sont prises, répond le marquis. Mais je crois qu'il y a trop peu de temps.

— Nous ne devons pas nous dépêcher tant que cela, ma chère Olga.

— Notre mariage ne pourra se faire, avant demain soir.

Olga s'en sent contrariée, mais en femme intelligente elle cache sa déception et sourit aimablement au marquis.

— Comme vous voulez, mon ami, dit-elle, aujourd'hui ou demain, cela m'est égal.

Le marquis l'attire vers lui et la couvre d'ardents baisers.

Elle a enlevé de son esprit les derniers restes de méfiance et maintenant il se sent comblé de bonheur et, par sa coquetterie sans pareil, Olga aiguise sa passion.

Les heures passent dans ces doux tête-à-tête.

On frappe à la porte et, quand Olga ouvre, elle voit apparaître Fanny.

— Qu'y a-t-il ? demande-t-elle brièvement.

Le marquis retourne dans l'antichambre où son domestique l'attend.

— Monsieur le marquis, dit celui-ci, un moine vient d'arriver et désire vous parler.

— Il a une lettre pour vous et voudrait emporter la réponse.

— Oh ! oh ! Qu'est-ce pour un moine ? demande le marquis, étonné.

— Je ne le connais pas.

A ce moment, Olga, qui a suivi le marquis, entre.

L'inquiétude la pousse jusqu'ici, car dans chaque commission elle croit voir du danger pour sa personne.

Quand le marquis dit au domestique d'introduire le moine, elle reste dans la chambre.

Derrière la portière, Fanny regarde dans la chambre pour voir ce qui se passe.

Bientôt, le domestique retourne, suivi du moine.

Celui-ci paraît être un homme âgé, dont la figure respectable est encadrée d'une longue barbe blanche.

Il salue suivant les règles de son ordre et regarde attentivement les personnes présentes.

Son regard s'enflamme, quand il voit Olga.

Ce moine n'est personne autre que Muller.

La vue d'Olga et de Fanny, qu'il aperçoit également, le met en garde, car il sait que toutes deux le connaissent et que son déguisement se trouve soumis à une rude épreuve.

Soupçonne-t-elle qu'il s'est déguisé ? Que cette robe d'ecclésiastique ne soit qu'un travestissement, sous lequel se cache un ennemi ?

Olga regarde attentivement le moine. Elle ne dit pas un mot, mais son attitude exprime de la méfiance.

Muller le voit très bien.

Il doit donc être doublement prudent et jouer son rôle, le plus habilement possible.

Il prend la lettre de Kurt et la donne au marquis. Celui-ci l'ouvre et lit ce qui suit :

« Suivant l'ordre de Son Eminence le Cardinal, je prie monsieur le marquis de bien vouloir se trouver, ce soir, au logement du village, dans lequel s'arrêtera, sur son passage, Son Eminence.

La signature n'est pas facile à déchiffrer.

Seulement le mot « secrétaire » est très lisible.

Le marquis n'y fait pas attention, le contenu de la lettre le met dans un état d'excitation.

— Eh bien ? demande Olga, curieuse, en s'approchant. Avez-vous reçu une nouvelle désagréable ?

— Oh ! non... au contraire, dit vivement le marquis. Mais je ne sais pas bien ce que je dois en penser.

— Qui est-ce qui vous a donné cette lettre, révérend père ? dit-il au moine, qui se trouve en face de lui, l'attitude

**PROCUREZ-VOUS SANS FAUTE**

**"LE SAMEDI"**

**de la semaine prochaine où commence  
notre nouveau feuilleton intitulé :**



# Cette

## Crème Désodorisante Enraye la Transpiration

**SÛREMENT** N'irrite pas la peau ni n'abîme les vêtements.

**RAPIDEMENT** Agit en 30 secondes. Vous l'appliquez, essayez le superflu et vous vous habillez.

**EFFECTIVEMENT** Enraye la transpiration et l'odeur.

**DURABLEMENT** Garde les aisselles sèches et inodores pendant 3 jours.

**AGRÉABLEMENT** Aussi agréable que votre crème préférée pour la figure — odorante, elle ne tache pas.

**ET**  
*ne sèche pas*

Ce grand pot contient 21 applications de plus, pour 39¢, que d'autres désodorisants bien connus — et le contenu entier est utilisable parce qu'il ne sèche pas.



Si vous avez...

**PROPRIÉTÉ, TERRE ou TERRAIN**  
à vendre

Adressez-vous à

**ROMEO AUGER**

CR 9363 7494, rue St-Denis, Montréal

COUPON D'ABONNEMENT

**LE SAMEDI**

(Canada seulement)

1 an ..... \$3.50  
6 mois ..... \$2.00

**IMPORTANT** — Indiquez d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.

975, rue de Bullion, Montréal, P. C.

calme et les mains dans les larges manches de sa robe.

— Le secrétaire de Son Eminence, répond le moine, grave.

— Donc, le secrétaire est dans le village ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Mais il n'eut pas le temps de venir lui-même, parce qu'il dut se rendre en ville.

— Et à qui devez-vous porter la réponse ?

— Au secrétaire.

— Il revient de la ville, ce midi, répond le moine, sans hésiter.

La chose lui paraît singulière.

Le marquis regarde encore une fois la lettre, en secouant la tête.

Il s'adresse à Olga et lui communique doucement le contenu de la lettre.

— Le cardinal est mon oncle, comme vous savez, ma chère Olga, chuchote-t-il, une rencontre avec lui me serait très agréable, à présent, puisque nous avons besoin de son aide.

— Mais il me paraît singulier qu'il ne m'ait pas écrit lui-même, et qu'il ne vienne pas me voir dans ma maison.

Olga a écouté attentivement.

Elle regarde également la lettre et tâche en vain de déchiffrer la signature.

Un vague pressentiment lui dit que cette affaire n'est pas en ordre.

— Accepterez-vous l'invitation ? demande-t-elle.

— Je dois bien. Mon oncle ne me le pardonnerait pas, si je n'y allais pas.

— Il a appris nos relations, et probablement qu'il veut me parler, à ce propos.

— Alors, le cardinal viendrait bien ici.

— Il paraît avoir peu de temps, puisqu'il désire me voir sur son passage.

— Eh bien, dit Olga, décidée, je n'irais pas. Ecrivez à votre oncle que vous l'attendez dans votre maison.

— Il ne viendra pas.

— Alors, il ne le fait pas. Mais je doute fort que cette lettre vienne de votre oncle, dit Olga si doucement que seul le marquis puisse le comprendre.

— Quelle idée, rit-il, en secouant la tête. Naturellement, la lettre a été sur l'ordre de mon oncle.

— Il ne me reste rien d'autre chose à faire que d'aller le voir, ce soir, au village.

Olga n'est pas contente de cette décision.

Sa méfiance est éveillée, elle voit un danger la menacer qui lui paraît d'autant plus grand, puisqu'on ne peut voir d'où il vient.

Le marquis est fermement convaincu que la lettre est de son oncle, et que celui-ci l'attend, pour ce soir.

Il se met à son bureau, écrit quelques lignes sur le dos de la lettre qu'il cache.

Il la remet au moine, qui se tient immobile comme une statue et qui paraît ne pas avoir fait attention à la conversation d'Olga avec le marquis.

— Remettez cela au secrétaire, dit-il, et avant de partir, mon révérend père, vous irez dans la cuisine vous faire servir de quoi manger et de quoi boire.

Le moine remercie et s'éloigne.

Olga le regarde avec un œil méfiant. Ce moine lui paraît très suspect.

Il y a quelque chose dans son attitude, qui ne s'accorde pas avec sa robe.

Mais elle peut se tromper et ses soupçons peuvent se porter sur un religieux très innocent.

Celle-ci a fait les mêmes remarques et les mêmes réflexions qu'Olga.

— J'oserais jurer que ce moine n'est pas un vrai, dit-elle. Nous devrions examiner la chose, madame.

— Oui, oui, vous avez raison, approuve Olga. Mais comment pouvons-nous le faire ?

— Serait-il encore ici ?

— Probablement, il est dans la cuisine.

— Je vais voir, dit Fanny, en s'éloignant.

Elle trouve, en effet, le moine dans la cuisine au sous-sol où, en compagnie d'un domestique, il prend un verre de vin.

Après que Fanny eut observé attentivement les deux hommes, elle retourne auprès de sa maîtresse.

— Il y est encore, dit-elle. Et plus je le regarde, moins il ressemble à un moine, sa robe exceptée.

— Ce qui m'étonne, c'est que le marquis n'ait rien soupçonné, répond Olga. Peut-être que nous nous trompons tout de même ?

— Je ne le crois pas. Pour être sûres de notre affaire, je suivrai le moine et je tâcherai de savoir si tout est comme il raconte.

— Oui, si cela était possible, dit vivement Olga, ce serait le seul moyen de nous rassurer.

— Mais si le moine vous voit, Fanny ?

— Cela n'y ferait rien, il ne me connaît pas, il ne m'a pas vue ici.

— Il serait tout de même possible qu'il vous ait vue et qu'il vous reconnaisse.

— Eh bien, je me déguiserai, répond Fanny. Je m'habillerai en homme. C'est ce qu'il y a de plus sûr.

Elle va dans sa chambre et s'habille comme elle a dit.

Quand le moine quitte la villa et se promène sur le chemin poussiéreux qui mène au village, il est suivi par un jeune homme élégamment vêtu, en qui personne ne reconnaît Fanny Rabe.

Le moine continue lentement son chemin, faisant un signe de croix devant chaque image de saint et répondant amicalement au salut des passants.

Il paraît être un vrai moine, très pieux.

Fanny en vient vite à cette conclusion, elle ne sait pas si elle le suivra plus loin.

Elle a atteint le village et elle voit disparaître le moine dans le logement. Elle se décide à le suivre.

Elle ne craint pas un instant d'être reconnue.

Elle est loin de supposer que Ritter et Kurt se trouvent dans cette maison.

Elle se jette dans la gueule du loup. Elle ne s'est pas approchée inaperçue.

A peine le moine est-il entré et se trouve-t-il devant Ritter et Kurt, que ceux-ci aperçoivent le jeune homme.

— Voilà qu'arrive un étranger, dit Ritter.

— Montons dans notre chambre, là nous pourrions causer à notre aise.

Quand Fanny entre dans la salle de consommations, elle n'y voit personne.

Elle tâche en vain de découvrir le moine.

Elle s'attable sous la véranda, faite de lattes couvertes de vigne vierge et se décide d'attendre les événements.

Au-dessus d'elle, se trouve la fenêtre de la chambre occupée par les trois amis.

Puisque la fenêtre est ouverte, elle entend le bruit de voix sans qu'elle puisse comprendre un mot.

On parle très bas dans la chambre et c'est en vain qu'elle écoute avec la plus grande attention.

Muller a donné la lettre à Kurt qui, après avoir lu la réponse du marquis, la donne, avec un petit rire de triomphe, au détective, en disant :

— Il vient, lisez seulement, mon cher Ritter.

— Parfait !

— Il tombe dans le piège, dit celui-ci, content. Et maintenant, mon cher Muller, racontez-nous comment cela s'est passé.

— Sans aucun doute, vous avez parfaitement joué votre rôle ?

— Cela bien, monsieur le commissaire, répond Muller, sérieux. Mais je ne sais pas, si l'on ne m'a pas reconnu.

— La comtesse Olga était présente et m'a regardé avec des yeux terriblement méfiants.

— Avez-vous vu Fanny Rabe également ? demande Ritter.

— Oui, j'ai vu cette vipère, elle se cachait derrière une portière et écoutait.

— Hum ! dit Ritter, pensif. Et le marquis n'a-t-il pas eu de soupçons ?

— Voilà ce que je ne crois pas.

— Alors, il tiendra parole et il viendra naturellement, dit Ritter à Kurt.

— Mais ces deux femmes ?... Si elles ont le moindre soupçon, tout peut échouer.

Il va vers la fenêtre ouverte et se penche au dehors.

A travers la vigne, il voit Fanny. Il ne peut pas la reconnaître sous son déguisement, d'autant moins qu'il ne la voit que très indistinctement et que sa figure est cachée par le chapeau à large bord qu'elle porte.

Il se retire et ferme la fenêtre.

— Parlons doucement, dit-il, car sous la fenêtre se trouve un jeune homme, qui pourrait comprendre tout ce que nous disons.

Muller s'approche également de la fenêtre, l'ouvre doucement et regarde le jeune homme qui se trouve dans la véranda.

Au même moment, Fanny relève la tête et regarde en haut.

Elle voit le moine, qui la regarde droit dans la figure.

Immédiatement, elle baisse la tête. Muller la regarde toujours.

Il se sent pris de peur, quand il la regarde dans les yeux.

Quoique Fanny se soit rendue méconnaissable par une fausse barbe, ses traits ne lui paraissent pas tout à fait inconnus.

Il s'approche des deux autres et dit doucement :

— Ce jeune homme qui se trouve là est le même qui me suivit et qui entra après moi, dans le café.

— Je crois certainement qu'il m'a suivi, dès que je quittai la villa du marquis.

— Alors, c'est un espion, et nous devons être doublement prudents, dit Ritter.

Entre-temps, Fanny ne se trouve pas à l'aise, sous la véranda.

Personne ne vient demander ce qu'elle désire.

Le rez-de-chaussée du logement est vide et abandonné.

Elle a vu et entendu le moine, qui parlait avec quelqu'un.

Mais qui serait-ce ?

Ce n'est certainement pas le cardinal, car celui-ci est en ville.

Elle entend des pas dans la maison et le moine entre dans l'obscur salle de consommations.

Il vient dans la véranda, regarde Fanny d'un œil indifférent et s'attable dans l'autre coin.

Fanny trouve la position très désagréable.

Elle se lève et rentre dans la maison.

Enfin, elle y trouve le patron et lui demande quelque chose à boire.

Pendant que le patron lui verse le vin, elle lui demande, en indiquant le moine :

— Dites-moi, monsieur, est-il vrai que Son Eminence le cardinal vient, ce soir ?

Le patron regarde Fanny, d'un air étonné.

— Que savez-vous de cela ? questionne-t-il à son tour.

— Ce moine l'a dit.

— Tiens ! A vous ?...

— Oui.

[ Lire la suite page 36 ]



# LES AILES

## Canadiennes - Françaises

# A L'HONNEUR

En raison de la magnifique tenue des Canadiens français dans l'Aviation Royale Canadienne, nous avons pensé qu'il serait opportun de publier la galerie entière de nos héros qui ont été décorés pour bravoure extraordinaire à l'ennemi.

Tous ceux qui ont l'orgueil bien placé nous sauront gré d'avoir mis en relief ces braves qui, là-bas, ont soutenu à l'ennemi la gloire de nos ailes. La population du Canada, et tout particulièrement celle de la Province, sera ainsi en mesure de se renseigner sur le rôle de premier plan que les nôtres jouent outre-mer.

Nous comptons tout récemment cinquante Canadiens français médaillés. C'est là un chiffre imposant. Certains de ces vaillants ont payé de leur vie leur dévouement à la patrie. D'autres sont disparus, et d'autres encore, prisonniers de guerre.

Lorsqu'on calcule le nombre de familles qui sont directement, ou indirectement, liées au sort de ces braves, on arrive à un chiffre éloquent de Canadiens à qui la guerre, si elle a apporté de la gloire, a aussi laissé une large moisson de chagrins et de deuil.

Les ailes canadiennes - françaises sont à l'honneur !

Nous saluons ici avec respect et fierté tous ces valeureux jeunes Canadiens français.

Ils ont mérité la reconnaissance de la Nation et assuré à la race un nouveau et immortel renom.

# NOS AVIATEURS CANADIENS-FRANÇAIS



*De gauche à droite,  
dans l'ordre :*

**Commandant d'escadre (W/C)  
JOSEPH-W. ST-PIERRE, DFC  
(E.-U.), St-Eustache, P.Q.**

**Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
J.-A. ROMEO LABERGE, DFC,  
Montréal, P.Q.**

**Officier pilote (P/O)  
J.-ARMAND F. MEILLEUR, DFC,  
Montréal, P.Q.**



**Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
J.-HENRI ARTHUR MARCOTTE,  
DFC, Montréal, P.Q.**

**Officier pilote (P/O)  
J.-A. ROGER COULOMBE, DFC,  
Montmagny, P.Q.**

**Lieutenant de section (Ft/Lt)  
PAUL-EMILE MORIN, DFM,  
Ottawa, Ont.**

**Commandant d'escadre (W/C)  
GEORGES-A. ROY, DFC,  
Montréal, P.Q.**



**Officier pilote (P/O)  
J.-A. THEODORE DOUCETTE,  
DFC, Sudbury, Ont.**

**Sous-officier breveté (W/O)  
J.-FRANCIS LAFRANCE, DFC,  
Trenton, Ont.**

**Décorés  
DE LA  
DFC  
OU  
DFM**



*De gauche à droite,  
dans l'ordre :*

Lieutenant de section (Ft/Lt)  
**MAURICE-J. BELANGER, DFC,**  
Vancouver, B. C.

Sous-officier breveté (W/O)  
**ALDERIC D'EON, DFC,**  
Yarmouth, N.-E.

Commandant d'escadre (W/C)  
**J. LOGAN SAVARD, DFC,**  
Montréal et Québec, P. Q.

Sergent de section (Ft/Sgt)  
**J.-E. DORIE, DFM,**  
Cornwall, Ont.

Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
**J.-PIERRE GASTON BLANCHET,**  
DFM, Trois-Rivières, P. Q.

Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
**JEAN-N. RIVARD, DFM,**  
La Tuque, P. Q.

Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
**JEAN-P. CARRERE, DFC,**  
Cochrane, Ont.

Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
**ARTHUR-J. BRUNET, DFC,**  
Montréal, P. Q.

Lieutenant de section (Ft/Lt)  
**J.-CHARLES HERVE DELISLE,**  
DFC, Montréal, P. Q.

Sous-officier breveté (W/O)  
**JEAN-F. RACETTE, DFC,**  
Montréal, P. Q.

Officier pilote (P/O)  
**J.-HENRI N. BROUSSEAU, DFC,**  
Cap-de-la-Madeleine, P. Q.

Commandant d'escadre (W/C)  
**BAXTER RICHER, DFC,**  
Montréal, P. Q.





## DISTINGUISHED FLYING CROSS

*De gauche à droite,  
dans l'ordre :*



Sergent de section (Pt/Sgt)  
**E. THOMAS VACHON, DFM,**  
Ayer's Cl'ff, P.Q.

Lieutenant de section (Pt/Lt)  
**LAURIER DEHOUX, DFC,**  
Toronto, Ont. (Disparu).

Lieutenant de section (Pt-/Lt)  
**GUY HENRI RAINVILLE, DFM,**  
Québec, P.Q.  
(Prisonnier de guerre)

Lieutenant de section (Pt/Lt)  
**J.-G. LAURENT ROBILLARD,**  
DFM, Ottawa, Ont.

Chef d'escadrille (S/L)  
**ALBERT U. HOULE, DFC avec**  
agrafe, Massey, Ont.

Sergent de section (Pt/Sgt)  
**J. MAURICE BOUVIER, DFM,**  
Verchères, P.Q.

Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
**G. LOUIS RENEAU, DFC,**  
Toronto, Ont.

Lieutenant de section (Pt/Lt)  
**J. CHARLES CARRIERE, DFC,**  
Montréal, P.Q.

Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
**RONALD A.-H. DUBE, DFC,**  
Edmunston, N.-B.

Officier pilote (P/O)  
**DENIS J. TURENNE, DFC,**  
St-Pierre, Man.

Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
**GABRIEL TASCHEREAU, DFC,**  
Québec, P.Q.

Lieutenant de section (Pt/Lt)  
**BLAISE CLOUTIER, DFC,**  
Toronto, Ont.



# Utilisez tous les restes de **VIANDE**



Cet article est le cinquième d'une série d'articles spéciaux préparés sous la surveillance de Martha Logan, experte en Economie Ménagère de Swift. Dans cette série, Martha Logan a révisé, un par un, les cinq points principaux de la conservation de la viande. Dans son dernier article, Martha Logan résumera tout ce qui a été dit auparavant.



▲ **D'ABORD L'OS!** Avec l'os vous faites du bouillon. Faites-le mijoter doucement 3 à 4 heures dans du bouillon de légumes. Passez. Laissez refroidir et dégraissez. Vous aurez un bon bouillon de viande pour les soupes, sauces et ragoûts. Gardez-le dans le réfrigérateur.



▲ **EXCELLENTS RAGOÛTS.** Coupez le reste de viande maigre en cubes que vous saupoudrez de farine assaisonnée et faites rissoler dans la graisse chaude. Ajoutez-y du bouillon de viande, des assaisonnements et des légumes, et faites mijoter jusqu'à ce que les légumes soient cuits. Servez. Des oignons coupés en rondelles et légèrement frits, des champignons, des carottes, des navets, des pois et des fèves de Lima sont d'excellents légumes pour ragoûts.

▲ **APRÈS L'AVOIR SERVI COMME VIANDE CHAUDE** à un repas et comme viande froide avec de la salade à un autre repas . . . puis en avoir coupé quelques tranches pour des sandwiches . . . votre rôti aura peut-être cet aspect. C'est alors que vous devez montrer votre habileté culinaire. C'est le moment de tirer au moins un repas de plus de ce rôti!



▲ **SERVEZ-VOUS DU HACHOIR,** quand il vous semble qu'il n'y a pas assez de viande de reste pour un ragoût. Si vous avez un morceau de bacon ou de porc salé, passez-le également au hachoir. La viande ainsi hachée peut être employée de maintes façons: 1 tasse de viande passée au hachoir, 1 tasse de tomates cuites, 1/2 tasse d'oignon haché, du sel, du poivre et un filet de sauce Worcestershire font une bonne *Sauce à la Viande* pour Spaghetti; 1 tasse de viande cuite, 2 tasses de fèves cuites, 1 tasse de tomates cuites, 1 tasse d'oignons hachés, 2 c. à soupe de poudre chili et un peu de bouillon ou d'eau feront un excellent *Chili Con Carne*; ou bien mélangez 2 tasses de viande cuite avec deux tasses de purée de pommes de terre, un petit peu d'oignon haché menu et un oeuf pour lier, donnez la forme de petits pâtés, faites frire dans de la graisse chaude et vous aurez de délicieuses *rissoles*.



MARTHA LOGAN dit:

"Surveillez ces cinq points pour tirer le plus possible de la viande"



▲ **ACHETEZ-LA SAGEMENT!** Composez vos menus d'avance, mais n'ayez pas d'idées fixes quand vous achetez. N'achetez que la quantité qu'il vous faut.

▲ **GARDEZ-LA SOIGNEUSEMENT!** Ne risquez pas de la laisser se gâter. Enveloppez la viande crue sans la serrer et mettez-la à l'endroit le plus froid du réfrigérateur.

▲ **FAITES-LA CUIRE CORRECTEMENT!** Rappelez-vous qu'une température de 325° suffit pour faire rôti n'importe quelle viande. Des essais ont prouvé qu'on épargne jusqu'à 3/4 de livre sur un rôti de 4 livres en le faisant cuire à 325° au lieu de 450°, et la viande est plus juteuse.

▲ **DÉCOUPEZ-LA CONVENABLEMENT!** Surtout dans les grandes familles où les rôtis au four et les rôtis à l'étuvée sont économiques, la bonne façon de découper avec un couteau bien affilé peut faire tirer un repas de plus du rôti.

▲ **UTILISEZ TOUT!** Le sujet de l'article de ce mois-ci. Et peut-être le plus important de tous . . . prenez l'habitude de ne jamais gaspiller de viande.

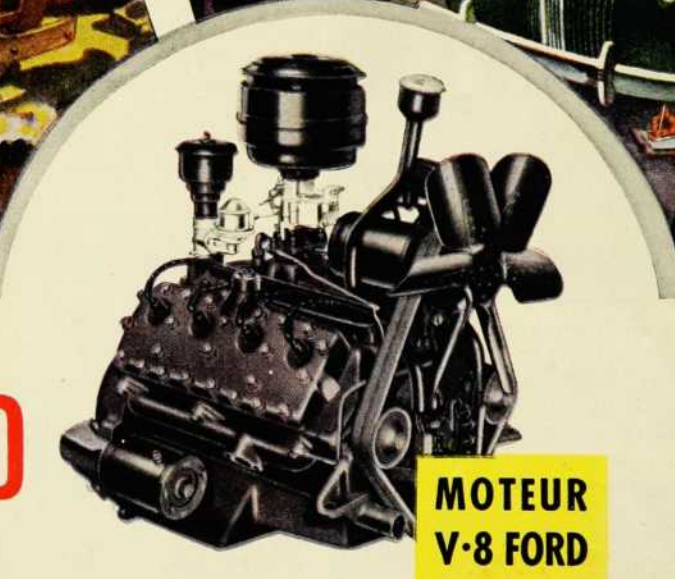
## SWIFT CANADIAN CO. LIMITED

Une organisation, bien connue dans tout le pays, qui se consacre à la conservation et à la répartition efficace des ressources alimentaires du Canada



Sur le front de bataille...

comme à l'arrière...



# Le MOTEUR V-8 FORD EST À LA HAUTEUR!

MOTEUR  
V-8 FORD

PARTOUT où l'on se bat, partout où l'on travaille, vous trouverez la marque FORD. Aux avant-postes, incessamment mobiles, ce sont des Fords qui transportent les états-majors et font la nique aux chemins crevés d'obus. Et ce sont de robustes camions Ford qui fournissent les projectiles aux artilleurs, qui assurent la régularité de la soupe, qui apportent l'huile et l'essence des débarcadères aux aérodromes.

A l'arrière, FORD n'est pas moins le djinn docile et tout-puissant. C'est dans une Ford que le travailleur essentiel se rend à l'atelier et retourne chez lui. Et c'est un camion Ford qui, rapidement

et sûrement, livre les matières premières à l'usine et les munitions à l'arsenal.

Ces innombrables allées et venues dépendent de la parfaite précision d'un unique dispositif—le moteur V-8 Ford. Or, depuis le premier jour des hostilités et en dépit d'obstacles sans précédents, le moteur Ford, muet, souple, économique, infatigable, s'est invariablement montré à la hauteur.

Plus de 300,000 véhicules qui jouent leur rôle dans cette guerre quasi-mondiale sont actionnés par un moteur V-8 Ford. N'est-ce pas ce moteur-là que vous serez fier d'avoir dans votre voiture de demain?

FORD MOTOR COMPANY



OF CANADA, LIMITED

DE TOUTES LES SOCIÉTÉS DE FABRICATION DE VÉHICULES MILITAIRES, DANS L'EMPIRE BRITANNIQUE, LA STÉ FORD EST LA PLUS IMPORTANTE.

## Le Plan d'Entraînement Aérien

**A** LA FIN du mois d'avril 1944, le Canada avait formé son 100,000<sup>e</sup> membre d'équipages aériens en vertu du plan d'entraînement aérien du Commonwealth britannique. Une moyenne d'environ 3,500 aviateurs par mois ont subi cet entraînement depuis la mise en vigueur du plan en 1940. En 1943, 39,000 membres d'équipages ont été formés, et 41,600 recevront leurs diplômes en 1944, alors que quelques écoles d'entraînement fermeront leurs portes.

Le but de l'accord signé par le Canada, les Etats-Unis, l'Australie et la Nouvelle-Zélande est de fournir des équipages à tous les avions que le Commonwealth produit, et qui doivent être montés par des hommes du Commonwealth. Il a été conçu afin d'assurer aussi rapidement que possible un flot d'aviateurs bien entraînés qui nous permettent d'atteindre et de conserver la maîtrise de l'air sur tous les fronts. Nous y sommes parvenus grâce aux efforts du Commonwealth et à ceux des Etats-Unis et de l'U.R.S.S.

On a prévu une expansion rapide et on a tiré des plans pour fournir tous les renforts nécessaires. Il est plus difficile d'explorer les sources de capital humain que d'organiser la production d'obus ou de machines, et il faut tenir compte des pertes. Les Alliés s'étant assuré la maîtrise des airs plus tôt qu'on ne le prévoyait, la menace de l'aviation allemande s'est atténuée, et les pertes au combat ont été moins nombreuses que prévu, surtout parmi les pilotes.

En 1941 et en 1942, la chasse céda le pas aux lourds bombardements. A cette époque, les lourds bombardiers portaient d'ordinaire un premier et un second pilote, et le haut commandement décida que le second pilote était de trop. Il fut remplacé par un mécanicien, un sans-filiste, un artilleur ou quelque autre spécialiste. On s'occupa d'abord de fournir surtout des pilotes, de sorte qu'il y en a pléthore aujourd'hui. Quand un bombardier est descendu, un seul pilote disparaît, mais nous perdons sept autres membres d'équipage. Même en fermant graduellement plusieurs écoles d'entraînement, il existera encore un excédent de pilotes.

Il y a lieu de croire que cette année sera la plus critique de la guerre, de sorte que le Royaume-Uni et ses alliés s'efforcent de concentrer le plus possible toute leur puissance de combat sur la ligne de feu. Il existe derrière le front une immense organisation d'entraînement qui peut être poussée de l'avant et utilisée en temps et lieu.

Par suite du ralentissement graduel apporté à la formation des équipages aériens au Canada afin de permettre au surplus d'aviateurs entraînés de se rendre au Royaume-Uni pour participer à l'offensive alliée, le recrutement a été dans une large mesure discontinué au cours des derniers mois. Mais l'enrôlement reprend à un rythme un peu réduit. Les restrictions apportées au plan d'entraînement permettront à un plus grand nombre de membres d'équipes terrestres de passer aux équipages aériens. En outre, la limite d'âge a été réduite de 33 à 28 ans, sauf dans le cas des artilleurs chez qui elle a été réduite de 38 à 28 ans. Des conditions plus sévères président aussi au choix des recrues. Ainsi, de nombreux aspirants qui auraient été acceptés auparavant contribueront maintenant à combler les besoins des autres services.

En même temps que le nombre des recrues diminuera, on procédera progressivement à la fermeture d'un nombre d'unités et d'écoles d'entraînement, en commençant par les écoles de la Royal Air Force transférées au Canada. On agira sans précipitation et ce travail d'élimination sera réparti sur une période de plusieurs mois. La réduction du programme de formation sera déterminée par le nombre d'élèves prévu par le plan. En modifiant ainsi le plan, on s'efforcera de concentrer le plus gros effort contre l'ennemi.

Dans le moment, il y a au Royaume-Uni assez d'aviateurs entraînés pour assurer l'expansion de toutes les escadrilles requises par le Commonwealth. Il y aura en outre tous les renforts nécessaires et, avec ceux de 1944 et de 1945, on constituera une réserve même pour 1946. On poursuivra la formation du nombre d'hommes voulu jusqu'à la fin de 1944.

Le Canada, de concert avec le Royaume-Uni et les gouvernements du Commonwealth, s'est engagé à fournir des quantités illimitées d'aviateurs tant qu'on en aura besoin. Si les besoins sont comblés, l'entraînement au même rythme serait un gaspillage. Il en coûte environ \$25,000 pour former un pilote.

Parmi les 28 écoles qui seront fermées, plusieurs sont des écoles de la R.A.F. La Royal Air Force désire ramener ses écoles au Royaume-Uni afin qu'elles soient plus près du front à cette heure critique. Trois de ces 28 écoles sont des écoles d'entraînement élémentaires. Il en restera quatre: une en Alberta, une autre en Saskatchewan, la troisième en Ontario et la dernière dans le Québec. Trois écoles élémentaires fermeront leurs portes, et quatre centres d'entraînement cesseront d'exister, mais pas avant le mois de décembre 1944 ou le mois de janvier 1945. L'école de sans-fil de Guelph, Ontario, fermera en septembre ou en octobre et sera rendue au Collège d'Agriculture d'Ontario. Les écoles de bombardement et d'artillerie fermeront à la fin de décembre alors que les artilleurs entraînés commenceront à être trop nombreux.

Eventuellement ces centres seront remis entre les mains de la War Assets Corporation et tomberont probablement sous la juridiction du ministère des Transports qui s'en servira plus tard pour le développement de l'aviation civile. En attendant, ils serviront à plusieurs usages. Quelques-uns serviront d'entrepôts d'aviation, avec un effectif militaire d'environ 200 personnes. D'autres serviront de dépôts, où les avions seront conservés en attendant que la War Assets Corporation en dispose. L'effectif militaire de certaines unités est évalué à environ 200 personnes. Il y aura des dépôts de matériel pour entreposer le matériel de toute sorte du C.A.R.C., avec un effectif militaire d'environ 175 personnes. Il y aura également des dépôts de personnel, car, en raison du nouvel arrangement, il faut abriter le personnel entre les cours. Ces dépôts auront un effectif d'environ 100 personnes.

Les écoles de préparation au vol absorberont aussi une partie du personnel. Un grand nombre d'hommes qui s'engagent dans l'aviation n'ont pas tout à fait le degré d'instruction exigé des équipages. Autrefois, on les envoyait compléter leur formation dans les universités; à l'avenir, ils seront entraînés dans des unités du C.A.R.C., sous la direction de membres du C.A.R.C. Ces écoles auront un effectif d'environ 100 personnes.

En 1943, il a été plus facile qu'autrefois de se procurer des avions d'entraînement. L'approvisionnement actuel en avions d'entraînement, élémentaire et régulier, est suffisant. Le plan d'entraînement dispose de près de 12,000 aéroplanes, dont plus de 5,000 à moteur unique et près de 6,000 bimoteurs. A l'avenir, l'entraînement portera davantage sur le vol en avion de transport lourd, tant en raison des besoins du temps de guerre qu'en prévision des besoins d'après-guerre.

**Orange Crush**  
TM. REG.  
**Bottle**

**échauffé?**

**Du Vrai Jus d'Oranges**  
pour vous **RAFRAÎCHIR**

★ Demandez de l'Orange-Crush dans la fameuse bouteille anelée... au rafraichissoir, quand vous voulez vous rafraichir entre deux travaux... dans le carton pratique à emporter chez vous pour la famille. C'est la boisson salubre, faite avec de vrais fruits et contenant le vrai jus d'oranges de Californie mûries sur l'arbre.

# Bientôt... l'avion-fusée réalisé par les hommes qui pensent à demain!



Tout comme l'avion de combat à propulsion par jet est devenu réalité, se réalisera demain l'avion-fusée qui pourra transporter des passagers par vingtaines et qui volera dans la stratosphère, de Montréal à Mandalay, plus vite que vous ne l'auriez cru possible. Luxueux, climatisé, à l'épreuve du son, ce moyen de transport à propulsion par jet volera régulièrement par les voies aériennes du monde, dans un avenir qui n'est pas très éloigné, grâce aux recherches des HOMMES QUI PENSENT A DEMAIN!

La contribution que le transport aérien apporte à l'univers est considérable . . . en rapprochant les peuples étroitement, en accélérant les affaires et l'industrie, en mettant à la portée de milliers d'hommes un nouveau mode de transport et par là de nouveaux champs d'action; mais l'avenir du déplacement par les airs est encore plus grand grâce aux hommes qui pensent à demain et qui sont à le préparer.

• Mais ne regardons pas si loin devant nous que nous oublions de voir la barrière qui se dresse aujourd'hui entre nous et l'avenir. Il y a d'abord une guerre à gagner. La victoire requiert chaque once d'énergie que nous avons en nous comme individus, comme peuple.

• Regardons vers l'avenir . . . assurément. Mais pour le présent ne manquons pas à la tâche de produire pour la guerre, de coopérer avec chaque moyen que prend le gouvernement pour aider à gagner la guerre. Achetons des Obligations de la Victoire et des Certificats d'épargne de guerre jusqu'au dernier dollar disponible.

• C'est le seul moyen de nous assurer que le Canada aura l'avenir auquel il a droit.

• Soyons tous des HOMMES QUI PENSENT À DEMAIN!

## LA MAISON SEAGRAM

Les distilleries Seagram au Canada et aux États-Unis travaillent à la production d'alcool à haute preuve pour fins de guerre. L'alcool à haute preuve sert à la fabrication de poudre sans fumée, de verre qui n'éclate pas, de plastique, de compas, d'instruments de navigation et de nombreux autres produits nécessaires en temps de guerre.



# DISTINGUISHED FLYING MEDAL

*De gauche à droite,  
dans l'ordre :*

Sergent (Sgt)  
**HERVE QUESNEL, DFM,**  
Port Credit, Ont.

Lieutenant de section (Ft/Lt)  
**J. JEAN-PAUL SABOURIN, DFC,**  
St-Isidore de Prescott, Ont.  
(mort au combat)

Officier pilote (P/O)  
**J.-A. JACQUES BARSALOU,**  
DFM, Montréal, P.Q.

Officier pilote  
**M.-JOSEPH DALPHOND, DFM,**  
Edmonton, Alta.

Officier pilote (P/O)  
**J.-A. LAURENT LYMBURNER,**  
DFC, Montréal, P.Q.

Officier pilote (P/O)  
**L.-JOSEPH BOUCHER, DFM,**  
Grand Falls, N.-B.

Officier pilote (P/O)  
**J.-P. AIME J. DUVAL, DFM,**  
Gracefield, P.Q.

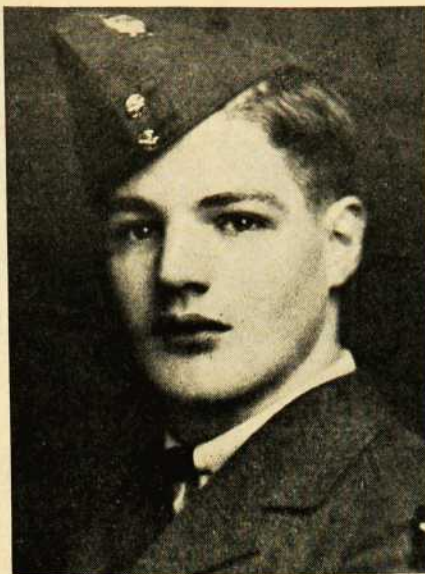
Lieutenant de section (Ft/Lt)  
**LOUIS E. COCHAND, A.M.**  
(E.-U.), Ste-Marguerite, P.Q.

Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
**J.-E. ROGER PICHETTE, DFM,**  
Campbellton, N.-B.

Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
**G.-J. ROBERT BRUYERE, DFM,**  
Montréal, P.Q.

Sous-lieutenant d'aviation (F/O)  
**J. CHARLES A. LEPINE, DFM,**  
Ste-Anne de Bellevue, P.Q.

Officier pilote (P/O)  
**G. THEODORE CHRETIEN,**  
DFM, Penetanguishene, Ont.  
(Prisonnier de guerre)



# NOS AILES

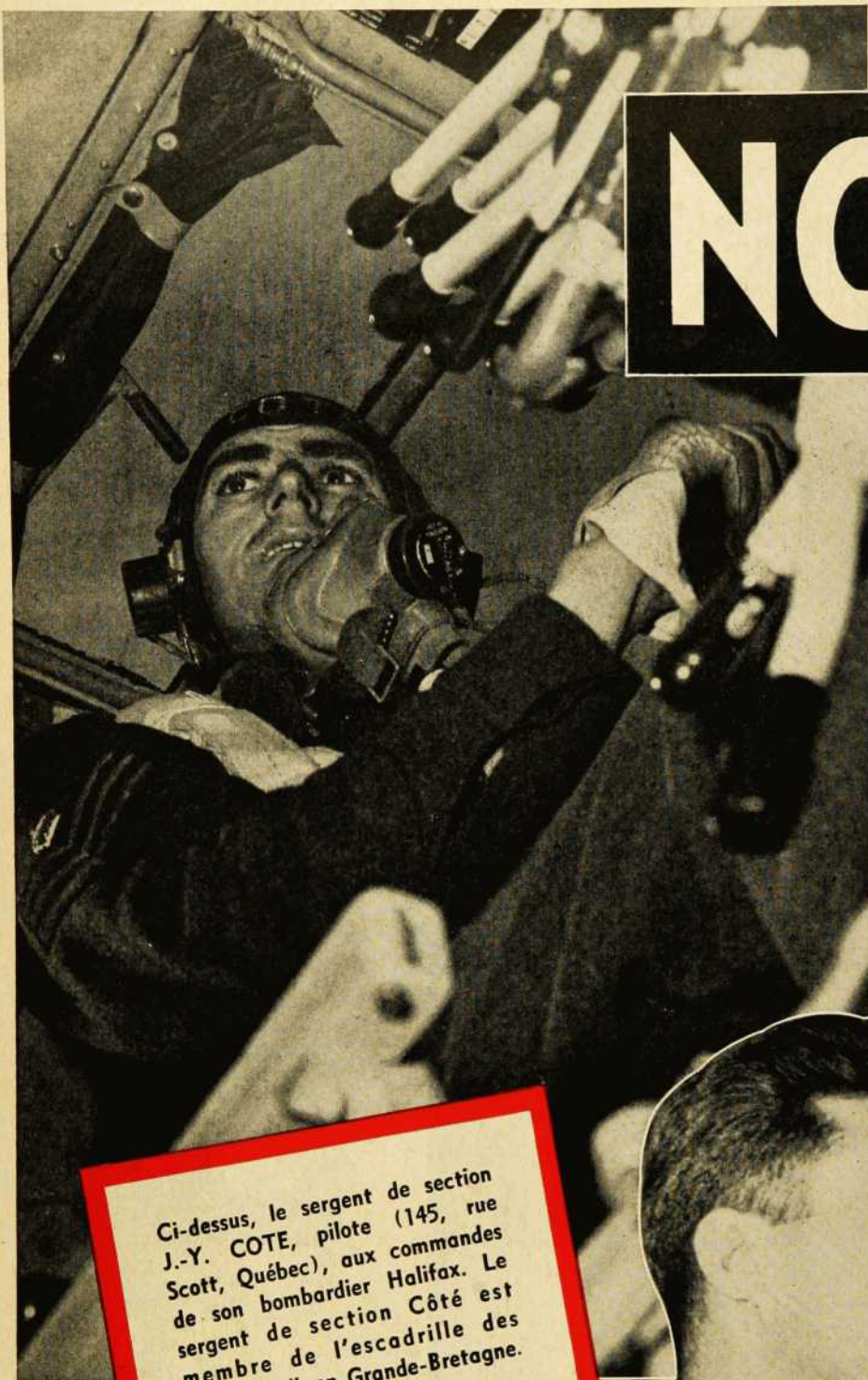
## CANADIENNES - FRANÇAISES

Parmi les centaines d'équipages volants et d'équipes au sol de la C.A.R.C., sur tous les théâtres de la guerre comme dans l'immense étendue du Canada, on trouve des milliers et des milliers de Canadiens français qui font honneur à leur race et méritent, étant tous volontaires, le respect et l'admiration de leurs compatriotes.

Ci-dessus, le sergent de section J.-Y. COTE, pilote (145, rue Scott, Québec), aux commandes de son bombardier Halifax. Le sergent de section Côté est membre de l'escadrille des "Alouettes", en Grande-Bretagne.

Ci-contre, le sergent de section A.-R. ARCHAMBAULT (4133, rue St-Hubert, Montréal), qui a remplacé le sergent Marcel Demers, également de Montréal, comme chef du service photographique de l'escadrille des "Alouettes". Outre-mer depuis quatre ans, Archambault a servi pendant un an et demi aux Indes et participé à de nombreuses envolées de reconnaissance au-dessus de l'océan Indien.

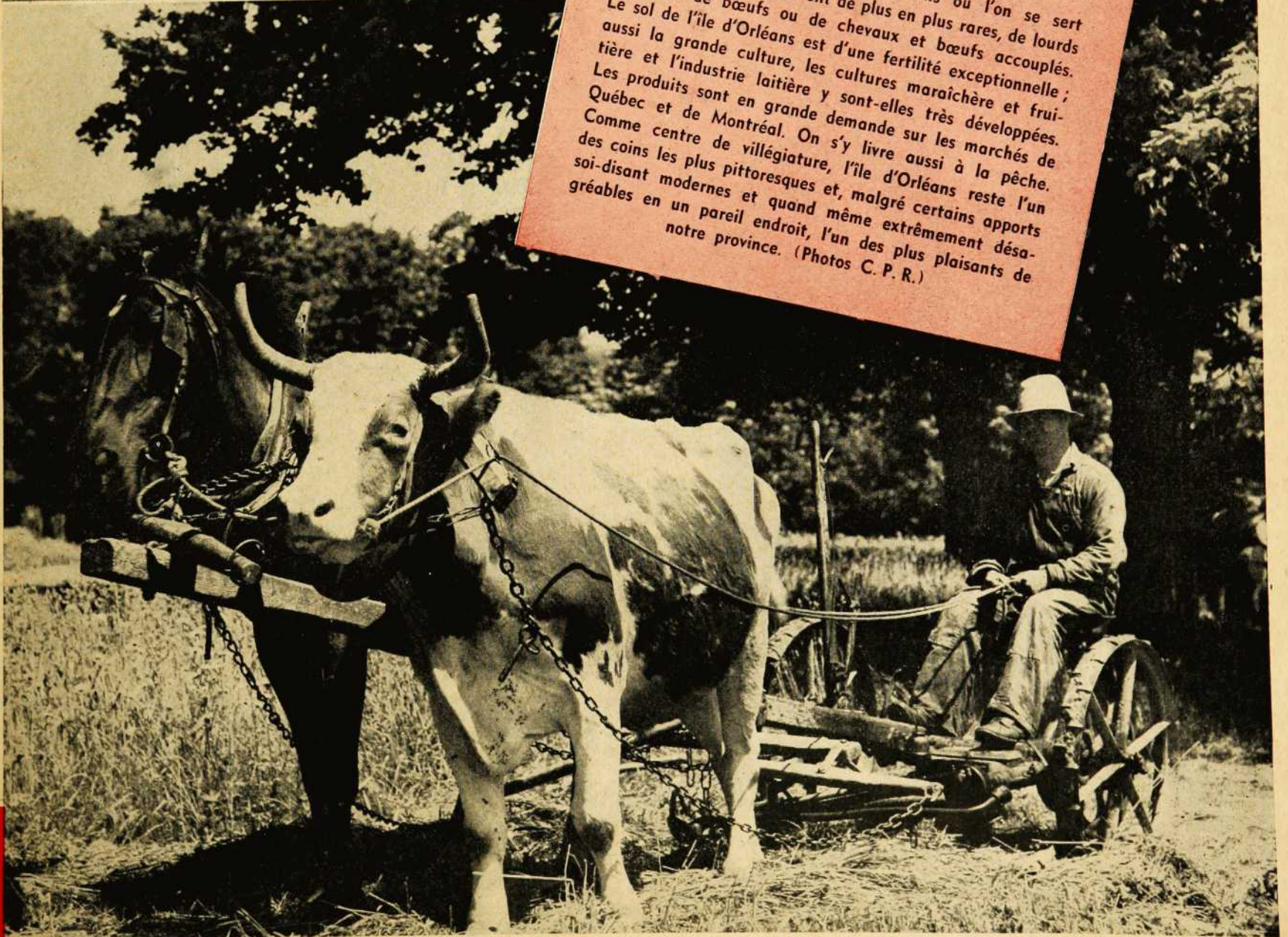
Photos C.A.R.C.



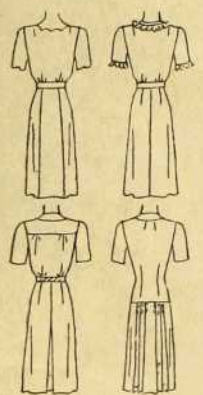


## LES FOINS A L'ILE D'ORLEANS

La récolte des foins à l'île d'Orléans où l'on se sert encore, quoiqu'ils se fassent de plus en plus rares, de lourds attelages de bœufs ou de chevaux et bœufs accouplés. Le sol de l'île d'Orléans est d'une fertilité exceptionnelle ; aussi la grande culture, les cultures maraîchère et fruitière et l'industrie laitière y sont-elles très développées. Les produits sont en grande demande sur les marchés de Québec et de Montréal. On s'y livre aussi à la pêche. Comme centre de villégiature, l'île d'Orléans reste l'un des coins les plus pittoresques et, malgré certains apports soi-disant modernes et quand même extrêmement désagréables en un pareil endroit, l'un des plus plaisants de notre province. (Photos C. P. R.)



# ÉLÉGANCE DE TOUS LES JOURS



1028  
*Simplicity*

1043  
*Simplicity*

1046  
*Simplicity*

1037  
*Simplicity*

1028—Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. La grandeur 14 requiert : 3 v. de 35", 2½ de 39", 2¾ de 41", 1⅞ de 54". Prix, 25¢.

1043—Robe pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 20. La grandeur 14 requiert : 2 v. ¾ de 35", 2½ de 39", 2¾ de 41". Ceinture au choix. Prix, 25¢.

1037—Robe deux-pièces dans les grandeurs 12 à 20. La grandeur 16 requiert : 3 v. ⅞ de 35", 3¾ de 39", de 41". Prix, 25¢.

1046—Robe pour dames et demoiselles, dans les grandeurs 12 à 20. La grandeur 18 requiert : 3 v. ½ de 35", 3⅞ de 39", 3 de 41". Prix, 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 240 Richmond Ouest, Toronto, Ont. Si vous habitez les États-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

## LA MARQUE DE KANDAI

[ Suite de la page 17 ]

De son côté, Tanglade, au lieu de revenir tenir compagnie à son visiteur, s'était enfoncé dans le jardin, qu'il arpenta à grands pas, les mains au dos.

— C'est une histoire à dormir debout... Il a menti... On ne perd pas son cheval aussi bêtement... Pas un homme comme lui... Alors ?

Il s'arrêta, les sourcils froncés.

— Son retour cache quelque chose ! Quel est son but ?

Un fait était incontestable. Trappier était revenu sans monture. Il paraissait avoir délibérément sacrifié son cheval.

— Il ne l'a pas caché aux environs, grogna Tanglade, car ce serait une naïveté d'enfant. Il a dû le chasser. Pourquoi ? S'il a fait cela c'est qu'il est guidé par un motif important... Je n'aime pas cela... Oh, mais, pas du tout !

Il rejoignit Trappier et par un effort sur lui-même, réussit à prendre un air à peu près dégagé. Quant à ce dernier, il paraissait très peu affecté du contretemps et ne parlait même pas de la perte de sa monture, chose qui frappa Tanglade, car dans ces régions, un cheval est chose précieuse.

Le déjeuner eut lieu dans une atmosphère d'imperceptible contrainte. On eût dit que les deux hommes cherchaient à se jouer mutuellement la comédie et que chacun perçait l'autre à jour, sans lui laisser voir qu'il lisait dans son jeu.

En apparence, ils n'avaient jamais été aussi cordiaux. La gaité semblait régner. Quand Tanglade accompagna son hôte jusqu'à sa chambre, il lui conseilla de se dévêtir.

— Vous vous glisserez entre les draps, fit-il, vous serez beaucoup plus à votre aise.

— Telle était mon intention, avoua Trappier en riant. Seulement, je n'ai plus de bagages, puisque mon sac était accroché à la selle de mon cheval... Je suis un peu embarrassé...

— Bah... Je vous prêterai un pyjama... S'il n'est pas assez long, vous aurez la compensation de flotter dedans...

Trappier, assis sur une chaise, ôta ses bottes.

— Elles sont vraiment sales, fit Tanglade. On voit que vous avez marché dans la vase...

Il s'en empara et déclara qu'il allait les faire nettoyer par le cuisinier, devenu homme de corvée.

— Vous les retrouverez à votre porte, ajouta-t-il. Dormez bien, mon vieux... A ce soir...

Dix minutes plus tard, Tanglade montait à cheval. Mais au lieu de se rendre vers la plantation, il piquait droit vers la jungle.

Arrivé sous le couvert, il descendit de selle, attacha solidement la bride à une branche, non sans un ricanement à la pensée de ce que lui avait conté Trappier et fit quelques pas vers un buisson.

Il tira successivement de ses poches une petite boîte dont le couvercle était à coulisse et une pince à sucre. Ce n'était pas par hasard qu'il avait emporté ces deux objets hétéroclites.

Tanglade marchait lentement, pas à pas, courbé vers le sol. Il cherchait quelque chose. Tout à coup, il se baissa vivement, allongea la main tenant la pince, et fit un mouvement de poignet.

Il se releva. Un serpent minuscule qui avait peut-être deux centimètres de long, de couleur verte lui permettant de se confondre avec l'herbe,

se tortillait violemment dans l'instrument, serré entre les branches de métal.

Tanglade le considéra. Le hideux reptile avait une tête énorme par rapport à son corps. On voyait sa gueule s'ouvrir et se refermer dans le vide, cherchant à piquer.

D'un mouvement adroit, Tanglade l'inséra dans la boîte dont il bloqua le couvercle. Puis il enfourcha sa monture et galopa jusqu'au bungalow. Il entra dans la grande pièce, passa dans le couloir. Là-bas, devant la porte de Trappier, les deux bottes, reluisantes à souhait, étaient posées côte à côte.

Tanglade eut un ricanement bref, arriva devant la chambre, frappa contre l'huis de son index recourbé. Pas de réponse. Il poussa le panneau à glissière et passa la tête. Trappier ronflait généreusement.

Alors, refermant la porte, le régisseur prit la boîte sinistre et, la maintenant au-dessus d'une des bottes de dormeur, fit tomber l'horrible petite bête venimeuse à l'intérieur !

Puis il s'éloigna satisfait.

— Quand je reviendrai, tout sera fini, marmonna-t-il.

Cette fois, Tanglade partit vers les cannes à sucre. Il comptait s'attarder le plus possible...

Le soleil disparaissait à l'horizon quand le régisseur mit pied à terre devant le bungalow et conduisit son cheval par la bride jusqu'à l'écurie située derrière le bâtiment.

Il poussa la porte de la cuisine et jeta un coup d'œil sur le domestique au silencieux travail. Une question lui brûlait les lèvres, mais il fit demi-tour et entra dans la maison.

Malgré lui, ses mains tremblaient un peu. Dans le corridor, la lampe à acétylène suspendue au plafond lui révéla les deux bottes toujours à la porte de la chambre de Trappier...

Il étouffa un juron sourd.

— Cet abruti dort toujours ! Mais qu'est-ce qu'il a donc ?

Il frappa et entra. Trappier bougea sur sa couche. On entendit un bâillement sonore. Tanglade s'exclama :

— Eh bien ! Vous vous en êtes payé !

Il fit de la lumière. Trappier redressa son torse maigre, comique dans la veste de pyjama trop courte des manches.

— En effet, répondit-il. C'est honteux ! Quelle heure est-il ?

Quand il apprit qu'on était au soir, il bondit à terre.

— Je n'ai que le temps de m'habiller pour dîner !

Un peu d'eau fraîche sur le visage et Trappier enfila rapidement ses vêtements. Il chercha du regard :

— Mes bottes... Je ne les vois pas...

— Elles sont à la porte, dit Tanglade en affermissant sa voix.

Son compagnon alla les chercher et revint avec les objets en main.

Tanglade prit une longue aspiration. Encore quelques secondes...

L'autre s'assit posément. Il prit une botte, l'enfila.

Tanglade savait que c'était l'autre qui cachait le serpent mortel.

Il avait le regard fixe. Sa mâchoire se crispait. Un tumulte lui martelait le crâne. Il se répétait mentalement avec fièvre :

— Vas-y ! Mais vas-y !...

Trappier avait la jambe croisée, la cheville posée sur l'autre genou. Il s'apprêta à enfiler la deuxième botte.

— Savez-vous, Tanglade, fit-il tout à coup, que j'ai une brusque intuition

# ÊTES-VOUS AU COURANT ?



### Que fait-elle ?

- Joue-t-elle avec des poupées ?
- Étudie-t-elle pour devenir modeliste ?
- Apprend-elle à faire jouer des marionnettes ?

Avez-vous du talent pour la couture ? Avez-vous du goût en fait de modes ? Il y a un bel avenir pour les dessinatrices de modes ! Mais dans l'intervalle, suivez des cours d'art et d'économie domestiques. Et comme on le montre ici, pratiquez avec des modèles en miniature pour devenir modeliste. C'est la mode, vous savez, qui a suggéré les bouts plats et pressés de la Kotex. C'est une caractéristique brevetée — des bouts qui ne paraissent pas parce qu'ils ne sont pas volumineux. Vous pouvez porter la robe la plus cirée sans avoir à redouter les lignes révélatrices.

### Devriez-vous essayer ceci si vous êtes —

- Gênée ?
- En frais de faire une conquête ?
- Courte et rondelette ?

La réponse est affirmative dans tous les cas, et voici pourquoi. Tous les sports actifs font sortir les âmes timides de leur coquille, réduisent un excès d'embonpoint. Et pour faire effet, c'est parfait ! Alors, allez-y, ne craignez rien, même aux "jours difficiles". Les serviettes périodiques Kotex vous permettent de dire adieu aux petits soucis inquiétants. La Kotex n'a pas de "mauvais" côté, susceptible de causer des accidents. Et le centre de sécurité spécial de la Kotex vous donne une protection de tout repos.

Connaissez-vous vos serviettes —

La KOTEX\* compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes périodiques

\*Mar. dép. au bur. can. des brev.



SAGE EST LA JEUNE FILLE qui sait qu'un désodorisant en poudre est préférable pour les serviettes périodiques. Quest\*, le désodorisant Kotex en poudre, a été créé expressément pour cet usage. Quest détruit complètement les odeurs. Il n'est pas parfumé, mais il est sûr et sans danger.



### Quand vous écrivez à votre soldat —

- Lui dites-vous que vous faites des conquêtes ?
- Lui racontez-vous vos ennuis, vos misères ?
- Lui "parlez-vous" comme avant ?

Ne lui écrivez pas de choses tristes ! "Parlez-lui" gaiement... racontez-lui des anecdotes. Rappelez-lui les entretiens, les promenades, les danses que vous avez eues avec lui. Vous serez heureuse de ne pas avoir manqué aux rendez-vous, alors que votre calendrier vous disait de rester à la maison. Vous n'avez pas manqué à ces rendez-vous — parce que vous saviez que la Kotex n'est pas comme les autres serviettes... elle ne semble pas molle qu'au premier contact. La Kotex est plus confortable parce qu'elle reste molle durant l'usage.



# 5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 656

Problème No 655

M. Roger Emond, 100, rue Lavigueur, Québec, P. Q.; M. Charles N. Dumais, Roberval, P. Q.; Mlle Cora Veilleux, Saint-Côme Linière, Beauce, P. Q.; Mlle Graciette Bourke, Black Lake, P. Q.; M. Wilfrid Montembault, 5200, rue Notre-Dame ouest, St-Henri, Montréal, P. Q.

**AVIS**

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

M	I	E	L	C	O	A	T	I	F	A	C	E
O	R	T	G	O	P	I	O	N	S	H	I	C
N	E	L	A	N	T	E	R	N	E	S	D	O
T	P	O	R	T	E	T	E	N	I	R	T	
F	E	R	I	E	P	A	V	T	O	T	E	M
A	M	I	S	H	O	U	S	E	S	I	T	E
V	I	L	M	O	U	T	U	R	E	N	O	N
U	S	V	F	L	O	R	E	M	N	I		
S	R	I	P	E	U	E	S	A	C	N		
V	I	S	O	N	R	P	E	T	I	T		
C	A	D	E	T	H	L	L	I	V	R	E	
E	G	E	R	M	A	C	I	S	R	E	I	N
P	I	S	M	O	U	L	E	U	R	T	E	T
E	R	S	E	N	T	E	N	C	E	S	R	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 657

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom .....

Adresse .....

Ville ou Village ..... Province .....

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

**HORIZONTALEMENT**

- Valeur vénale d'une chose. — Papavéracée dont on extrait l'opium. — Support latéral d'un siège.
- Système montagneux du Maroc. — Auteur français (1622-1673). — Fille de Cadmus et d'Harmonie.
- Lame chitineuse. — Plant de jeunes arbres destinés à être transplantés. — Possédé.
- Pierre à fusil. — Quadrupèdes rongeurs.
- En les. — Adjectif démonstratif. — Adjectif indéfini. — Interjection.
- Événement fortuit. — Funeste. — A travers.
- Qui est à toi. — Cour d'allée d'une maison. — Nom donné à toute étoile qui semble surgir des profondeurs de la voûte céleste.
- Ville d'Autriche. — Modéré. — Préfixe.
- Note. — Fait sonner lentement une cloche. — Pronom.
- Terme du jeu d'échecs. — Saison. — Qui marque la preuve.
- Attraper. — Espèce de singe sans queue, du genre macaque.
- Crevasses du pli du genou chez le cheval. — Difficile à persuader.
- Enlèves. — Cadavre conservé au moyen de matières balsamiques. — Paysage considéré au point de vue de ses qualités pittoresques.
- Colère. — Substance. — Etat physiologique des animaux.
- Pronom. — Qui sont naturels aux mères. — Pronom.

**VERTICALEMENT**

- Personne qui protège. — Chefs d'Etat.
- Partie d'une voile. — Essentiellement pur. — Celui qui fait paître des troupeaux.
- Arbre conifère. — A lui. — Tromperie.
- Oiseau grimpeur. — Loges grillées pour enfermer des oiseaux.
- Mélanger. — Ancienne capitale du Maroc. — A moi.
- Prêtres de l'Eglise russe. — Vase de terre. — Trop compact.
- Prénom de la femme de Louis VII. — Nom de deux synanthérées du Chili, cultivées en France. — Personne qui donne l'hospitalité.
- Liqueur que l'on tire du raisin. — Commission. — Commune rurale autonome en Russie.
- Organe de la vue. — Suite de noms. — Qui est à lui.
- Voile carrée, destinée à remplacer une voile latine par gros temps. — Pris prépositivement. — Point de départ de chaque chronologie.
- Instrument qui sert dans les opérations. — Qui marque la raison. — Article espagnol.
- Légumineuse. — Côtés d'un feuillet de papier.
- Temps d'un verbe gai. — Vase de métal. — Faire cuire à sec.
- Mammifère solipède. — Port de France. — Empereur romain.
- Suprême. — Solennité religieuse ou civile.

que ce n'est pas du côté de Niou qu'il faut chercher le coupable? Je voudrais vous poser une petite question...

Tout en parlant, il plongeait son regard dans les yeux du régisseur et en même temps tira les montants de la botte, puis se mit debout, frappa du talon sur le plancher et poussa un grognement:

— Aïe... Un clou dans ma semelle... Bigre, ça m'a piqué dur!

Le visage de Tanglade était effrayant à voir, satanique, la bouche tordue, les yeux luisants...

Subitement, Trappier tomba sur le sol la tête en avant, les deux mains au visage et se contorsionna.

Alors, Tanglade se courba au-dessus de lui et d'une voix sifflante:

— Il était temps! Sale mouchard, tu avais deviné... J'ai lu ça dans tes yeux!... Mais tu emporteras le secret dans la mort... Ha! Ha!...

Un mouvement se fit derrière une tenture. Un homme apparut. C'était André Rudon, très pâle, un revolver à la main:

— Pas un mouvement, Tanglade! Vous êtes pris!

Et, à cet instant, Trappier cessa de se rouler sur le sol, se releva et articula tranquillement:

— Vous n'avez eu qu'un tort, mon pauvre garçon, c'est d'avoir cru qu'on pouvait faire deux fois, avec succès le coup du serpent.

**V — COMMENT ETAIT MORT BECHARD**

TRAPPIER ET RUDON étaient revenus à la résidence. L'homme de Saïgon allait repartir pour la capitale de la Cochinchine. Il avait achevé sa tâche. Rudon écoutait le récit incroyable:

— Si vous le voulez bien, dit Trappier, nous allons remonter jusqu'au moment où je vous avais rendu visite la première fois, et je vous expliquerai les événements tels qu'ils se sont passés...

Une gorgée de whisky et soda, puis il reprit:

— Je ne sais si vous vous souvenez de notre conversation — non, sans doute, — mais c'est vous qui m'aviez le premier parlé de Kandaï... Je n'avais pas encore eu le temps d'aborder le sujet. Vous m'aviez dit tout de suite que Béchard devait vous entretenir de ce bandit... Là-dessus, Tanglade était arrivé...

— Oui. Je me le rappelle...

— Je tiens à souligner, à nouveau, que je n'avais pas eu l'occasion de placer un mot précis. C'est très important. Car c'est de là que découle toute l'orientation de l'affaire...

— Je ne saisis pas très bien...

— Vous allez comprendre, Rudon... C'est juste au moment où j'allais vous informer que Kandaï avait été arrêté que...

— Kandaï? Arrêté?...

— Mais oui!... Je me rendais simplement chez le résident voisin pour une enquête complémentaire... Aussi, voulais-je vous dire que Béchard s'inquiétait à tort et voilà que Tanglade est entré annonçant la mort mystérieuse du pauvre homme!

Rudon avait la bouche entr'ouverte de stupeur.

— Bien entendu, continua Trappier, mes pensées furent détournées de leur cours. Mais là où je ressentis une impression étrange, c'est quand Tanglade nous montra le papier qu'il avait trouvé auprès du cadavre, le papier de Kandaï!

« Ma première idée fut que le bandit devait posséder un complice. Et cependant, ce n'était guère possible, car Kandaï, nous en avions la preuve, avait agi seul, lors de ses deux agressions... Entre parenthèses, c'était un

bandit chinois sans grand intérêt. Il a été exécuté avant mon départ de Saïgon...

— Et vous avez tout de suite soupçonné Tanglade?

— Oh, non... Pas tout de suite... Cependant, je l'étudiais. Ainsi durant notre voyage à Soang-Thi, je lui avais demandé de me confier le papier. Il le chercha dans sa poche et m'affirma l'avoir laissé ici, chez vous.

« Or, lorsqu'il alluma une poignée d'herbes pour effrayer les éléphants que nous avions rencontrés, c'est grâce à cette petite feuille enflammée à l'allumette qu'il put agir. Je feignis de ne rien remarquer mais j'enregistrai le fait.

« Je me demandai s'il n'avait pas intérêt à m'empêcher de retrouver le message de Kandaï...

— Dans quel but, Trappier?

— Pour rendre impossible la comparaison avec les précédents... Il devait se douter qu'on constaterait la différence d'écriture...

— Car c'était lui-même qui avait tracé les caractères!

— Parbleu!... Mais laissez-moi reprendre mon récit dans l'ordre.

Rudon remplit à nouveau les deux verres.

— J'étais donc arrivé à Soang-Thi. Mon premier soin fut, naturellement, d'examiner la dépouille du malheureux Béchard. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre qu'il avait été empoisonné.

« En observant le corps, je fus frappé de la nette enflure d'une jambe. Alors qu'on pouvait facilement enlever la botte de l'autre, celle-ci était littéralement collée au membre.

« Je gardai mes observations pour moi. Quand je demandai à Tanglade s'il avait l'intention de dévêtir le corps pour l'enterrer, il me répondit avec une telle hâte que c'était inutile, que je sentis alors des soupçons germer en moi.

— Il ne voulait pas vous permettre de découvrir le serpent qui se trouvait sous le pied de la victime?

— Ce n'est pas cela. Le serpent n'y était plus. Mais il ne tenait pas à ce que je pusse m'aiguiller sur les causes véritables de la mort.

— Pourtant, Trappier, il ne courait aucun risque!

— Il voulait, articula lentement Trappier, se réserver la faculté de me faire subir le même sort si je me montrais trop clairvoyant, si je laissais voir que je ne tombais pas dans son panneau.

« En un mot, j'étais virtuellement condamné à mort... La seule chance que j'avais d'en réchapper était de ne pas entraver les projets du sinistre personnage.

— Mais pourquoi a-t-il assassiné son patron?

— Nous le saurons au procès. Divergences d'opinion, vieille rancune, haine lentement accumulée... C'est dans ce choix de raisons qu'il faut chercher le mobile.

« Autre chose, fit Trappier. Et toujours grâce à ce que je savais sur Kandaï. Béchard avait été mis au courant par le résident voisin, votre collègue, et en avait parlé à Tanglade. C'est ce qui donna au régisseur l'idée de mettre le crime sur le compte du mystérieux bandit. C'eût été parfait si... le bandit n'avait pas, déjà, terminé ses exploits, comme je vous l'ai dit.

Rudon hochait la tête et sourit tristement.

— Quel fut le rôle du boy Niou? demanda-t-il.

— Ah, je l'avoue, je fus décontenancé, au premier abord. Tout dans l'attitude de l'indigène prêtait à la méprise. Mais l'acharnement même de Tanglade à vouloir s'en débarrasser me mit la puce à l'oreille.

« Si au début j'imaginai qu'il cherchait à se défaire d'un complice compromettant, j'eus l'occasion de changer d'idée.

— A quel moment ?

— La nuit qui suivit sa fuite dans la jungle...

Trappier conta les événements que nous connaissions.

— Maintenant que je possède la vérité, ajouta-t-il, je sais qu'il s'était caché dans les bambous pour savoir si j'étais un ami de Tanglade ou si j'étais venu pour éclaircir la mort de Béchard, le maître à qui Niou était tout dévoué...

« Il faut croire qu'il s'était fait une opinion, car durant la nuit, il parvint à se glisser dans ma chambre. Je ne dormais pas, je l'entendis entrer, croyant que c'était Tanglade...

« Je m'imaginai que le régisseur voulait profiter de mon sommeil et fis aussitôt de la lumière. Quelle surprise de voir le jeune Stieng accroupi au pied de mon lit!

« Il me conta tout ce qu'il savait. Il avait vu, — vous m'entendez, — il avait vu Tanglade vider la botte, faire tomber le serpent sur le morceau de natte apporté à cet effet, l'écraser d'un coup de talon, et rechausser vivement le cadavre, avant que l'enflure ne rendit la chose impossible...

« Tanglade le croyait ailleurs. Du reste, Niou se garda bien de montrer qu'il savait... Il attendait l'occasion de dénoncer le misérable.

— Et c'était dans ce but qu'il avait pénétré chez vous... Je me rends parfaitement compte! Mais, si vous aviez tiré sur lui?

— C'est ce que je lui ai dit, formula Trappier avec un sourire, mais il me répondit de manière très flatteuse. Il paraît que j'avais des yeux d'honnête homme!

— Je ne vois pas, murmura Rudon, pourquoi Tanglade tenait à supprimer Niou, puisque...

— Ah! c'est parce que le boy avait refusé de prétendre que le message de Kandai se trouvait sur le sol à côté de la victime... C'est que Tanglade avait oublié de le poser! Il l'avait conservé en poche, tout du long... Regrettable méprise pour lui...

« Alors, le régisseur sentant qu'il était devenu tout à coup suspect aux yeux de Niou, et redoutant que l'indigène n'en vint à me confier l'essai de supercherie auquel il refusait de s'associer, il résolut de l'abattre pour lui clore la bouche à tout jamais...

« C'est juste au moment où il me quittait, reprit Trappier, que Tanglade apparut dans le couloir. Le bonhomme jauni eut une admirable présence d'esprit pour disparaître.

« Et je pus jouer une petite comédie pour expliquer sa présence. Mais je crois que, déjà, le régisseur avait son idée sur mes progrès dans l'affaire. Ah! s'il avait su jusqu'à quel point j'étais au courant, il n'aurait pas réédité le coup du serpent dans la botte...

Trappier acheva de boire et conclut:

— Le reste, vous le savez... Niou m'attendait dans la jungle, lors de mon départ. Je lui donnai mon cheval avec mission de vous rejoindre et vous prévenir, grâce au petit mot que j'avais griffonné à la hâte.

« Dès votre arrivée ici, durant l'absence de Tanglade, je vous ai dissimulé dans ma chambre... Je savais ce qui allait se produire. Je vous ai, au fait, montré la petite surprise qui m'était réservée, et j'eus soin de m'en débarrasser... J'étais sûr que Tanglade ne se serait pas risqué à vérifier si le serpent était toujours là!

PIERRE OLASSO.

## GARE AUX MITES!

Il est plus difficile de protéger les vêtements contre les mites en été qu'en hiver, parce que ces insectes sont plus nombreux en temps chaud qu'en temps froid. Ils peuvent aussi cependant déployer beaucoup d'activité en hiver, dans les bâtiments chauffés. La protection des vêtements et des tissus qui sont exposés à ces attaques comporte deux grandes précautions. Il faut d'abord que les articles protégés soient parfaitement propres, que le récipient dans lequel ils sont placés n'ait pas le moindre trou ou la moindre fente par lequel une mite pourrait s'introduire. S'il y a des ouvertures de ce genre, le récipient quel qu'il soit, malle, caisse, boîte, tiroir ou sac, ne peut être dit à l'épreuve des mites.

S'il y a des articles lavables parmi ceux que l'on désire serrer, il faudra d'abord les laver. Quant aux vêtements, aux couvertures et aux articles de ce genre on les brossera parfaitement. Il vaudrait encore mieux les envoyer au dégraisseur avant de les serrer. Pour réduire les risques d'attaque, on pourra se servir de boules à mites ou d'autres substances repoussantes de ce genre. On peut éparpiller ces boules dans les malles ou dans les caisses, mais un moyen beaucoup plus propre est de se procurer des médaillons repoussants, que l'on trouve dans la plupart des magasins, et qu'on épingle dans les armoires, et à l'intérieur du couvercle des malles et des caisses. Les vapeurs qui se dégagent de ces ingrédients chimiques tuent les mites et comme ces vapeurs sont plus lourdes que l'air, elles pénètrent jusqu'au fond du récipient. Si les vêtements sont dans des sacs, on suspend le médaillon près du dessus du sac, au-dessus du suspensoir. Lorsque l'on peut se procurer des paillettes de naphthaline, un bon moyen est d'en mettre une once ou deux dans un sac de coton à fromage que l'on fait soi-même et que l'on suspend sur le dessus du sac qui renferme les vêtements. On peut se servir de boules à mites de la même façon.

Pour protéger le feutre des pianos, on suspend la substance repoussante dans un sac de toile à fromage que l'on met à l'intérieur du piano et l'on tient le piano fermé lorsqu'il ne sert pas.

On trouvera des renseignements plus détaillés sur la façon de protéger les vêtements contre les mites dans la publication no 637 (Circulaire 137) "Moyens de combattre les espèces les plus communes d'insectes qui nuisent aux habitations", que l'on peut se procurer en écrivant au Ministère fédéral de l'Agriculture à Ottawa.

## Toujours Dignes de Confiance

# THÉ ET CAFÉ

# "SALADA"

Vous obtiendrez le maximum de satisfaction pour votre ration.

## Si votre budget...

Si votre budget ne vous allouait que \$5.00 pour toute l'année au chapitre des distractions, vous vous trouveriez sans doute la personne la plus malheureuse du monde. Il est vrai que la somme de \$5.00 représente bien peu de chose à une époque comme la nôtre où jamais l'inflation ne

s'est jamais montrée aussi menaçante! Et pourtant, cette modique somme de \$5.00 peut, si vous le voulez, vous procurer plus de cinquante romans d'amour, un nombre encore plus considérable de nouvelles sentimentales et récits policiers, sans compter d'innombrables articles illustrés, de chroniques variées et instructives, de conseils pratiques, de recettes de cuisine et quoi encore? Bref: cette somme de \$5.00 peut représenter une abondante matière à lire qui alimentera vos moments de loisirs toute l'année durant... Il n'y a ni mystères ni trucs là-dedans, et en agissant ainsi, vous obéissez agréablement au principe de saine économie que le simple bon sens nous recommande; voilà: souscrivez un abonnement à nos trois magazines:

LE SAMEDI

LA REVUE  
POPULAIRE

LE FILM

C'est facile, mais il fallait y penser. Parlez-en à ceux qui ont réduit de cette façon le budget de leurs distractions!



— — — — COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES — — — —

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



**NE VOUS SAUVEZ PAS!**

Votre bol de cabinet se bouche et déborde sur le parquet? Saupoudrez de la Lessive Gillett et il fonctionnera bientôt normalement. La Gillett enlève les taches brunes et redonne de l'éclat à l'émail sans que vous ayez à frotter avec vos mains. Elle fait aussi disparaître partout la graisse et la saleté. Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

**CONFIEZ LE TRAVAIL DÉPLAISANT À LA GILLETT**



FABRICATION CANADIENNE

## DOULEUR "PÉRIODIQUE" DE LA FEMME



**Etat de faiblesse,  
d'irritabilité et de nervosité**

Si, comme tant d'autres femmes et jeunes filles, durant certaine période vous souffrez de crampes, maux de tête, maux de dos et si vous éprouvez des sensations de nervosité, de fatigue, si vous êtes un peu cafardée — tout cela à cause de désordres fonctionnels mensuels —

Commencez dès maintenant — faites l'essai du Composé Végétal Lydia E. Pinkham pour vous soulager de ces symptômes. Non seulement il contribue à soulager les douleurs mensuelles, mais aussi la sensation de fatigue, de faiblesse, de nervosité qui les accompagne et qui est due à cet état particulier. Ceci à cause de son effet calmant sur l'UN DES PLUS IMPORTANTS ORGANES DE LA FEMME. Voilà un médicament qui seconde la nature et c'est là la sorte qu'il faut se procurer! Suivre le mode d'emploi sur l'étiquette.

**COMPOSÉ VÉGÉTAL LYDIA E. PINKHAM**

**Avez-vous des cadeaux à faire...**

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

## L'INJUSTE CHATIMENT

[ Suite de la page 20 ]

— Eh bien, alors ce sera bien vrai, sourit-il ironiquement. Mais pourquoi le demandez-vous? Est-ce que l'arrivée de Son Eminence a quelque importance pour vous?

— Pas précisément. Je voudrais seulement parler au secrétaire du cardinal. Il est tout de même ici, n'est-ce pas? demande Fanny, en regardant le patron du coin de l'œil.

Mais celui-ci a reçu de Ritter les instructions nécessaires.

Avec mépris, il hausse les épaules et dit brièvement:

— Si vous désirez parler au secrétaire, vous devez attendre jusqu'à ce qu'il vienne. Maintenant, il n'est pas ici.

En disant cela, il laisse Fanny et s'en va.

Elle prend son verre de vin et regarde avec méfiance le moine qui, dans la véranda, paraît attendre également l'arrivée du secrétaire du cardinal.

Il paraît donc que l'affaire est en ordre.

Que doit-elle faire alors?

Elle peut retourner tranquillement à la villa et raconter à Olga que l'affaire est telle que le moine l'a racontée.

Elle se met en route; mais à peine a-t-elle quitté la maison, que le moine rentre vivement, se défait de sa robe et change de barbe.

Ainsi Fanny ne le reconnaîtra pas. Il la suit sur le chemin mais se tient à quelques pas derrière elle.

Quand il la voit disparaître dans la villa, il retourne vite au village où Ritter et Kurt l'attendent avec impatience.

— Eh bien? demande Ritter. Est-ce que le jeune homme venait de la villa du marquis?

— Oui, car il est rentré, déclare Muller, mais ce n'était tout de même pas un des domestiques, ni le cocher.

— J'ai vu ces hommes aujourd'hui.

— Je soupçonne que c'était Fanny Rabe.

— Impossible, crie Kurt, ce fut un homme et non une femme.

— Oui, je ne le tiens pas pour impossible, dit Ritter, en réfléchissant.

— Cette créature rusée s'est bien déguisée.

— C'est dommage que cette idée ne nous soit pas venue plus tôt.

— En effet, cela ne peut avoir été personne d'autre que Fanny.

— Elle ne peut pas nous échapper, pas plus qu'Olga, dit Kurt, en le consolant.

— Encore aujourd'hui, nous aurons les deux femmes entre les mains.

### CCXXXV — Une nuit terrible

**H**A!... BARBE-ROUGE!... C'est avec ce cri que recule involontairement le comte Henri, quand tout à coup le chef des bandits se trouve devant lui.

Barbe-Rouge est ému également, quand il voit le comte.

Le domestique profite de cet instant. Avec une force désespérée, il se détache et s'élance dans la chambre.

Ici, il commence à crier et à faire du tapage et, en moins d'une minute, des domestiques armés viennent de tous côtés.

Tout ceci s'est passé si rapidement que Barbe-Rouge et ses compagnons n'en reviennent que quand le comte et les domestiques se trouvent en face d'eux avec leurs revolvers.

D'un bond, Barbe-Rouge s'écarte.

Il pousse un formidable juron et, au même moment, il fait feu.

Un des domestiques pousse un cri de douleur,

La balle s'est introduite dans son bras.

— Faites feu! crie le comte Henri.

— Tuez-les, les bandits!

Il décharge son revolver et les domestiques suivent son exemple.

Un des bandits s'affaisse, touché.

Barbe-Rouge et ses compagnons font feu également, mais leurs balles ne peuvent causer des malheurs, car le comte et les domestiques se sont cachés derrière les murs de chaque côté de la porte, et de là ils tirent sur les bandits.

— En avant! hurle Barbe-Rouge.

— Tuez-les, les chiens!

Mais ses compagnons s'enfuient lâchement.

Dans le château, tout le monde est sur pied et, de tous côtés, des domestiques accourent.

Le forestier Meinhard les devance tous.

C'est en vain que Barbe-Rouge encourage ses hommes, ils l'abandonnent et tâchent de se sauver.

Ecumant de rage, il les suit.

On n'entend que des coups de feu, des cris et des jurons.

Les bandits sont entourés de tous côtés, et le personnel, le comte Henri en avant, s'avancent pleins de rage.

La lutte continue dans l'étroit corridor.

Les coups de feu se suivent et quelques combattants sont abattus.

On casse les lampes, et la scène du combat n'est plus éclairée que par deux lanternes.

Dans l'épaisse fumée de poudre, amis et ennemis ne se distinguent plus.

Barbe-Rouge se bat comme un lion.

Blessé en divers endroits et perdant du sang en abondance, il tâche de se frayer un chemin, à travers ses ennemis.

Seulement le contrebandier François se trouve à ses côtés.

Les trois autres camarades sont tombés, morts ou blessés, entre les mains de leurs ennemis.

— Suivez-moi! hurle Barbe-Rouge d'une voix tonnante; tenant de sa gauche son revolver et de sa main droite son grand coutelas, il s'élance sur deux domestiques, armés de sabres et de revolvers, qui lui barrent le chemin.

Un coup de feu retentit et il se sent touché à l'épaule.

Mais il n'y fait pas attention.

Avec une force herculéenne, il frappe à gauche et à droite et abat les deux domestiques et s'élance dans un corridor obscur.

— Suivez-le! crie le comte Henri, qui a aperçu la fuite de Barbe-Rouge.

Déjà, le forestier le poursuit.

Il décharge son fusil, sans voir le fugitif.

Barbe-Rouge parcourt les corridors, suivi du comte Henri et de ses domestiques.

Au bout, il y a un escalier.

Contre le mur, se trouve une lampe qui répand une faible lumière, qui indique le chemin au fuyard.

A peine est-il au milieu de l'escalier, que deux hommes apparaissent.

Le régisseur et le piqueur du comte. Des fusils brillent et un formidable « halte! » retentit.

Un instant, le fugitif s'arrête, et haletant et saignant, il s'appuie contre la rampe de l'escalier.

Il ne peut plus retourner, car derrière lui arrivent le comte, le forestier et les domestiques, et en bas les autres lui barrent le chemin.

Barbe-Rouge regarde autour de lui.

De son compagnon François, il ne voit plus rien.

Sans doute on l'a tué ou fait prisonnier, et le même sort le menace.

— Maintenant, c'est fini, gronde-t-il, mais ils ne me prendront pas vivant.

Une rage folle le saisit.

Déjà, ses persécuteurs se trouvent derrière lui sur l'escalier et d'en bas les fusils sont dirigés sur lui.

D'un bond, Barbe-Rouge saute au-dessus de la rampe et disparaît dans l'obscurité.

Des cris d'émotion s'élèvent.

Tous regardent la place où le terrible bandit se trouvait tout à l'heure.

Le comte Henri s'approche.

— En avant, mes hommes! encourage-t-il.

— Pourquoi restez-vous là, sans rien faire? Est-ce que le bandit doit s'échapper?

— Suivez-moi! Apportez de la lumière et en avant maintenant!...

— Venez! venez! Le criminel ne peut plus s'échapper, cette fois-ci.

Quatre à quatre, il descend l'escalier.

Le régisseur et le piqueur se sont déjà élancés vers le lieu où est tombé Barbe-Rouge, mais il fait si noir qu'ils ne peuvent rien distinguer.

Vivement, le comte Henri s'approche, suivi des domestiques.

Eclairés par des lampes et des lanternes, ils cherchent dans l'escalier; seule une tache de sang indique la place où est tombé Barbe-Rouge.

Lui-même a disparu.

Est-ce que ce gaillard brutal se serait échappé?

Mais c'est tout à fait impossible!

— Cherchons! Le bandit doit se trouver dans les environs! crie le comte, qui s'élance vers la porte de la cour.

Celle-ci est entr'ouverte.

Il faut que Barbe-Rouge se soit enfui par là.

Personne ne comprend comment il a pu accomplir ce saut, sans se casser le cou.

Toute la bande parcourt les appartements du rez-de-chaussée.

On se trouve dans l'aile non habitée du château.

Le comte Henri remarque que Barbe-Rouge peut trouver ici facilement une issue et s'enfuir, si on ne lui barre pas immédiatement le chemin.

Il envoie le forestier avec quelques hommes au dehors pour voir s'il ne s'est pas échappé par une fenêtre.

Avec les autres domestiques, il continue les recherches.

Barbe-Rouge n'a pas accompli le saut sans se faire mal, mais la blessure qu'il s'est faite n'est pas bien grave.

La perte de sang qu'il subit par les autres blessures l'affaiblit et il n'est pas arrivé bien loin qu'il tombe, pris d'un évanouissement.

L'arrivée de ses ennemis le fait sursauter.

Il rassemble toutes ses forces et tâche d'atteindre le salon, par où il est entré avec ses camarades.

Dans l'obscurité, il ne trouve pas bien son chemin.

Il entend le comte et les domestiques s'approcher de plus en plus.

Grinçant des dents, accablé de faiblesse, il tombe dans un coin de l'appartement, comme un fauve traqué par un chasseur.

Maintenant, il se croit perdu.

Ses ennemis entrent dans la chambre.

Poussé par l'instinct, il se traîne sous le sofa, devant lequel il se trouve et se tient contre le mur.

Aucune trace de sang ne trahit sa cachette.

La lumière vive des lanternes se répand dans tous les coins.

Le comte Henri entre le premier, le revolver en main.

Quatre domestiques, armés jusqu'aux dents, le suivent.

Avec une rage désespérée, Barbe-Rouge voit ses ennemis le pourchasser. Le découvrira-t-on ?

Il le craint et se prépare à une lutte extrême.

Il ne veut pas se rendre vivant.

Il tient toujours son coutelas de chasse en main, mais personne ne le remarque.

Sans le moindre soupçon, le comte passe à côté de lui, suivi de ses domestiques.

Un instant après, ils ont disparu par une autre porte et le plus grand silence règne dans l'appartement.

Barbe-Rouge respire plus à l'aise, mais il n'est pas encore sauvé, il le sait bien.

Si ses persécuteurs retournent, ils le trouveront.

Où fuira-t-il ?

Il reste là en se lamentant...

Où se cachera-t-il ?

Tout a échoué... tout est perdu.

Il n'a pu accomplir sa vengeance, au contraire, on s'emparera de lui, on lui mettra les chaînes et on le mènera à la guillotine.

Oh! quelle terrible fin pour lui!

Toit de Ciseau le lui a prêté!

Ah! pourquoi n'a-t-il pas écouté les conseils de son vieux et fidèle ami ?

Il se plonge dans de sombres réflexions.

Pour quelques instants, ses idées l'abandonnent, il se sent mal, c'est comme s'il allait mourir.

Petit à petit, le vacarme s'apaise dans le château; tout devient calme.

Aucun de ses ennemis ne se montre. Barbe-Rouge s'enhardit, il sort de sa cachette et se relève.

Ses blessures le font souffrir terriblement, mais il n'y fait pas attention.

Il se glisse à travers les sombres appartements.

Dans une des chambres, il ouvre prudemment une fenêtre et regarde au dehors.

Au même moment, il se retire.

Il a vu le forestier qui monte la garde dans le jardin.

A quelques pas de là, se trouvent les domestiques armés de fusils.

Il est clair qu'on le croit caché dans le château et qu'on veut l'empêcher de fuir.

Que faire maintenant ?

Il doit partir à tout prix.

La position de Barbe-Rouge est désespérée, mais il n'est pas l'homme à se laisser influencer par la peur ou le désespoir.

Il prend une décision terrible.

— Si je ne puis partir et si je suis perdu, je vous effrayerai tous que vous vous en souviendrez toute la vie! grince-t-il. Et Margot... ah! elle passera encore par mes mains!

— Si je suis voué au diable, j'emmènerai cette fille à l'enfer!

Il cherche des allumettes et heureusement il en trouve encore dans sa poche.

Après avoir allumé sa bougie, il parcourt les appartements vides, descend dans la cave, où il trouve de grandes provisions de vivres et de vins.

Il est sur le point de défaillir, mais après qu'il fût rassasié et qu'il eût bu une bouteille de vin, il se sent revivre. Personne ne l'a vu.

Nul ne l'a rencontré.

Maintenant, il veut exécuter son plan audacieux.

Il se glisse doucement vers l'étage où se trouvent les appartements de Margot.

Que veut faire ce sauvage ?

Veut-il charger sa conscience noire par un nouveau crime ?

Le parquet dans le corridor est taché de sang.

Les morts et les blessés s'y trouvent encore.

Du côté des contrebandiers, François seul est encore en vie.

On s'est emparé de lui et on l'a solidement ligoté.

Deux domestiques, le revolver en main, le surveillent.

Les trois autres camarades de Barbe-Rouge sont morts.

Deux domestiques ont été gravement blessés et un troisième a déjà succombé à ses blessures.

C'est en frissonnant que le comte Henri regarde cette scène.

Lui-même a reçu quelques blessures horribles, mais il n'y a pas fait grande attention.

Il est presque méconnaissable.

Sa figure est tachée de sang et noircie par la fumée de la poudre.

Il appelle deux domestiques et fait emporter les blessés.

Le maître de l'écurie selle un cheval et s'en va au plus vite en ville pour chercher un médecin.

En même temps, le régisseur s'empresse au village pour appeler les paysans au secours.

— Nous devons nous emparer de Barbe-Rouge mort ou vivant, dit le comte Henri aux paysans qui accourent en hâte.

— Armez-vous, mes hommes.

— Vous trouverez au château tout ce dont vous avez besoin.

— Gardez toutes les portes et toutes les fenêtres et aussitôt que vous verrez apparaître le bandit, tuez-le.

Les villageois sont remplis de haine contre Barbe-Rouge qui a tué dernièrement le gendarme dans l'auberge du village et qui leur a fait à tous une peur bleue.

Ils ne demandent qu'à se venger.

Ils s'en vont donc, pourvus de fusils et de pistolets.

Chacun d'eux montre beaucoup de courage, car ils sont en grand nombre et Barbe-Rouge ne se montre pas encore.

Aidé de son valet de chambre, le comte Henri pense ses blessures et met d'autres vêtements.

Il emporte de nouveau ses armes et s'empresse auprès de Liane et de Margot, qui toutes deux se trouvent avec leur femme de chambre au boudoir.

Quand le comte entre, elles viennent à sa rencontre.

— Dieu soit loué! vous vivez encore, mon cher frère! s'écrie Liane triomphalement.

Margot, sans rien dire et en sanglotant, s'est jetée au cou de son chéri.

Le comte Henri la presse contre lui.

Il raconte brièvement les péripéties de la lutte et ajoute que Barbe-Rouge est encore au château.

Entendant cela, Margot pousse un cri de peur et la plus grande angoisse se lit sur sa figure.

— Alors, nous ne sommes pas encore en sûreté? balbutie-t-elle, en tremblant.

— Ce terrible Barbe-Rouge viendra nous surprendre.

— Oh! ne craignez rien, ma chérie, tranquillise le comte Henri.

— Barbe-Rouge sera bientôt trouvé et ligoté. Il ne pensera plus à venir nous déranger.

— Non, je ne le crois pas non plus, dit Liane; le bandit devra être fou pour répéter, seul, cet affreux attentat.

— Il tâchera de s'enfuir, s'il n'est pas déjà parti.

Margot, cependant, secoue la tête en soupirant.

Elle ne peut se défaire de sa peur.

— Il le risquera tout de même, répond-elle. Vous ne connaissez pas cet homme terrible.

— Il a juré de me tuer, et il n'abandonnera pas sa vengeance aussi long-

temps qu'il n'aura pas rendu le dernier soupir.

— Oh! mon Dieu! Comment cela finira-t-il ?

— Laissez-le venir! s'écrie le comte Henri, les yeux scintillants.

— Soyez calme, ma chère Margot, le bandit Barbe-Rouge ne peut vous faire le moindre mal.

— Je ne vous quitterai pas un instant, aussi longtemps qu'il ne soit rendu inoffensif.

Il ne quitte plus les appartements des deux femmes.

Margot et Liane se trouvent dans le boudoir.

Dans la chambre attenante, se tiennent les deux femmes de chambre.

Tout à coup, un cri de terreur retentit du boudoir, où se trouvent Liane et Margot.

— Barbe-Rouge!...

— Au secours!... Au secours!... Henri!

C'est la voix de Margot.

Le comte pâlit de peur et, pendant un instant, lui et les deux hommes se regardent comme pétrifiés.

D'un bond, cependant, ils s'élancent vers la porte et dans le boudoir.

Là, se trouvaient Liane et Margot sur un sofa et s'entretenaient à mi-voix, sur les événements de cette nuit.

Par hasard, le regard de Margot se porte vers la grande glace en face d'elle et y voit une figure de galérien qui la remplit de peur.

C'étaient les traits de Barbe-Rouge, qui apparaissait au même moment, de derrière la portière de la porte latérale, qui donne sur un corridor.

A son apparition, Margot pousse un cri déchirant, elle sursaute et se retourne.

Barbe-Rouge s'élanche en avant, le grand coutelas de chasse à la main. Il veut se jeter sur Margot.

Paralysée par la peur, celle-ci s'arrête, mais Liane, qui se maîtrise vite, saisit le revolver que le comte a laissé sur la table et le dirige sur Barbe-Rouge.

— En arrière, assassin! crie-t-elle.

Voilà que la porte du salon s'ouvre et que le comte Henri entre.

— Maudit bandit! A l'enfer! tonnet-il, en levant le revolver.

Le coup part.

Barbe-Rouge fait entendre un hurlement sauvage, il chancelle en arrière.

Encore une fois, le comte Henri décharge son arme.

Barbe-Rouge recule, se retourne et s'enfuit par où il est entré.

Personne ne comprend comment le bandit, qui doit être gravement blessé, soit encore en état de fuir.

Déjà, le comte Henri le poursuit ainsi que le forestier et le régisseur.

Barbe-Rouge s'enfuit comme un gibier traqué.

Il sent qu'il est touché à la poitrine, mais il dispose encore de toutes ses forces et court si vite que personne ne peut le suivre.

Dans le souterrain, il arrive dans un corridor, qui mène à une entrée du parc.

Au moment où arrive Barbe-Rouge, on ouvre cette porte et des paysans paraissent.

Barbe-Rouge ne se laisse pas effrayer par ces ennemis.

Le comte Henri et ses hommes le suivent de près et crient: « Arrêtez-le! Arrêtez-le! »

Quand Barbe-Rouge s'avance vers eux, le grand couteau de chasse en main, ils s'enfuient tous, poussant de hauts cris de peur.

Sans rencontrer de résistance, le bandit continue sa fuite.

Il s'élanche dans le parc, laissant sur son chemin des traces de sang; il ne peut se cacher, ni se reposer, car ses ennemis s'approchent de plus en plus et continuellement des coups de feu



POURQUOI envier les jeunes? Observez-les et imitez-les plutôt... car elles semblent avoir l'art de découvrir ce qui est nouveau et bon dans la vie moderne. Vous seriez surprise, si vous voyiez les chiffres de ventes de Tampax dans les localités où se trouvent les grands collèges de femmes et universités de ce continent. Et combien de ces jeunes filles ont fait connaître Tampax chez elles!

Tampax est le grand libérateur de la femme. Cette protection hygiénique mensuelle a libéré des millions de femmes de l'ancien attelage d'épingles et ceintures, parce que Tampax se porte *intérieurement*. Aucun renflement possible. Aucune odeur ne peut se produire. Aucun échauffement. — Rapide à changer, aisé à s'en défaire. Parlez à votre médecin ou à une infirmière de la protection moderne de Tampax, fait de coton hydrophile comprimé dans des tubes-applicateurs commodes, qu'on jette après insertion.

Toutes pharmacies, bazars etc. En *trois degrés d'absorption* pour les différents besoins et différents jours. Paquet d'essai, 25c. Boîte d'économie: assez pour 4 mois environ. Canadian Tampax Corporation Limited, Toronto.



CANADIAN TAMPAX CORPORATION LTD.  
533, rue Collège, Toronto 4, Ontario.

Envoyez-moi sous enveloppe privée le nouveau paquet-échantillon de Tampax. Ci-inclus 10c pour frais d'envoi. J'indique le format désiré:

( ) ORDINAIRE ( ) SUPER ( ) JUNIOR

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_

Prov. \_\_\_\_\_

Le comte Henri a abandonné la recherche de Barbe-Rouge.

Pendant que ses domestiques montent la garde, il se rend à l'étage, accompagné de son régisseur.



**DOUX**

... comme des  
pétales de fleur

Un tissu doux  
comme des pétales  
de fleur ...  
une qualité  
durable ...  
une coupe  
soignée et parfaite.

*Mercury Van Raalte*

Parce que vous aimez les belles choses

**Mercury Mills Limited,  
Montréal, Qué.**

partent et des balles sifflent à ses oreilles.

Ses forces s'affaiblissent; haletant, il court plus loin, vers l'extrémité du parc où le ruisseau impétueux se jette dans l'abîme.

Quand il arrive, il se croit perdu, car il se trouve devant un grand obstacle.

C'est du moins ce que pensent les ennemis, qui accourent en poussant des cris de triomphe.

Barbe-Rouge ne réfléchit pas un seul instant.

Un saut... et il disparaît dans l'eau écumante, qui le couvre entièrement.

Avec un réel ébahissement, ses ennemis regardent ce saut audacieux et, n'en revenant pas, ils s'arrêtent quelques instants comme pétrifiés.

Quand ils s'approchent et qu'ils regardent dans l'abîme, ils ne voient plus rien de Barbe-Rouge.

C'est pour cela qu'il leur est impossible de voir comment le courageux bandit nage, avec des efforts surhumains, à travers cette masse d'eau houleuse.

Il atteint l'autre rive et grimpe sur le rocher.

Très affaibli, il doit se reposer à diverses reprises.

Enfin, il y arrive et se traîne vers la forêt où il disparaît dans l'épais taillis et où, totalement épuisé, il tombe pour ne plus se relever.

Ni le comte Henri, ni ses hommes n'ont rien vu de la dernière étape de Barbe-Rouge.

Quelques-uns descendent la côte escarpée pour chercher le bandit, mais ils retournent, sans avoir rien vu.

— Le bandit a trouvé la mort dans l'eau! dit le comte Henri.

— Que le ruisseau soit alors sa tombe!

Tous, avec lui, sont d'avis que Barbe-Rouge s'est noyé et par conséquent, rendu inoffensif.

Ils retournent au château, contents d'être débarrassés de cet homme terrible.

Bientôt, arrive le médecin de la ville.

Il arrive aussi quelques gendarmes à qui l'on remet le contrebandier, fait prisonnier.

Ce dernier est immédiatement conduit en prison.

Enfin, le calme se rétablit au château.

A présent, on respire plus à l'aise à l'idée que le redouté chef des contrebandiers ait été rendu inoffensif.

Voilà au moins ce qu'en pensent les habitants du château de Rothenburg. L'animation continue, cependant, à régner, puisqu'il y a beaucoup de blessés à panser.

C'est un aspect horrible que de voir toute cette scène sanglante et dégoûtante.

Partout, on voit des taches de sang.

Les cris perçants et les gémissements des blessés retentissent, à travers les appartements du château.

#### CCXXXVI — Aveuglé par l'amour

**S**UR LA ROUTE qui mène de la villa du marquis vers le village, deux cavaliers s'avancent.

C'est le marquis, accompagné de son domestique, qui se rend au village pour rencontrer son oncle, le cardinal.

Devant l'auberge, le marquis saute de cheval et jette les rênes à son domestique.

La maison paraît tranquille, peu de fenêtres sont éclairées, ce qui étonne fort le marquis.

Serait-il venu trop tard et son oncle serait-il parti?

A cette idée, il ne se sent pas à l'aise, parce que plus que jamais il a besoin de l'amitié de son oncle, le cardinal.

Il entre vite dans la maison.

Dans le corridor, il rencontre le patron.

A la vue du marquis, le patron fait une grande révérence et salue son hôte par une masse de paroles.

— Son Eminence le cardinal est-il encore ici? lui demande le marquis.

— Pardon, Excellence! Je le regrette beaucoup! lui répond le patron, soumis.

— Son Eminence n'est pas encore arrivé. Mais cet autre monsieur y est.

— Si monsieur le marquis veut se donner la peine... en haut dans la chambre...

— Quel monsieur est-ce? demande le marquis, étonné.

— Je ne sais pas.

Le marquis pense un instant.

Ce monsieur est peut-être quelqu'un de la suite du cardinal.

Arrivé en haut, il voit la lumière à travers une fente de la porte.

Là il frappe, et au même moment la porte s'ouvre à l'intérieur.

Un jeune homme, grand, bien fait, avec une figure aristocratique, se trouve devant lui, et l'invite, d'un geste de la main, à entrer dans la pièce.

Là, à la lumière de la lampe et de quelques bougies qui brûlent dans le candélabre, le marquis regarde l'étranger attentivement.

Sur ses traits se montre un grand étonnement et un cri de surprise lui échappe.

— Est-ce que je me trompe ou non? s'écrie-t-il en tendant sa main au jeune homme, qu'il salue. Non, maintenant je vous reconnais.

— Vous êtes le gentilhomme von der Marwitz!

— Oui, je le suis! répond Kurt avec un rire sérieux, secouant la main qu'on lui présente. Soyez le bienvenu, monsieur le marquis.

— Il y a longtemps que nous ne nous ne sommes vus. Il y a peut-être cinq ans ou encore plus.

— Certainement!

— Mais je n'ai pas oublié les heures agréables que j'ai passées en votre présence et je suis réellement content de vous revoir.

— Moi également! répond Kurt, en invitant son visiteur à prendre place.

— Vous savez sans doute, mon cher ami, pour quelles raisons je me trouve ici, ce soir, n'est-ce pas? recommence le marquis.

Kurt sourit extraordinairement.

— Oh, oui! Car moi je vous ai fait appeler.

— Ah! C'est vous? s'écrie le marquis, étonné. Mais dites-moi alors pour tout au monde, monsieur von der Marwitz, êtes-vous le secrétaire du cardinal?

— Oh non! cela ne serait pas possible.

— Mais... mon Dieu! Comment est cette affaire alors? s'écrie le marquis, excité.

— Je suis appelé ici au nom de mon oncle, et au lieu du cardinal je vous trouve ici.

— Permettez-moi de vous expliquer cette énigme, monsieur le marquis, dit Kurt d'un ton sérieux.

— Le billet, que vous avez reçu ce matin, n'était pas de votre oncle, mais de moi.

— J'ai pris pour moyen une ruse pour des raisons que je vous expliquerai immédiatement.

Avec une expression de grand étonnement, le marquis l'a écouté.

Ses yeux scintillent de colère, sa figure est devenue pourpre.

— Monsieur von der Marwitz?... dit-il, indigné.

— Que signifie cela?

— Comment pouvez-vous me tromper comme ça?

— Je vous prie de m'écouter avec calme, fait Kurt.

— Mais, monsieur von der Marwitz, c'est une chose indigne que vous avez

faite là! continue le marquis du même ton. Pourquoi, pourquoi n'êtes-vous pas venu simplement chez moi, puisque vous saviez que je demeure dans ma villa?

— Pourquoi ces choses inutiles et secrètes?

— Laissez-moi donc prendre la parole, interrompt Kurt.

— Mon Dieu!... non, je ne veux maintenant plus rien savoir.

— Si l'affaire est comme cela, je n'ai aucune raison de rester plus longtemps ici.

A ces mots, le marquis prend son manteau et son chapeau et se retourne, rouge de colère, prêt à partir.

Kurt lui barre le chemin et dit d'un ton, qui rend le marquis gêné:

— Croyez-vous vraiment, monsieur le marquis, que je me permettrais une farce si brutale envers vous?

— Ne pensez-vous pas que ce doit être des raisons pressées et très importantes, qui me font recourir à cette façon d'agir?

— Asseyez-vous et écoutez-moi.

— Je serai bref et parlerai aussi clairement que possible.

Le marquis, cependant, ne perd pas place, il est beaucoup trop excité et trop indigné.

— Bien alors... dit-il sombrement.

— Racontez-moi d'abord pour quelle raison vous ne vouliez pas venir chez moi.

— Qu'est-ce qui vous en empêchait?

— La présence de la dame qui demeure chez vous.

— Comment?...

Le marquis recule involontairement d'un pas.

— Que savez-vous de cette dame?

— Que voulez-vous dire par là?

— Cette dame aurait, si elle savait que j'étais ici et que je désirais un entretien avec vous, tout essayé pour empêcher cela.

Et puisque, monsieur le marquis, vous vous trouvez envers cette dame dans des rapports qui...

— Assez, assez, monsieur von der Marwitz, interrompt le marquis, irrité.

— J'entends que vous savez des choses que personne d'autre ne connaît.

— Mais dites-moi un peu: en quoi cette dame vous regarde-t-elle?

— Que signifient ces paroles?

— Venez-en aux faits!

— Je vous ai déclaré que c'était la présence de la comtesse Olga qui m'obligeait à me servir d'une ruse, pour obtenir de vous cette entrevue.

— La comtesse Olga ne pouvait rien en savoir, car autrement elle vous aurait empêché de venir me trouver.

— Comprend qui peut « rit brutalement le marquis, » mais il paraît que, vous et la comtesse, vous vous connaissez.

— En effet, nous nous connaissons très bien, sourit Kurt malicieusement. Le marquis est ému, sa jalousie s'éveille.

— Ah! vous vous trouvez, sans doute, en relations intimes avec la comtesse.

— Auparavant, c'était le cas, déclare Kurt avec un calme parfait.

— Avant qu'Olga devînt la comtesse von Rothenburg, elle était ma femme.

Ces paroles font sur le marquis l'effet d'un coup de tonnerre.

Il devient livide et avec étonnement il regarde le gentilhomme.

— Monsieur von der Marwitz, dit-il sombrement, je vous fais remarquer que la dame dont vous parlez deviendra demain ma femme.

Comme mu par un ressort, Kurt sursaute sur sa chaise.

— Que dites-vous? Votre femme?

— Voulez-vous épouser cette misérable?

— Cette femme criminelle?

— Ah, vous vous trouvez devant un abîme, mon ami.



## LE BAIN: UNE FÉLICITÉ... POUR MAMAN ET BÉBÉ !

C'est surtout quand il prend son bain que Bébé est adorable — et le bonheur de la maman est d'autant plus grand quand elle utilise BATHABABE. *Tellement pratique* — un bain pliant pour bébés, constitué d'une toile caoutchoutée imperméable — muni de pochettes pour le nécessaire à bain — d'un panneau mobile pour la toilette, d'une courroie de sûreté — d'un drain de caoutchouc — et d'un porte-serviettes.

On peut se procurer le BATHABABE aux magasins à rayons ou de nouveauté pour bébés, ou envoyer la somme de \$10.95 à John Stuart Sales, 7, Duke Street, Toronto. BATHABABE vous sera expédié sans frais.

# BATHABABE



Durant votre villégiature, vous trouverez

### LA REVUE POPULAIRE

... Dans les kiosques à journaux, aux comptoirs des gares de chemins de fer et d'autobus, sur les trains, dans les tramways, dans les hôtels; bref, partout, on voit des gens achetant ou lisant

### LA REVUE POPULAIRE

Notre roman de juillet :  
**LE BONHEUR SOUS LA MAIN**  
Par Jacques Sempré

#### COUPON D'ABONNEMENT LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Canada seulement).  
IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE,  
975, rue de Bullion, Montréal. P. Q.

— Vous êtes sur le point de vous perdre.

— Monsieur! crie le marquis, en tremblant de rage. Vous vous permettez d'insulter une femme qui se trouve au-dessus de tout soupçon? Retirez ces paroles, ou...

— Halte! dit Kurt, bien décidé.

— Je vous ouvrirai les yeux et je vous prouverai mes dires en vous racontant fidèlement l'histoire de cette femme.

— C'est inutile.

— Vous insultez une innocente.

— Non, écoutez-moi.

— Avant que cette Olga Radowska — c'est là son nom — devint ma femme elle était la promise du baron von Steinthal.

— Ah!... Steinthal? dit le marquis, ému.

Il pense à la scène dans le jardin du restaurant où Steinthal disait publiquement qu'Olga avait été son amie de cœur et où celui-ci le prévint contre cette sirène.

— Oui, oui, l'amie de Steinthal, répète Kurt, mais en même temps la femme d'autres hommes.

— Et elle avait un enfant.

— De qui? Voilà ce qu'elle ne saura pas elle-même.

Cette accusation a un effet foudroyant sur le marquis.

Tout ému, il regarde Kurt comme si celui-ci était devenu tout à coup fou.

— Vous mentez! dit-il, dans une rage folle.

— C'est impossible.

— Si vous le désirez, le baron von Steinthal approuvera ce que je dis, répond Kurt.

— Je lui ai écrit et je l'attends pour demain.

— Ah! ah! rit fiévreusement le marquis.

— Vous en appelez à von Steinthal, à ce calomniateur.

— Pourquoi pas également à cet espion de police, qui voulait arrêter la comtesse.

— J'en appellerai aussi à cet homme, car il est en état de dévoiler bien des choses, concernant la vie de cette femme, dans ces derniers temps.

Je le sais tout aussi bien et je vous prie, monsieur le marquis, dans votre propre intérêt de m'écouter jusqu'à la fin.

— Je vous remercie, grince le marquis, en jetant le manteau sur ses épaules.

— Je ne crois rien, pas un mot de ce verbiage insensé.

— Vous avez comploté avec le détective et von Steinthal et vous espérez maintenant vous servir de moi pour atteindre votre but.

— Mais, mon Dieu! s'écrie Kurt, désespéré.

— Peut-être, vous ne jouissez pas de tous vos sens.

— Un enfant peut voir que cette femme est une vraie diablesse.

— Vous me donnerez satisfaction, s'écrie le marquis menaçant.

— Ah! vous me remercieriez encore de ce que je vous ai ouvert les yeux à temps, répond Kurt.

— Le baron von Fohren était tout aussi aveuglé que vous. Il s'en est aperçu trop tard, et il a payé de sa vie l'alliance avec cette diablesse.

— Un sort pareil vous est réservé si vous ne vous ravisez pas à temps.

Pour toute réponse, le marquis n'a qu'un rire plein de colère.

— Vous payerez cher vos méchantes calomnies, hurle-t-il, en élevant le poing contre Kurt.

— En effet, crie celui-ci, irrité.

— Vous êtes un grand fou.

— Courez alors à votre perte!

— Vous l'aurez voulu vous-même, mais cette femme ne deviendra jamais votre épouse.

— On vous épargnera cette honte.

— Voudriez-vous l'empêcher? crie le marquis.

— Certainement, je l'empêcherai, même si je devais arracher de votre bras cette malheureuse devant l'autel, répond Kurt d'une voix tonnante.

— Qu'elle soit maudite!...

— Je suis venu ici pour écraser cette vipère, je livrerai cette meurtrière au bourreau.

Le marquis étouffe presque de rage; il fait un mouvement pour se jeter sur Kurt.

La porte de la chambre attenante s'ouvre et Ritter entre.

A son apparition, le marquis recule effrayé.

Sa figure est déformée par la colère.

— Ha!... le détective! grince-t-il, c'était donc un jeu arrangé.

— Oui, moi aussi je suis ici, monsieur le marquis, dit Ritter froidement.

— Et sans que vous me voyiez, j'ai entendu votre conversation avec le gentilhomme von der Marwitz.

— Puisque vous ne voulez pas écouter les avertissements faits dans votre intérêt, vous pouvez vous en tenir à votre opinion, jusqu'à ce que vos yeux s'ouvrent d'eux-mêmes.

— Aujourd'hui, votre promesse se trouvera entre nos mains.

— Misérables! Vous osez me menacer? crie le marquis, se maîtrisant à peine.

— Prenez garde! celui qui a le courage de s'introduire, contre mon gré, dans ma maison, payera de sa vie sa brutalité.

Il saute en selle et retourne au grand galop à sa villa, suivi par son domestique qui doit rester loin en arrière, ne pouvant prendre l'allure vertigineuse de son maître.

Kurt, seul avec Ritter, dit en souriant:

— Cela a donc échoué.

— Le marquis est totalement aveuglé.

— Que devons-nous faire maintenant?

— Il était bien à prévoir que les choses se seraient passées ainsi, répond Ritter.

— Mais le moyen devait être essayé.

— Maintenant, nous ne pouvons plus perdre de temps.

— Sans aucun doute, le marquis racontera tout à sa fiancée et alors Olga tâchera de se mettre en sûreté, aussitôt que possible.

— Croyez-vous qu'elle s'enfuira?

— Elle le fera certainement, si nous ne l'en empêchons pas.

— Mais nous pouvons le faire. Cela nous est possible, dit Kurt, décidé.

— Dépêchons-nous pour ne pas arriver trop tard.

— Ne craignez rien, monsieur le baron.

— Muller est là et surveille la villa, dont personne ne peut entrer ni sortir, sans être vu.

— Je ne crois pas qu'Olga, si elle s'en va toute seule, parte les mains vides.

— Mais ce qui est plus probable, c'est que le marquis ne la laisse pas partir du tout.

— En tout cas, elle ne s'en ira pas, cette nuit-ci.

— Hum! vous pouvez avoir raison, il lui importera beaucoup de devenir l'épouse du marquis.

— Naturellement. Et puisque le mariage ne se fera que demain, elle préférera attendre cet événement.

— Nous aurions le temps d'attendre l'arrivée du baron von Steinthal, il sera ici demain.

— En tout cas, nous irons voir ce qui se passe dans la villa, dit Kurt.

— Nous pouvons espionner tout et prendre nos mesures en conséquence.

Il quitte la maison avec Ritter et tous deux montent à cheval.

Au trot, ils se rendent à la villa.



Vivre heureux — c'est dans ce but que nous combattons sur terre, sur mer, dans les airs, et à l'arrière.

Aujourd'hui, les milliers de femmes restées à la maison tâchent plus vaillamment que jamais: il leur faut préparer des repas meilleurs et plus soutenants, nuit et jour, pour soutenir l'énergie des ouvriers des usines de guerre. Elles maintiennent aussi la gaieté et l'attrait que doit avoir le foyer pour préserver le moral de la famille.

Car tout et tous participent à la guerre — même les matériaux et les machines qui produisaient les appareils économes de travail auxquels nous devons le confort moderne. Nous sommes tous dans la bataille, parce que Seule la Victoire Importe Maintenant; mais lorsque viendra la paix, nous achèterons de nouveau tout ce que nous voudrions.

Il est donc sage de vous assurer maintenant de pouvoir obtenir les appareils que vous désirez dès qu'ils seront disponibles. Achetez donc régulièrement des Certificats d'Épargne de Guerre et conservez-les en sûreté dans une enveloppe portant les mots: "Pour mon Mixmaster après la guerre".

### Appareils Électriques

## Sunbeam

servant des milliers de foyers canadiens:

- MIXMASTER
- COFFEEMASTER
- IRONMASTER
- SHAVEMASTER

Grille-pain automatique Sunbeam  
Chauffe-lit Sunbeam, etc.

Fabriqués et garantis par:

FLEXIBLE SHAFT COMPANY Limited  
Bureau et Usine: 321 Weston Road S., Toronto

Produits de Qualité depuis plus de 50 ans

Près de la grille, s'appuie contre le mur un homme qui s'avance, quand arrivent nos deux amis.

C'est Muller, qui a quitté sa bure de moine.

Kurt et Ritter vont à sa rencontre et Muller leur raconte que le marquis et son domestique sont déjà rentrés.

— Nous devrions entrer, dit Ritter. Rester ici à la porte, cela nous mène à rien.

— Oûi, mais comment nous introduire sans être aperçus? demande Kurt.

— Je connais un moyen, dit Muller.

— Tout à l'heure, j'ai rencontré le régisseur et j'ai questionné le vieillard.

— Il veut bien nous aider.

— Comment? le régisseur du marquis? demande Ritter, étonné.

— Pourquoi cet homme veut-il trahir son maître?

— Voilà ce qu'il ne veut pas, déclare Ritter.

— Il me fit ses confidences.

— Le marquis l'a congédié, parce que le bon vieux se permettait de le mettre en garde contre la comtesse Olga.

— Ah! racontez-moi cela un peu, dit Ritter avec intérêt.

— Le régisseur me communiqua ce qui suit, répond Muller.

— Par hasard, il a écouté un plan tramé par la comtesse Olga et Fanny Rabe. Elles se proposaient d'assassiner le marquis; celui-ci devait d'abord épouser la criminelle et lui laisser par testament toute sa fortune.

— Au dîner de noce, les deux alliées l'empoisonneraient.

— Et le régisseur a entendu cela?

— Oui.

— Grand Dieu! s'écrie Kurt, ému.

— Est-ce que cette femme est le diable en personne?

— Elle veut assassiner le marquis.

— On doit l'en empêcher.

— Le régisseur a donné connaissance de ce plan à son maître et celui-ci ne l'a pas cru.

— C'est ainsi, n'est-ce pas, que les choses se sont passées? demande Ritter.

— Oui, dit Muller.

Il raconte qu'il a rencontré le régisseur sur le chemin et qu'il l'a questionné.

Dans son malheur, le pauvre vieillard était prêt à faire toutes les communications possibles.

Il avait déjà quitté la villa.

Il était allé chercher un logement provisoire pour lui et pour sa femme dans le village voisin.

Mais la préoccupation et l'angoisse pour la vie de son maître injuste l'avaient engagé à venir ici, et c'est ainsi que Muller le rencontra.

— Il reviendra ce soir, comme je lui ai demandé, dit Muller.

— Le vieillard veut faire tout ce qu'il peut pour nous aider.

— Lui avez-vous raconté qui nous sommes? lui demande Ritter.

— Oui, je le croyais nécessaire.

— Vous avez bien fait.

— Le régisseur nous aidera et nous introduira dans le jardin.

— Peut-être que nous atteindrons notre but et que nous pourrions aujourd'hui mettre la main sur ces deux serpents.

Ritter et Kurt se font connaître et alors le vieillard raconte ce qu'il a entendu du plan d'Olga.

Il est prêt à faire tout ce qui peut rendre service à ces trois messieurs, s'il peut écarter de son maître le danger qui le menace.

Il préfère cependant ne pas introduire les étrangers par la grande grille, mais par une petite porte assez éloignée de la porte principale.

C'est un coin solitaire et obscur.

Ici, on ne les apercevra pas facilement.

Sous la conduite du vieillard, Kurt et Ritter s'approchent de la villa bien éclairée.

Muller monte la garde près de la grille.

— Nous devons nous introduire dans la maison! dit Kurt, impatient.

— Cette surveillance ne nous mène à rien.

— Tâchons de nous emparer de cette diablesse par ruse ou de force.

D'abord, Ritter fait quelques objections, mais lui aussi brûle du désir d'arrêter cette femme.

Il consent et le régisseur leur montre une porte, par laquelle ils arrivent dans un petit vestibule.

Les amis courageux se trouvent dans la gueule du loup.

Malheur à eux, si le marquis les découvre!

### CCXXXVII — La fin de Barbe-Rouge

**B**ARBE-ROUGE s'est traîné jusqu'à la proximité de la caverne.

Là, il est tombé.

Abandonné et sans secours, il soutient sa dernière lutte sur cette terre; il le sent.

La mort est proche.

De ses nombreuses blessures, il perd du sang en abondance.

Il ne sent plus de douleur.

Il jouit de ce calme qui précède la mort.

Mourir ainsi au milieu de la belle nature, sous ce beau firmament bleu, ce fut toujours son vœu suprême.

Il n'a jamais craint une telle mort mais bien une fin terrible sur l'échafaud, sous la hache du bourreau.

Cette honte lui est épargnée et la mort ne lui en paraît que plus douce.

Mais il est bien triste de rendre son dernier souffle dans un tel abandon et de n'avoir aucun ami auprès de lui à qui l'on peut faire ses adieux, avant de partir pour cet obscur inconnu d'où personne ne retourne.

— Toit de Ciseau! vieux fidèle camarade!... balbutie-t-il lentement. Si j'avais écouté votre conseil!

— Ah! si vous étiez ici pour me fermer les yeux!...

Mais Toit de Ciseau n'entend pas ses soupirs.

Il est déjà loin et quand il apprendra la fin de Barbe-Rouge il dira:

— Oui, j'ai bien pensé que cela finirait ainsi!

Un bruit se fait entendre dans le taillis.

Un homme apparaît. Barbe-Rouge lève la tête et le reconnaît immédiatement.

## ENCORE !

**Humphrey Bogart, habituellement connu comme l'interprète idéal du gangster de grand style et parfaitement "sophistiqué", vient peut-être de remporter le triomphe de toute sa carrière cinématographique dans le film épique: "Passage to Marseille". Ce dernier succès est tel qu'on espère, un peu partout dans les milieux cinéphiles, que le grand artiste américain nous soit présenté prochainement dans une autre production de ce genre. Nous le voyons ici, photographié en compagnie de son épouse, lors d'une première mondiale.**



C'est Zwart, l'ex-patron du « Cerf blanc ».

Il sort de la caverne, où il a trouvé le trésor caché de Barbe-Rouge.

Il emporte son butin dans un sac et veut, aussitôt que possible, passer la frontière.

Cependant, en sortant du taillis il s'arrête tout à coup et une peur terrible le saisit, car devant lui gît Barbe-Rouge, son ennemi qu'il vient de voler.

Il voit que Barbe-Rouge est gravement blessé et qu'il est à l'agonie.

La surprise et la joie se montrent sur les traits de ce misérable.

Vivement, il s'approche de son ennemi qui ne peut se défendre et le regarde avec un petit rire ironique.

— Ah! ah! vraiment c'est une surprise!...

— Eh! Barbe-Rouge! comment allez-vous?

— Mal, n'est-ce pas?

— Oui, oui, voilà ce qui arrive.

— Mais je ne vous plains pas.

— Vous l'avez largement mérité.

Les traits de Barbe-Rouge se tordent de colère, il serre plus fortement le couteau de chasse qu'il tient toujours en main.

— Approchez-vous un peu plus, misérable chien! grince-t-il. Je vous enverrai avec plaisir à l'enfer, vous y seriez à votre place.

De nouveau Zwart rit outrageusement, mais il se garde bien d'approcher du mourant.

— Je crois bien que vous voudriez m'emmener près de satan, mais vous devez entreprendre le voyage seul, imbécile! Ah! ah! c'est sans doute au château de Rothenburg qu'on vous a arrangé de la sorte.

— N'avez-vous pas pu vous emparer de Margot?

— Ah! fou que vous êtes! Blagueur!

— Cela me fait plaisir!

— Coquin, dit Barbe-Rouge, qui se lève en colère.

Zwart recule, effrayé, mais en même temps le chef des contrebandiers retombe de nouveau en arrière et son ennemi impitoyable éclate d'un rire triomphant.

— Oh! je ne vous crains plus.

— Vous ne mordrez plus personne.

— Mais il est tout de même dommage que vous n'avez pas fini par la potence.

— Il m'aurait fait beaucoup plaisir, si j'avais pu voir cela.

— Allez-vous-en! chien! dit Barbe-Rouge.

— On vous prendra assez vite, je vous le prédis.

— Vous n'aurez pas de chance avec votre prédiction, dit Zwart, en se plaçant sur un tronc d'arbre en face du mourant.

D'un air moqueur, il le regarde sans la moindre trace de pitié.

Il prend plaisir dans la triste fin de son ennemi.

Il se moque du malheureux et enfin, pour l'agacer encore plus, il se lève et frappe sur le sac.

— Savez-vous ce que j'ai ici? rit-il.

— Eh bien, devinez un peu!

— Ce sont vos trésors.

— Je les ai pris, pendant que vous étiez au château de Rothenburg.

— Ah! ah! vous pensiez, sans doute, que j'aurais crevé de faim!

— Mais Zwart n'est pas si bête, il trouve toujours une issue pour se sauver.

Il se tait un instant, comme s'il attendait une réponse.

Mais Barbe-Rouge ne dit rien; ses yeux scintillent comme des charbons ardents, un lourd gémissement s'échappe de sa poitrine.

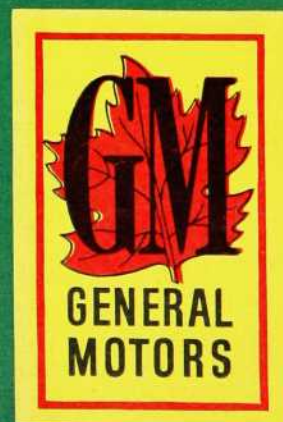
— Oui, vos trésors, votre argent, tout maintenant est à moi, recommandez Zwart, pendant qu'involontairement il s'approche du blessé.

[ Lire la suite page 43 ]

# C'est le premier milliard de milles qui est le plus dur!



Le sentier de la victoire a été difficile. Les milles se déroulent dans le sable et dans la neige, sous un soleil brûlant et à des températures glaciales . . . au vent, à la pluie, à la neige, au grésil . . . par-dessus des montagnes et à travers des déserts. La victoire sur roues devient une actualité avec le transport des troupes du Canada et de ses alliés. Un total incroyable de milles a été réalisé par plus d'un quart de million de véhicules que la General Motors est fière d'avoir fabriqués. Un billion de milles n'est pas trop pour atteindre la victoire . . . car "la victoire est notre affaire."



# MES RECETTES DE CUISINE

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager  
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

## CROQUETTES DE VIANDE A L'ECOSSAISE

2 c. à tb. de graisse  
2 tasses de viande cuite  
 $\frac{1}{2}$  tasse de gruau d'avoine cuit  
1 petit oignon  
sel et poivre

Faire chauffer la graisse et y faire blondir un petit oignon haché finement. Passer au hache-viande une desserte de viande quelconque : veau, agneau, bœuf, et bien mélanger, ainsi que le gruau d'avoine préalablement cuit et très épais. Cela peut provenir également d'un reste de gruau du matin, ce qui est une excellente manière d'utiliser une desserte de gruau. Bien mélanger le tout et surtout ne pas oublier l'assaisonnement. Etendre dans une lèchefrite beurrée à l'épaisseur d'un demi-pouce. Laisser reposer au moins 1 heure pour faire refroidir complètement. Couper en carrés, passer dans un œuf battu avec 2 c. à tb. de lait puis de la chapelure fine et faire rôtir à la poêle dans de la graisse chaude. Servir avec une macédoine de légumes.

## RIZOTTO AUX TOMATES

1 tasse de riz  
4 tranches de bacon  
1 c. à thé de sel  
4 tasses d'eau bouillante  
1 c. à tb. de sel  
1 tasse d'oignons émincés  
3 tasses de tomates ou 1 boîte  
2 c. à tb. de farine  
sel et poivre

Faire cuire le riz bien lavé dans l'eau bouillante salée,  $\frac{1}{2}$  heure. Ne pas le brasser durant la cuisson ou légèrement avec une fourchette. Si la cuisson est bien conduite, l'eau sera entièrement absorbée. Tenir à la chaleur. Pendant la cuisson du riz, préparer la sauce aux tomates comme suit :

Couper le bacon en petits morceaux et faire rissoler à la poêle jusqu'à ce qu'il soit bien croustillant, retirer et tenir aussi à la chaleur. Faire blondir les oignons dans la graisse de bacon, ajouter les tomates et laisser cuire 20 minutes. Délayer à l'eau froide 2 c. à tb. de farine, ajouter aux tomates pour lier la sauce. Dresser le riz sur un plat, couvrir avec la sauce puis le bacon. Remettre au four pour servir bien brûlant.

## POUDING A LA RHUBARBE

$\frac{1}{2}$  tasse de cassonade  
 $\frac{3}{4}$  de tasse de farine d'avoine  
 $\frac{1}{4}$  de tasse de graisse fondue  
1 pinte de rhubarbe  
 $\frac{2}{3}$  de tasse de farine  
 $\frac{1}{2}$  tasse de sucre  
 $\frac{1}{4}$  de c. à thé de sel

Bien mélanger la rhubarbe avec la cassonade, mettre dans un plat à pouding et placer dans un four de 350° F. D'autre part, mettre les farines et le sucre dans un bol et lier avec  $\frac{1}{4}$  de tasse de graisse fondue. Cela donne un mélange plutôt sec. Etendre sur la rhubarbe, retourner au four pour continuer la cuisson jusqu'à ce que le mélange soit bien doré, 40 à 45 minutes à 350° F.

## PAIN DE LEGUMINEUSES

$1\frac{1}{2}$  tasse de fèves  
 $\frac{1}{2}$  tasse de céleri coupé en dés  
1 œuf battu  
1 gros oignon haché finement  
 $\frac{1}{2}$  tasse de lait  
 $\frac{1}{2}$  c. à thé de poivre  
3 tasses d'eau froide  
1 tasse de mie de pain  
1 c. à thé de sel

Faire tremper les fèves dans l'eau froide toute la nuit ; le lendemain, cuire dans cette eau jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Passer en purée, ajouter tous les autres ingrédients. Mettre dans un plat beurré généreusement et faire cuire au four de 350° F. 45 minutes. Servir avec une sauce au fromage faite comme suit :

2 c. à tb. de beurre  
 $\frac{1}{2}$  tasse de fromage  
 $1\frac{1}{2}$  tasse de lait  
3 c. à tb. de farine  
sel et poivre

Mettre dans une casserole le beurre et la farine, délayer avec le lait. Faire cuire jusqu'à épaississement. Assaisonner de sel et de poivre et ajouter le fromage râpé. Brasser jusqu'à ce qu'il soit fondu. Servir bouillant.

## BISCUITS A L'ORANGE

$\frac{3}{4}$  de tasse de graisse  
2 c. à tb. de zeste d'orange râpé  
 $\frac{1}{2}$  c. à thé de sel  
1 œuf battu  
3 c. à thé de poudre à pâte  
 $\frac{1}{2}$  tasse de raisin ou de noix  
1 tasse de cassonade  
2 tasses de farine

Défaire la graisse en crème, ajouter graduellement la cassonade puis l'œuf et le zeste d'orange. Ajouter le raisin ou les noix hachées. Mettre par cuillerées à thé sur une tôle beurrée, écraser avec une fourchette et cuire au four de 400° F. 10 à 12 minutes. Se conserve frais très longtemps dans une boîte de fer blanc.

## "LE MENU DU JOUR", par Mme Rose Lacroix

Mes chères lectrices,

En réponse à vos instances répétées de publier un livre de recettes, j'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de publier un recueil des recettes. Ce recueil, intitulé "Le Menu du Jour", comprend 240 menus et recettes appropriées à la cuisine de famille. Je crois que ce livre rendra de grands services aux maîtresses de maison qui veulent préparer des repas variés, rationnels et économiques.

Ce livre est en vente à l'Ecole Ménagère Provinciale, 461 est, rue Sherbrooke, au prix de \$1.00 plus la taxe et 10 sous pour frais d'expédition, payables en bon de poste seulement à Madame Rose Lacroix, 461 est, rue Sherbrooke, Montréal.

# Harmonie domestique!

LES TISSOT — vos reporters ambulants — et comme ils voyagent! De Vancouver à Halifax, ils parcourent le pays en notant des faits intéressants — esquissés par Tommy, relatés par Jeanne — sur les gens qu'ils rencontrent. Cette fois, ils sont à Montréal, où ils visitent les Forest.

## Ouverture du four!



Juste un petit coup d'œil — M. Forest voulait simplement voir ce qui cuisait. "Des steaks hambourgeois!" dit-il d'un air réjoui. "Attendez que j'y mette la dent!" Sa femme sait comment le satisfaire — "Via Kellogg's", dit-elle en souriant. "Je trouve que tous mes plats 'de restes' sont plus savoureux quand je les fais avec des Kellogg's Corn Flakes croquants et dorés."

## La danse de la poussière!



Elle danse vraiment quand Hélène s'y met. "J'aide toujours maman à faire le ménage. Et j'enseigne aussi le ménage à mes poupées." Hélène est une vraie petite mère — il n'y a rien de trop bon pour ses bébés; elle leur donne souvent des Kellogg's Corn Flakes au déjeuner, au lunch et avant de les coucher. "Comme maman fait pour moi."

## Il bat la mesure!



Bob bat les tapis avec rythme. "C'est un bon exercice pour le base-ball", explique-t-il. "Et ce qu'il mange!" s'exclama sa mère. "Un bol de Kellogg's Corn Flakes ne suffit jamais. Mais, comme ils sont faciles à digérer et pas chers, je lui laisse prendre tout ce qu'il veut. Et avec les Kellogg's Corn Flakes il n'y a pas de casseroles à laver."

Epargne de temps... de travail... de combustible!



FINALE EN SAVEUR! Le dernier cri en fait de saveur — les Kellogg's Corn Flakes! On les préfère dans la plupart des familles canadiennes parce qu'ils sont bons — et faciles à préparer. Prêts en 30 secondes! Ayez toujours des Kellogg's Corn Flakes dans votre cuisine — pratiques pour manger à n'importe quel moment. Achetez-en une couple de cartons demain. Se vendent en deux formats pratiques. Préparés par Kellogg. Fabrication canadienne.

## L'INJUSTE CHATIMENT

[ Suite de la page 40 ]

— Vous ne me croyez sans doute pas, n'est-ce pas ?

Il est tellement rapproché de Barbe-Rouge, que celui-ci peut l'atteindre en levant le bras.

Mais Zwart est tellement pris par sa raillerie qu'il oublie le danger et se penche sur le corps de Barbe-Rouge, en le regardant avec un rire sarcastique.

Celui-ci lève vite le bras, le terrible couteau de chasse luit dans l'air.

Un cri perçant... et le patron s'affaise avec le couteau dans la poitrine. Fatigué, mais avec une expression de contentement sur la figure, Barbe-Rouge retombe en arrière.

Crachant terriblement, Zwart est étendu à terre, ses yeux grands ouverts, la figure horriblement contractée de douleur et de peur.

De nouveau, un bruit se fait entendre dans les taillis, et se montre une forme humaine, qui fait croire Barbe-Rouge à un rêve.

— Est-ce possible ?

Est-ce vraiment Toit de Ciseau, son vieux fidèle ami qui se trouve là, devant lui ?

Le mourant n'ose pas croire ses yeux ; il lui semble voir une chimère, car ce n'est pas possible que Toit de Ciseau soit revenu.

Les yeux grands ouverts, Barbe-Rouge regarde son ami.

C'est vraiment Toit de Ciseau.

C'est son vieux camarade qui est là comme une pierre, et qui observe le blessé avec une peur indéfinissable.

— Mon Dieu !... Barbe-Rouge ! gémit-il tout à coup, en se jetant à côté du mourant.

— Que s'est-il passé ?

— Qui vous a arrangé de la sorte ?

Barbe-Rouge croit que c'est son vieil ami.

Un sourire de satisfaction se montre sur sa figure et il cherche la main de Toit de Ciseau.

— Ah ! gémit-il. C'est fini avec moi !

— Oh !... malheur ! s'écrie Toit de Ciseau douloureusement.

— Mais ça serait joli, mon vieil ami !

— Venez, vous vous rétablirez bien de cela.

— Qu'est-ce qu'il vous manque ?

— Avez-vous une balle dans le corps ?

— Laissez, proteste Barbe-Rouge. Vous ne pouvez plus m'aider.

— Mon Dieu ! c'est donc vraiment si grave que cela ?

Toit de Ciseau se lève, très embarrassé.

Il court vers une source dans la proximité pour chercher de l'eau, qu'il donne à boire au mourant.

Cela lui fait du bien, et plein de gratitude il lui serre la main.

— Oui, oui, c'en est fait de moi, mon vieil ami ! dit-il doucement.

— Mais cela me console que, dans mes derniers moments, vous soyez auprès de moi.

— Je n'avais plus osé l'espérer.

— Je vous croyais en route pour l'Amérique.

— Ah ! j'en avais le pressentiment, que cela devait finir comme ça, dit Toit de Ciseau.

— Je n'avais plus de repos, je devais vous voir, et je viens trop tard.

— Maintenant, je vous retrouve dans un tel état, mon vieil ami... c'est grave !...

— Il n'y a rien à faire. Nous devons tous mourir, chuchote Barbe-Rouge.

— Et je trouve ça très bien.

— Je préfère cette mort à celle sur l'échafaud.

— Quand je serai mort, vous m'enterrerez à cette place.

— Voulez-vous faire cela, mon ami ?

— Certainement... certainement, dit Toit de Ciseau, les larmes aux yeux.

— C'est une séparation poignante !...

— Oui, mais cela ne change rien.

— Et où sont les autres ?

— Les quatre beaux gaillards que nous trouvions dans la caverne ?

— Morts... tous morts ou prisonniers, soupire Barbe-Rouge.

— L'affaire au château de Rothenburg a échoué, on y était préparé.

— Je crois que ce chenapan-là nous a trahis.

Il indique Zwart, auquel Toit de Ciseau n'a pas encore fait attention jusqu'ici.

L'ex-patron se trouve sur le flanc et ne bouge plus.

— Quoi ?... Comment ?... demande Toit de Ciseau ému. Qui est-ce ?

— Zwart, dit Barbe-Rouge avec colère. Il a été dans la caverne et il a volé mon argent... c'est là dans le sac.

— Il se trouvait devant moi et se moquait de moi, il était littéralement fou de plaisir de me voir dans cet état.

— Mais je lui ai donné sa récompense.

— Je parie qu'il ne se lèvera plus.

Toit de Ciseau tourne le corps immobile et regarde avec un frisson la figure tordue.

Il voit le contenu de chasse qui se trouve dans la poitrine et immédiatement il comprend tout.

— Il est mort, dit-il et avec mépris, il détourne ses regards du cadavre.

— Bien ! gronde Barbe-Rouge content, le coquin avait plutôt mérité la mort par la potence.

— Maintenant vous pouvez prendre l'argent dans le sac, mon vieil ami, et éloignez-vous au plus vite !

— Ne restez pas trop longtemps auprès de moi !

Toit de Ciseau s'assied à côté de son ami mourant et tient la main droite de celui-ci dans la sienne.

Sa douleur est immense et sincère. Il ne peut retenir ses larmes.

Il pleure et sanglote comme un enfant.

— Ah ! mon Dieu ! mon vieil ami... mon pauvre Barbe-Rouge !... soupire-t-il douloureusement.

— Que dois-je faire sans vous ?

— Que dois-je faire tout à fait seul sur cette terre ?

— Il ne me reste plus d'amis !...

— Ne vous plaignez pas comme une vieille femme, sourit Barbe-Rouge.

— Vous trouverez bien un « chez vous » et d'autres amis aussi.

— Et vous pouvez vivre de votre argent.

— Vous n'avez plus besoin de faire quelque chose.

Il devient de plus en plus faible.

— Sa fin approche.

Toit de Ciseau le voit.

Il se lamente désespérément.

Encore une fois, Barbe-Rouge lui serre la main.

— Adieu ! murmure-t-il.

C'est son dernier mot.

Encore un soupir.

Un soubresaut parcourt ce corps de géant... et l'âme quitte son enveloppe terrestre.

En pleurant, Toit de Ciseau ferme les yeux de son ami défunt.

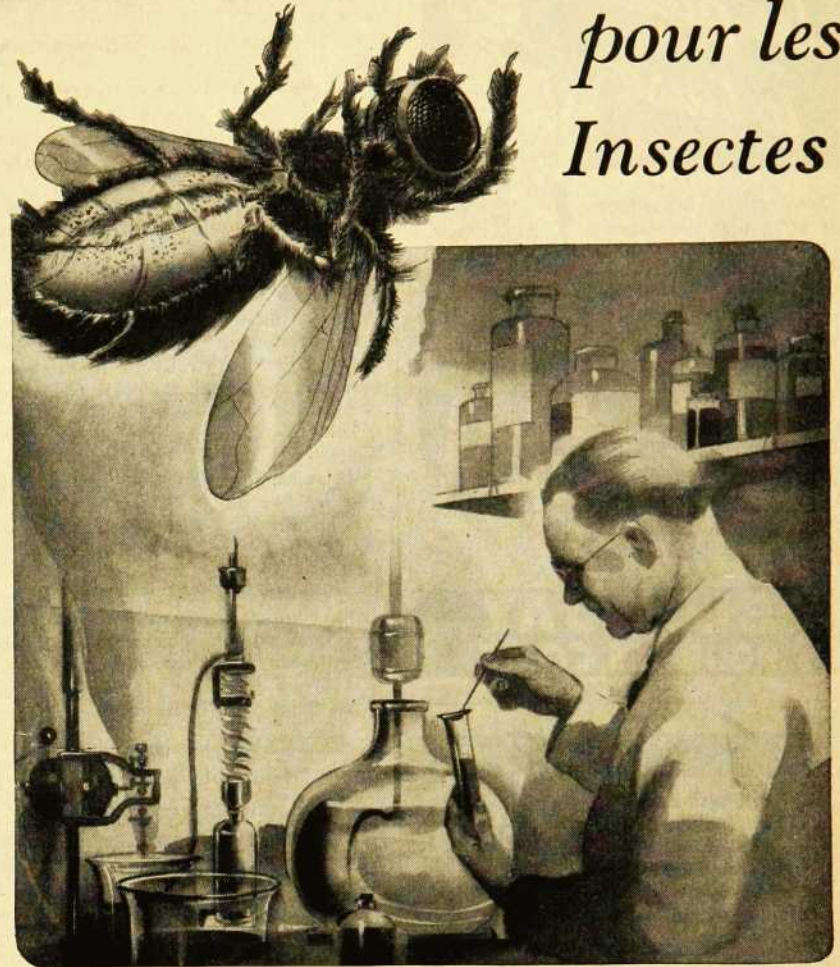
Totalement abandonné à sa douleur, il reste assis à côté de lui.

Puis, il se lève et prend le lourd sac d'argent sur ses épaules.

Il le porte dans la caverne.

Il revient immédiatement avec une bêche et une pelle.

## PRÉSAGE DE MORT...

pour les  
Insectes

Une recherche constante maintient le pouvoir de destruction de FLY-TOX tout en recherchant de l'amélioration.

**L**ONGTEMPS avant qu'il vous parvienne, le pouvoir de destruction de chaque bouteille de FLY-TOX est déterminé. Dans les laboratoires d'un institut renommé de recherches industrielles, un éminent savant maintient une vigile constante... vérifiant chaque quantité de FLY-TOX sur des mouches vivantes... tout en cherchant de nouveaux et meilleurs ingrédients et méthodes.

Là, de nouveaux produits chimiques sont continuellement éprouvés, des méthodes plus nouvelles perquisitionnées, dans une recherche sans fin, de force de destruction plus grande.

Telle est l'histoire de FLY-TOX depuis son introduction en 1922. La recherche a maintenu sa marche en avant.

En 1938, quand la guerre en Asie coupa l'approvisionnement du prin-

cipal ingrédient destructif de FLY-TOX, le pyrethrum, un mélange habile de synthétiques fut développé pour maintenir les forces toxiques de FLY-TOX.

*Aujourd'hui le laboratoire de recherche REX possède une découverte encore plus grande et que vous obtiendrez dans le FLY-TOX après la guerre.*

Ce n'est pas par accident que FLY-TOX a été l'insecticide le plus avancé depuis vingt ans. Le laboratoire de recherche REX l'a fait ainsi et continuera de le garder en avant. *Il n'y a qu'un seul FLY-TOX* parce que les insecticides ne sont pas une ligne auxiliaire avec nous. Ils sont notre seul et unique commerce, et nous les ferons toujours comme les plus hauts des types connus par la recherche en chimie.

CANADA REX SPRAY COMPANY LIMITED

Brighton, Ontario

SPECIALISTES EN INSECTICIDES, FABRICANTS DE

# FLY-TOX

UN PRODUIT DE RECHERCHE REX

## MARCHEZ

les pieds  
à l'aise



Souffrez-vous le martyre à cause d'un cor atroce-ment douloureux? Appliquez-y immédiatement un emplâtre anti-cors Blue-Jay et sentez le soulagement! Blue-Jay médicamenteusement calme la douleur, s'attaque à la racine du cor qui s'enlève ensuite entièrement. Agit pendant que vous marchez... à l'aise... et ne coûte que quelques sous par cor. Achetez Blue-Jay aujourd'hui à la pharmacie!

**BLUE JAY  
POUR LES CORS**

\* Une Sauce Epaisse faite d'après la recette anglaise — Donne du piquant à tous les plats de viande et de poisson. 19F



**C & B  
THICK SAUCE  
PAR  
CROSSE & BLACKWELL**

## YEUX FATIGUÉS?



DEUX GOUTTES

CALMENT VITE

Soulagez la fatigue des yeux avec Murine qui calme rapidement. Employez Murine chaque fois que vos yeux vous cuisent... ou ont besoin d'être rafraîchis. Créé par un spécialiste pour les yeux, Murine est employé dans les usines industrielles et les nécessaires de premier secours. Inoffensif, doux, très calmant; contient un mélange scientifique de sept ingrédients. Demandez Murine par son nom!



**MURINE**  
POUR LES YEUX  
CALME • NETTOIE • RAFRAÎCHIT

Là, au milieu de cette nature sauvage où son ami a rendu le dernier soupir, il creuse une tombe, sous un grand chêne.

La fosse creusée, il y jette des branches de pin.

Il enveloppe le mort dans son manteau.

Ensuite, il dépose le cadavre dans la tombe froide pour le repos éternel.

Quelques minutes après, un petit tertre recouvre les restes de ce Barbe-Rouge tant craint.

Toit de Ciseau recouvre le tertre avec de la mousse et de petites branches.

Avec son couteau, il taille dans l'écorce de l'arbre le nom de Barbe-Rouge et au-dessous une croix.

Le promeneur qui s'égarera dans ces parages y retrouvera le tombeau, pensera au brutal Barbe-Rouge, avec une pitié chrétienne...

Toit de Ciseau a rempli sa triste tâche.

Il traîne le cadavre de Zwart jusqu'à la caverne.

Il le jette dans l'entrée et lui fait ses adieux par un formidable coup de pied.

— Vous n'avez pas mérité un tombeau, coquin! dit-il avec mépris.

— Vous pouvez moisir là, jusqu'à ce qu'un beau jour l'on vous trouve.

Il prend le trésor de Barbe-Rouge et se dirige vers la frontière.

### CCXXXVIII — Une tentative de fuite échouée

COMME un enragé, rempli de colère et de haine contre Kurt et Ritter, le marquis est rentré dans sa villa.

Ces deux personnes ne sont, à ses yeux, que de vils calomnieux et de rusés ennemis d'Olga.

Olga a attendu son retour avec une angoisse secrète.

Elle a un pressentiment du danger qui s'approche.

Elle est, cependant, loin de supposer que ses pires ennemis sont si près d'elle.

Elle se trouve seule dans le magnifique salon, dans une toilette luxueuse et séduisante.

Elle doit user de tous ses artifices pour maintenir le marquis dans cette ivresse de passion, jusqu'à ce qu'elle atteigne son but.

Demain soir, ce sera fait, pensa-t-elle.

Alors, elle sera l'épouse de cet homme aveuglé.

Le marquis doit mourir...

Elle a fait cet effroyable plan et est bien décidée de l'exécuter, avec l'aide de Fanny.

Si cela lui réussit, elle se trouvera à la tête d'une énorme fortune et pourra, dans un pays étranger, faire peau neuve.

Elle est troublée dans sa réflexion par l'entrée de son alliée Fanny.

— Le marquis vient de rentrer, lui dit celle-ci.

— Comment?... Déjà si tôt? demande Olga, en se levant. Que serait-il arrivé?...

— Oh!... il vient!... Fanny, allez vite dans la chambre, à côté.

Celle-ci obéit et, presque en même temps, le marquis entre par l'autre porte.

Olga remarque immédiatement son excitation.

Avec un rire charmant, elle va à sa rencontre.

— Je suis étonnée, mon ami, de vous revoir si tôt, dit-elle très aimablement.

— N'avez-vous pas trouvé votre oncle, le cardinal? il prend la main de Olga et la conduit vers le sofa.

— Mon oncle ne pense même pas de venir, dit-il. Un truc audacieux a été mis en œuvre.

— Mon Dieu! dit-elle, effrayée. Par qui?

— Par le gentilhomme von der Marwitz et le détective.

— C'étaient ces deux coquins qui m'avaient envoyé le moine avec une fausse lettre et qui m'attendaient au village.

Olga le regarde avec une émotion indescriptible.

Elle devient pâle comme une morte.

— Grand Dieu! fait-elle, émue.

— Le gentilhomme von der Marwitz?

— Est-il au village?

— Oui, et ce maudit détective, également.

— Oh! mon Dieu!...

— Alors, je suis perdue! crie Olga. Irrémédiablement perdue!...

— Oh! non! tranquillisez-vous, ma chère Olga, répond le marquis, en attirant vers lui la femme tremblante.

— Ici, dans ma maison, vous êtes suffisamment protégée contre ces deux insensés.

— Et s'ils risquaient de s'introduire ici, ils payeraient de leur vie cette audace.

— Je donnerai les instructions nécessaires aux domestiques, et sans

hésiter nous tuerons chaque ennemi qui se montrera.

Olga n'est, cependant, pas rassurée par ces paroles.

Elle se voit sérieusement menacée.

Le nom de Kurt seul l'a effrayée.

En même temps, elle désire ardemment apprendre tout ce qui s'est passé entre ces deux hommes et le marquis.

— Je ne comprends pas! s'écrie-t-elle.

— Est-ce que le gentilhomme et le détective vous ont attiré dans le village, sous prétexte que votre oncle y était?

— Pourquoi?

— Seulement pour me calomnier?

— Oui, seulement pour cela, dit le marquis.

— Le gentilhomme me disait qu'il avait fait usage de cette ruse pour que vous ne puissiez pas me retenir.

— Vous ne pouviez pas soupçonner que lui et le détective sont ici?

— Ah! quelle scandaleuse tromperie! quelle ruse triviale! s'écrie Olga, indignée.

— Et vous, mon ami, qu'avez-vous dit de cela?

— Vous pouvez bien penser que j'étais fortement indigné.

— Mais je me suis mis en colère, quand le gentilhomme vous accusait.

— Bah! rit Olga avec mépris.

— Je puis très bien penser quelles sottises cet homme a prétendues.

— Naturellement, vous n'avez pas besoin de vous défendre, lui dit le marquis en la baisant passionnément.

— Et je saurai venger cette insulte.

— Demain, vous serez mon épouse.

— Chaque insulte qu'on vous fait me touche également.

— Avez-vous dit cela au gentilhomme également? demande Olga.

— Oui!

— Et qu'en disait-il?

— Il répondait par des insultes.

— Il prétendait même empêcher notre mariage.

La figure d'Olga s'assombrit.

Si, en effet, Kurt empêchait l'exécution de son plan?

Que faire alors?

Et c'est lui qu'elle doit craindre le plus, car elle connaît sa haine contre elle.

Probablement, le marquis ne sait pas encore la moitié de ce qu'elle a fait, car il n'a pas écouté Kurt jusqu'à la fin.

— De quoi le gentilhomme m'accusait-il encore? demande-t-elle après quelques instants de silence.

— Ah!... je l'ai déjà presque oublié! dit le marquis.

— Il me racontait que le baron von Steinthal viendrait ici demain pour approuver toutes ses accusations.

En entendant cela, Olga tremble intérieurement.

Elle sait que le danger est plus sérieux et plus menaçant qu'elle ne pourrait expliquer au marquis.

— Alors, nous devons partir d'ici aujourd'hui! s'écrie-t-elle involontairement. Vous ne pouvez pas me protéger contre tant d'ennemis.

— Oh! vous pouvez être sans inquiétude, ma chère Olga, il ne vous arrivera pas le moindre mal, assure le marquis.

— Nous ne resterons ici que jusqu'à demain soir.

— Aussitôt notre mariage accompli, nous nous embarquerons sur notre yacht et nous partirons.

— Alors, nos ennemis pourront nous chercher tant qu'ils voudront, il ne nous trouveront pas!

— Ah! d'ici à demain soir il peut se passer encore beaucoup de choses, gronde Olga sombrement.

— Fuyons aujourd'hui, mon ami. Notre mariage peut se faire partout.

— Cela est vrai, mais je ne vois pas de danger, dit le marquis, étonné de sa peur.

## Nouvelle piste d'équitation à Ste-Adèle

[ Suite de la page 10 ]

C'est ainsi que l'on vient d'organiser dans la région de Ste-Adèle une de ces pistes charmantes qui fera dès cet été la joie des nombreux amateurs d'équitation que compte cette populaire villégiature du Nord. Elle a une longueur d'un peu plus de quatre milles et relie le village de Ste-Adèle à Sun Valley Farm, une autre jolie villégiature qui commence à attirer les touristes d'été après s'être révélée comme l'un des meilleurs centres de ski des Laurentides. Sun Valley Farm se spécialise dans l'équitation et offre à ses hôtes l'atmosphère du "ranch" avec tout le confort d'un hôtel de premier ordre.

La nouvelle piste présente un intérêt scénique exceptionnel; elle est large, sûre et agréablement ombragée sur la plus grande partie de son parcours. Elle commence au "Chanteclerc", à Ste-Adèle, traverse les deuxième et troisième rangs, longe la rivière aux Mulets dans sa partie la plus tumultueuse, au-dessus du pont du troisième rang, puis se dirige à travers bois vers le lac Millette, qu'elle côtoie à l'ouest, franchit le quatrième rang et s'élève ensuite graduellement sous de belles frondaisons d'épinettes et de bouleaux jusqu'au cinquième rang, se terminant à Sun Valley Farm, à une altitude de 1,300 pieds. La dénivellation entre les deux extrémités du parcours est de près de 700 pieds et le trajet peut s'effectuer en moins de deux heures, avec tout le temps voulu pour admirer en cours de route les beaux panoramas qui s'offrent à la vue dans les clairières.

Cette piste sera bien marquée et pourra être suivie sans difficulté, même sans guide. Elle sera sûrement très fréquentée dès cet été, mais c'est à l'automne, quand les arbres se couvrent de leurs belles couleurs vives, qu'elle offrira les plus beaux spectacles. Elle servira probablement aussi de modèle à d'autres sentiers du même genre dans les Laurentides, car l'intérêt pour les randonnées à cheval ne fera qu'augmenter dans cette région, particulièrement après la guerre.

Ajoutons que la nouvelle piste "Ste-Adèle-Sun Valley" sera tout indiquée pour le ski en hiver.



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

### Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

#### AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. **GRATIS** : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

#### CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes,  
Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

#### COUPON D'ABONNEMENT

#### LE SAMEDI

(Canada seulement)

1 an ..... \$3.50  
6 mois ..... \$2.00

IMPORTANT — Indiquez d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.  
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

— Qu'avons-nous à craindre, alors ?  
— Que peuvent nos ennemis contre nous ?  
— Rien, n'est-ce pas ?  
Il est, cependant, impossible de tranquilliser Olga et elle insiste pour exécuter son plan et il ne reste plus au marquis que de céder.

— Bien ! dit-il.  
— Si vous le voulez absolument, nous partirons demain, de grand matin.

— Cette nuit, nous pouvons rester tranquillement ici.  
Mais c'est précisément cette nuit qu'Olga craint le plus.

Elle n'a plus de repos et insiste de nouveau auprès de son fiancé pour fuir immédiatement avec elle.

A la fin, le marquis cède encore une fois, quoiqu'il ne comprenne pas cette grande peur.

Il la quitte pour donner quelques ordres.

A peine Olga est-elle seule, que Fanny, qui a tout écouté, entre dans le salon.

Le marquis désirait laisser Fanny ici, il ne voulait pas l'emmener avec lui.

Olga, cependant, insistait pour ne pas se séparer de son amie et alliée, car que va-t-elle faire sans Fanny ?

Celle-ci n'est pas peu indignée pour l'antipathie que le marquis lui a témoignée, et sa haine contre lui s'éveille.

— Comment ? crie-t-elle, excitée.  
— Dois-je rester ici ? Jamais !  
— Je ne le fais en aucun cas.  
— Vous ne devrez pas le faire, Fanny.

— Ne soyez pas inquiète, dit Olga.  
— Nous restons ensemble et le marquis doit s'en contenter.

— Je ne comprends pas ce qu'il a contre moi, répond Fanny, furieuse.  
— Je le hais, ce prétentieux italien, le blagueur !

— Doucement, Fanny, avertit Olga effrayée.

— Les murs ont des oreilles.  
— Si l'on nous écoute, nous serons vite débarrassées du marquis.

— Ma première préoccupation, pour le moment, est de nous enfuir.  
— Oh ! cela ne sera pas si difficile.

— D'ailleurs, je ne m'en irai pas avec tant de hâte.

— Qui sait si le marquis ne renoncera pas au mariage, si vous le remettez encore.

— Vous auriez pu vous marier ici, demain.  
— Alors, vous auriez au moins teint votre but.

— Non, non, je ne reste pas plus longtemps, dit Olga.  
— Le danger est plus grand que vous ne le croyez.

— Mettez vite tout en ordre, Fanny ; j'espère pouvoir partir dans deux ou trois heures.

Fanny s'éloigne et Olga reste de nouveau seule.

Olga devient impatiente.  
Elle se lève et est sur le point de se rendre aux appartements du marquis, quand tout à coup elle pâlit de peur.

Un vacarme épouvantable se fait entendre dans la villa.

Des hauts cris, des voix entremêlées, et puis le silence.

Que signifie cela ?  
Qu'est-il arrivé ?  
Tremblante de peur, Olga se le demande.

Ses ennemis sont-ils ici ?  
Se battait-on tout à l'heure ?  
Et qui est resté vainqueur ?  
Voilà ce qu'elle doit savoir.

Elle doit savoir quel danger la menace.

Suivant sa première idée, elle court par un chemin secret vers les appartements du marquis.

Il n'est pas facile pour Kurt et Ritter de rechercher Olga dans une maison totalement inconnue.

Le régisseur est resté dans le vestibule.

Ils n'ont donc pas de guide.  
Ils arrivent jusqu'aux appartements du marquis.

Pour ne pas passer par là, ils prennent un corridor latéral.

Mais, au même moment, une porte s'ouvre et un domestique se trouve devant eux.

Celui-ci regarde ces étrangers avec peur et croit que des bandits se sont introduits dans la maison.

Un cri lui échappe.  
— Silence ! dit Ritter, qui va vers lui avec un geste menaçant.

Mais il est trop tard.  
Le domestique s'enfuit dans le corridor principal, et quand il se trouve devant la porte de la chambre de son maître un second domestique en sort, suivi par le marquis.

Les deux domestiques poussent de hauts cris, quand ils voient Ritter et Kurt s'approcher.

Le marquis est plus qu'étonné à la vue des deux ennemis. Il ne peut comprendre comment ces gens soient entrés dans sa villa.

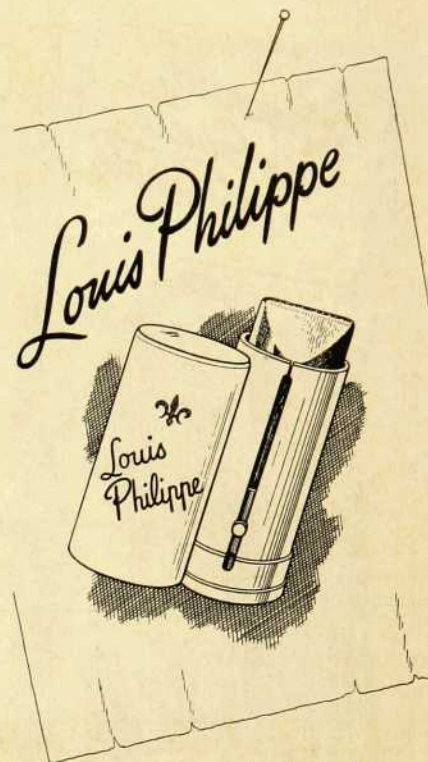
Il prend son revolver et, grinçant de rage, il se dirige sur Ritter.

— Halte ! crie tout à coup Kurt, en se plaçant devant le détective menacé.

— Halte ! monsieur le marquis ! Vous ne tirez pas, ou... je vous le jure, vous tomberez par ma main.

Il tient également un revolver en main dont le canon est dirigé sur la poitrine du marquis.

[ La fin au prochain numéro ]



### LE ROUGE qu'on monte en

# "Épingle"

en '44

Le Rouge à Lèvres Angelus de Louis Philippe est d'une texture uniformément égale, "juste à point", ce qui explique qu'il soit tant recherché. Juste assez ferme pour vous permettre de donner à vos lèvres le contour désiré — juste assez mou pour être d'une application merveilleusement lisse et "durable", sans qu'il tourne en pâte ou qu'il sèche.

Vous serez d'un attrait irrésistible par le charme et la grâce de votre bouche, dès que vous deviendrez une adepte du Rouge à Lèvres Angelus de Louis Philippe.

Se procure en de jolis étuis de plastique dans toutes les pharmacies ou à tous les comptoirs de cosmétiques des magasins à rayons.

Lisez dans notre numéro de la semaine prochaine, notre NOUVEAU FEUILLETON ayant pour titre :

# LA MÉPRISE

Par MARC MARIO

Louis Philippe

ROUGE À LÈVRES — ROUGE — POUDRE FACIALE — COLOGNE



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux.

## TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement  
Confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE,  
LES PRODUITS SANO Eng.,  
Case Postale 2134 (Place d'Armes),  
Montréal, P. Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom .....

Votre adresse .....

AH, MEMOIRE !...

# Si on vous demandait...

Lire les questions sur la colonne de gauche en prenant soin de couvrir celle de droite qui contient les réponses. Indiquer, après ce test, les réponses manquées pour ensuite les graver dans la mémoire. (1)

## QUESTIONS

Nommez cinq céréales.

Qui élit le pape ?

Que signifie le mot pétrole ?

Comment se nomme une lettre adressée par le pape au clergé ?

Qui fonda les Dames de la Congrégation ?

De quel ordre religieux étaient nos premiers missionnaires ?

A quel endroit l'eau du Saint-Laurent devient-elle salée ?

Le nom de la garniture intérieure d'un chapeau ?

Quelles montagnes séparent la France de l'Espagne ?

Quel est le nom ancien de l'Ecosse ?

Qu'est-ce qu'un rocher à fleur d'eau ?

Quel fut le chant du cygne de Mozart ? (m. en 1791, autrichien).

A qui attribue-t-on la Coupole de Saint-Pierre de Rome ?

Qu'est-ce que paginer un livre ?

Qui Bossuet surnomma-t-il « la Thérèse d'Amérique » ?

Qu'a écrit le Père Charlevoix ?

Quels furent les premiers défenseurs de nos droits ?

Qui fonda le journal « le Canadien » ?

Qu'était Etienne Parent ?

Qu'a laissé Jacques Viger ?

Qu'a publié Michel Bibaud ?

Qu'eut-il lieu en juin 1673 ?

Combien de temps peuvent vivre une baleine, — un éléphant ?

Qui composa : « Un Canadien errant » ?

Qui a dit : « La France, soldat de Dieu ! » ?

Quand les tramways électriques apparurent-ils à Montréal ?

Quelle charge peut porter un éléphant ?

Combien de fois par jour bat le cœur humain ?

Le nom de la triple couronne que porte le pape ?

Combien une fourmi blanche pond-elle d'œufs par jour ?

De quelle longueur peut être le fil d'une araignée ?

Combien de temps peut vivre une grenouille sans nourriture ?

Une chenille mange-t-elle beaucoup ?

Combien de livres de beurre par année peut fournir une vache ?

Où se trouve le plus gros orgue du monde ?

Que savez-vous de Pamphile Le May ?

Les emblèmes de l'Irlande et de l'Ecosse ?

Quand et par qui fut proclamé le dogme de l'Immaculée-Conception ?

Qu'indique un pavillon en berne ?

Quand Ottawa devint-elle capitale du Canada ?

Qui découvrit l'Ouest canadien ?

Qui inventa la photographie ?

Qu'accomplit l'intendant Talon ?

Comment s'appelle un avion qui peut amerrir ?

Qui exempta les Canadiens du serment du « test » ?

Quelles erreurs contenait le serment du « test » ?

Que devons-nous à Mgr Plessis ?

Que fut Jean Champollion ?

Qu'appelle-t-on eau potable ?

Quel surnom mérita à Mgr Langevin sa dure lutte en faveur des nôtres ?

Quel est le véritable nom du bleuets ?

Quand fut fondé le collège des Jésuites à Québec ?

Qui fut le premier agriculteur de Montréal ?

La devise de la Société Saint-Jean-Baptiste ?

## REPONSES

— Le blé, l'avoine, l'orge, le sarrasin, le maïs.

— Les cardinaux réunis en conclave.

— Huile de pierre.

— Une encyclique.

— Marguerite Bourgeoys, en 1657.

— Des Récollets, ou Frères Mineurs, fondés par S. François d'Assise.

— Après l'île d'Orléans.

— La coiffe.

— Les Pyrénées.

— La Calédonie.

— Un récif.

— Son fameux Requiem.

— A Michel-Ange Buonarroti (1475-1564), peintre, sculpteur, musicien et poète.

— C'est en numéroter les pages.

— Mère Marie-de-l'Incarnation.

— Une histoire de la Nouvelle-France, en 1774. (6 volumes).

— Bédard, Panet, Papineau.

— Pierre Bédard, en 1806.

— Un journaliste et conférencier.

— « Ma Saberdache », collection de 44 cahiers de notes précieuses.

— Une histoire du Canada et plusieurs revues.

— La découverte du Mississippi par le P. Marquette et Louis Jolliet.

— Une baleine : 500 ans ; un éléphant : 100 ans.

— Antoine Gérin-Lajoie (m. 1882.)

— Shakespeare.

— En 1892.

— 4,000 livres.

— 92,160 fois.

— La tiare.

— 80,000, un mois par année.

— Jusqu'à 34,800 verges.

— Douze mois.

— Deux fois son poids par jour.

— 168 livres.

— A Liverpool ; il a 10,934 tuyaux.

— Poète canadien, publia « les Gouttelettes », m. en 1918.

— Le trèfle et le chardon.

— En 1854, par le Pape Pie IX.

— Un deuil.

— En 1858.

— La Vénérye en 1731, aidé de ses quatre fils et de son neveu.

— Daguerre, mort en 1851.

— Il encouragea l'agriculture, le commerce et l'industrie.

— Un hydravion.

— Sir James Murray.

— Il niait la présence réelle et l'autorité du pape.

— La défense ardente de l'Eglise en ce pays.

— Un déchiffreur d'hiéroglyphes.

— De l'eau qu'on peut boire sans danger.

— « Le grand blessé de l'Ouest. »

— Myrtille.

— En 1635.

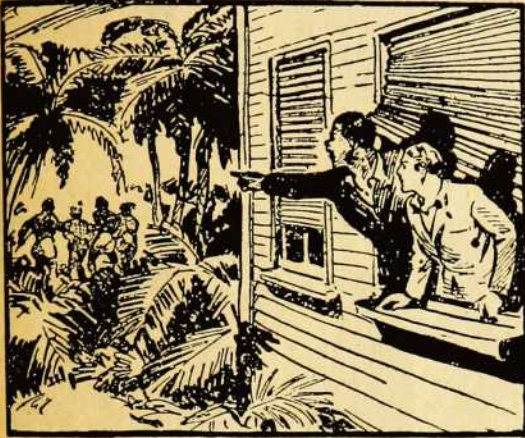
— Pierre Gadbois, en 1648.

— Rendre le peuple meilleur.

(1) Ces questions et réponses proviennent des jeux de cartes "ENCYCLOPEDIE" de l'abbé Etienne Blanchard qui nous en a autorisé la publication. On peut se procurer ces jeux de cartes "ENCYCLOPEDIE" chez les libraires ou chez l'auteur, au presbytère Notre-Dame, Montréal.

# la CHASSE au TRÉSOR

DIX-SEPTIEME EPISODE



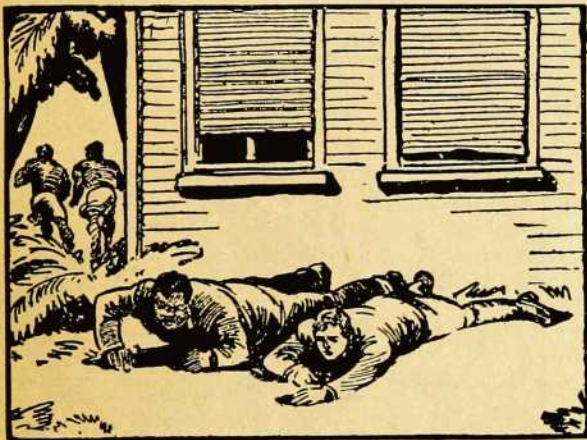
1— On se souvient que nos trois amis s'étaient arrêtés dans le port de Malaiga afin de se procurer du pétrole, qu'ils trouvèrent à cet endroit les frères Legris. Ils s'arrangèrent toutefois pour les chasser de l'hôtel où ils étaient à prendre leur dîner. Les trois jeunes gens s'apprêtèrent, à leur tour, à prendre leur repas.



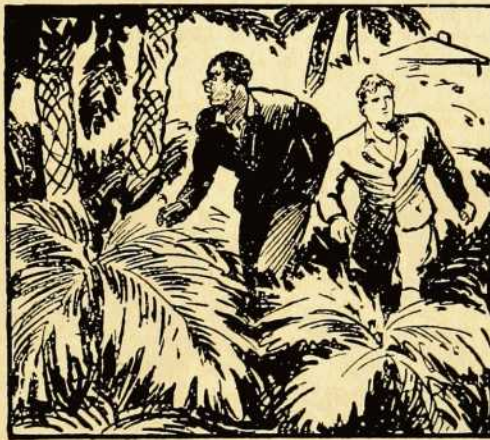
2— Mais, pendant qu'ils mangeaient, deux bras noirs étaient passés par la fenêtre et avaient tiré de table le jeune Paul, qu'ils avaient enlevé. Le premier moment de surprise passé, Noiro et André sortirent par la fenêtre et virent les ravisseurs de Paul s'enfoncer dans un bois de palmiers.



3— "Poursuivons-les, patron," dit Noiro. Pendant que tous deux enjambaient la fenêtre, deux indigènes leur tombèrent sur le dos. L'un envoyant Noiro s'étendre sur le sol dur, l'autre, tombant sur les épaules d'André, le projeta non moins violemment au côté de son compagnon.



4— Laissant les jeunes gens à demi inconscients sur le sol, les deux assaillants filèrent sans bruit. Noiro et André demeurèrent quelques minutes étendus, incapables de bouger. Dès qu'ils en eurent la force, ils se relevèrent et voulurent courir au secours de leur compagnon. Ils s'engagèrent dans le bois.



5— Mais il n'y avait déjà plus de trace de Paul et de ses ravisseurs, ils semblaient être entrés sous terre. "Sacrebleu! ce pauvre Paul est dans une mauvaise situation," dit Noiro inquiet, car il estimait beaucoup son jeune ami, malgré leurs fréquentes querelles. "Oui, je suis moi-même inquiet," répliqua André.



6— "Et le rechercher ici est comme chercher une aiguille dans un tas de paille," ajouta Noiro. En effet, ils étaient arrivés à un endroit très épais de cette forêt tropicale et ils s'enfonçaient davantage dans la brousse. Le faible sifflement d'une flèche fit se retourner André, qui cria à Noiro de se protéger.



7— Juste au-dessus de leurs têtes, était une flèche d'indigènes, qui avait failli atteindre Noiro et s'était enfoncée dans un arbre, à quelques verges plus loin. André remarqua que quelque chose y était attaché. Il l'enleva. C'était une lettre des frères Legris. André se hâta de lire.



8— Il lui était dit que si le plan du trésor ne leur était pas remis, Paul mourrait au lever du soleil, le lendemain. André pâlit, pendant que les yeux de Noiro révélèrent son angoisse. "Qu'allons-nous faire maintenant?" demanda-t-il. "Les Legris ont dû acheter la complicité d'indigènes," dit André.



9— "Avec leur aide, ils ont enlevé Paul. Si nous pouvions les retrouver, nous pourrions sauver Paul. Mais autrement il nous faudra leur remettre le plan." Toutefois après avoir erré quelque temps, nos amis atteignirent les bords d'une rivière et soudain aperçurent, flottant dans le courant, le chapeau de couleur que Paul portait, au dîner.

[ Suite au prochain numéro ]

# La Reine des Sioux



## VINGT-DEUXIEME EPISODE



1 — C'est Renard Noir, Thomas," murmura Colombe Blanche. Après avoir regardé au coin de la maison de Daniel Laurent, elle avait reconnu le Peau-Rouge. "Je me demande ce qu'il vient faire ici!" Les deux jeunes gens retenaient leur respiration, craignant d'être surpris par leur ennemi.



2 — Quelques instants plus tard, Thomas vit l'Indien sortir de la maison aussi mystérieusement qu'il y était entré. Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine. Colombe Blanche lui toucha le bras. "Suivons-le!" suggéra-t-elle. "Peut-être nous conduira-t-il à l'endroit où Daniel a été amené!"



3 — Thomas accepta la proposition de la jeune fille et ils suivirent le Peau-Rouge, le long d'un chemin escarpé qui montait au bord de la montagne. Renard Noir se hâtait, anxieux d'arriver à destination, ne se doutant pas que les deux amis suivaient à quelques verges en arrière.



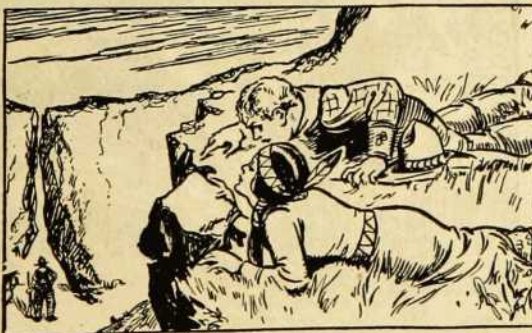
4 — Après avoir monté résolument pendant quelques minutes, les jeunes gens virent Renard Noir pénétrer aux abords d'un rocher et, soudain, lever les mains en l'air devant un homme qui sortait. Ils se dirent quelques mots, puis Thomas entendit l'homme dire: "Très bien, Renard Noir, entre!"



5 — Thomas remarqua alors une hutte en bois de l'autre côté de la paroi rocheuse. Il se retourna tout excité vers la jeune fille. "Je crois que c'est là que M. Laurent est enfermé!" murmura-t-il. "Nous ne pouvons pas passer de ce côté, mais je l'atteindrai par l'autre côté!"



6 — Colombe Blanche insista pour accompagner son ami. Alors, Thomas prit les devants sur une corniche étroite qui conduisait apparemment sur le dessus de la falaise. La montée était très dangereuse, mais Colombe Blanche et Thomas réussirent à atteindre le sommet sans encombre.



7 — Une fois hors de danger, ils s'acheminèrent vivement le long de la falaise. Le jeune homme s'arrêta soudain et regarda par-dessus bord. "Ne faisons aucun bruit, Colombe Blanche!" s'exclama-t-il. "La cabane est juste au-dessous de nous. Peut-être que je pourrai descendre et sauver Daniel! Regardez, voici Leroux!"



8 — En effet, à quelques verges de la hutte se tenait le fermier avec Renard Noir qu'il écoutait raconter son histoire. "Lorsque je suis arrivé à la hutte, Colombe Blanche était partie," disait le Peau-Rouge. "Eh bien, il faut la retrouver!" dit Leroux en colère.



9 — Du haut de la falaise, Colombe Blanche et Thomas guettaient, faisant des efforts pour comprendre ce qui se disait en bas. La jeune fille se rapprocha du bord, mais en faisant ce mouvement une pierre s'échappa et tomba dans le vide. "Cachez-vous!" murmura Thomas. "Ils nous verront!"

[ Suite au prochain numéro ]

# RIONS, c'est l'heure...

Deux chenapans sont traduits en cour pour vagabondage et le recorder demande à l'un d'eux :

— Quel est votre domicile ?  
— Je n'en ai point, répond l'accusé.  
— Et vous ? demande le juge à l'autre.  
— Moi ? je demeure à côté de chez lui.

— Elle est bonne, ta lunette d'approche ?

— Je te crois ! l'autre jour je m'en servais pour regarder un incendie au loin, eh bien, elle rapproche tellement que j'ai failli me brûler au feu.

— J'en ai une qui est encore meilleure que la tienne ; tous les lundis en me levant, je m'en sers pour regarder le samedi sur le calendrier et ma lunette a un tel pouvoir de rapprochement que la fin de semaine arrive instantanément.

— Ma fille, tu fais des extravagances, tu dépenses vraiment trop d'argent.

— Voyons, papa, je ne t'en demande jamais que dans un seul cas ; lorsque je n'en ai plus.

Un pacifiste fait une conférence.  
— Oui, messieurs, puisque les hommes descendent tous de la même mère Eve, ils sont frères !

— C'est vrai, dit quelqu'un dans l'auditoire, ce sont ce qu'on appelle les frères de la côte.

— L'entrée au théâtre est une piastre et vous ne me donnez que cinquante cents.

— Mais je n'ai que ça, mademoiselle.  
— Alors je regrette mais vous ne pouvez pas entrer.

— Attendez donc, il y a moyen de s'arranger : je n'ouvrirai qu'un seul œil.

Jos Lablague exagère toujours quand il raconte ce qu'il a fait ou même simplement ce qu'il a vu ; il exagère tellement qu'il a l'air de prendre ses auditeurs pour des imbéciles et que, plus d'une fois, ceux-ci se sont fâchés. Afin d'éviter cela, Jos a demandé à un de ses amis qui l'accompagne souvent de lui pincer le bras s'il juge que ses exagérations sont trop fortes.

— C'est entendu, dit l'ami, et si tu veux m'en croire, comme tu auras déjà dit des exagérations quand je t'aurai pincé, tu raconteras quelque chose pour diminuer l'effet de ces exagérations-là. Plus je pincerai fort et plus tu devras diminuer.

La chose est ainsi convenue et, quelques jours plus tard, Jos et son ami sont invités dans une maison où l'on conte des histoires de chasse. C'est le tour de notre homme de faire part d'un de ses exploits.

— Figurez-vous, dit-il, quand j'étais en Afrique, je rencontre un éléphant sauvage comme personne n'en avait encore vu ; il était long, long... oh, il avait bien deux cents pieds de longueur...

A ce moment, son ami lui pince le bras si fortement qu'il en fait la grimace mais ça lui fait comprendre que la blague a été réellement trop forte et qu'il faut maintenant diminuer en conséquence. C'est bien embêtant ! il ne peut pourtant pas dire maintenant que son éléphant n'était pas plus long qu'un autre... Heureusement il trouve quelque chose.

— Il avait bien deux cents pieds de longueur comme je viens de vous dire, reprend-il, mais en revanche il n'était pas haut du tout ! tenez, je ne sais même pas s'il avait six pouces de haut.

— Vous aviez une grosse clientèle quand vous exerçiez la médecine ?

— Oui, dans les dernières années surtout elle s'était tellement augmentée que la municipalité avait été obligée de faire agrandir le cimetière.

— Cette vieille demoiselle-là prétend qu'il y a un secret sur sa naissance.

— Il s'agit sûrement de la date ; elle n'a jamais voulu le dire.

— Il va vite, ce bateau-là ?  
— S'il va vite ! c'est au point qu'il est obligé de s'arrêter au milieu de l'océan pour donner le temps aux nouvelles de la radio de le rattraper.

— J'ai entendu, dans un certain pays, un écho étonnant ; il répète une phrase entière qu'on lui crie.

— J'en ai entendu un bien mieux que ça ; il répondait à toutes les questions qu'on lui posait.

— Vous n'avez pas l'air de regretter d'avoir frappé votre belle-mère à coups de parapluie !

— Je vous assure, Votre Honneur, que je le regrette au contraire beaucoup ; j'ai cassé mon parapluie et il était tout neuf.

Bob n'a pas été sage et il va être puni ; il a à choisir entre la fessée ou bien être enfermé pendant une heure dans un cabinet noir. Il réfléchit un instant.

— Avant de choisir, dit-il, je voudrais bien savoir si c'est papa ou maman qui me donnera la fessée ; si c'est papa, je préfère le cabinet noir.

Si jeune et déjà diplomate...

En chemin de fer, un monsieur sort un magnifique étui à cigares de sa poche, il en prend un puis cherche dans ses poches. Pas une seule allumette !

— Vous n'en auriez pas une ? demande-t-il à un voyageur en face de lui.

— J'en ai une pleine boîte, répond l'autre, mais, ajoute-t-il avec un sourire qui en dit long, je n'ai malheureusement pas de cigare.

— Dans ces conditions, reprend le premier, vous n'avez pas besoin de vos allumettes, passez-moi donc toute la boîte.

— Je vous affirme, mon cher ami, que les hommes d'aujourd'hui ne sont plus du tout ce qu'ils étaient il y a seulement vingt ans.

— Je crois que vous exagérez un peu les choses de la question sociale.

— Pas le moins du monde ; beaucoup d'hommes aujourd'hui n'étaient encore que les petits jeunes gens il y a vingt ans.

— Où vas-tu donc si vite ?

— Chez mon architecte et je te dis que je vais l'engueuler à la mode !

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Imagine-toi... je lui fais construire une maison et il m'a fait vraiment du beau et bon travail mais où ça ne va plus du tout, c'est pour les moyens de communication avec les étages supérieurs. Il a bien fait des escaliers pour y monter mais il n'en a pas fait pour en descendre.

— Tu devrais te faire couper la moitié des oreilles, elles sont bien trop grandes pour un homme !

— Et toi, tu devrais bien te faire allonger les tiennes du double, elles sont bien trop petites pour un âne.

## LANGUE FRANÇAISE

### Le suffixe et ses effets

Pour manier les mots avec dextérité, il importe d'en connaître la portée !

Par ALBERT LEMIEUX

Le suffixe, comme vous l'avez vu dans votre petite grammaire, est une terminaison qui modifie le sens du radical. C'est une des plus belles richesses des langues néo-latines, en particulier du français. Tandis que l'anglais exige deux mots pour désigner l'arbre qui produit des pommes : "apple-tree", le français par son seul suffixe : "ier" vous donne *pommier* et le tour est joué ! Le nombre de suffixes par dérivation est très grand en français. Leur compréhension est un élément primordial de la maîtrise des mots. Nous en étudierons les principaux par notre méthode autodidactique.

1. — ADE, AGE, FICE, MENT, ION : marquent plus spécialement l'action.

Ex. accolade, action de se jeter au cou. Passage, action de passer. Artifice, chose faite avec art. Mouvement, action de se mouvoir. Impression, action d'imprimer.

INSTRUCTIONS. Formez des mots en *ade, age, fice, ment*, avec :

(a) échelle ..... (b) croix ..... (c) cœur .....  
(d) mal ..... (e) torturer .....

2. — ESSE — ANCE ET ENCE — ITUDE ET ETUDE — IE ET ITE : marquent l'existence, l'état, la durée.

Ex. sagesse, vient de sage, abondance, état de ce qui abonde ; habitude, état persistant ; folie, état du fou.

INSTRUCTION. Formez des mots avec l'un ou l'autre des suffixes ci-haut :

(a) lie, (gaieté) ..... (b) concours ..... (c) seul .....  
(d) frénétique ..... (e) humain .....

3. — EUR, latin *or* : marque la cause, celui qui fait, qui a l'habitude de faire l'action, qui appartient à une profession.

Ex. créateur, celui qui crée.

INSTRUCTIONS. Introduisez le mot juste, dérivé du suffixe *eur*, dans les phrases suivantes :

(a) Isidore peut n'être pas ..... et se défendre toutefois vigoureusement si on lui cherche *querelle*. (b) Le ..... est en général celui qui est chargé de la *sape*, de la démolition d'un ouvrage à la pioche ou à la hache. (c) Elle souffre d'une fièvre accompagnée de ..... de la peau ; son front était *moite* de sueur. (d) Le maraudage est le vol de fruits ou de légumes non encore détachés du sol ou des arbres. Il est commis par des ..... (e) Il a réussi d'emblée à séduire tous les témoins à ce procès. C'est un fameux .....

4. — ABLE, IBLE : indiquent qu'une chose peut se faire ou doit se faire.

Ex. maniable, qui peut être manié ; putrescible, qui peut pourrir.

INSTRUCTIONS. Formez des adjectifs en *able, ible*, avec :

(a) gué ..... (b) acointance ..... (c) convoitise .....  
(d) fusion ..... (e) loisir .....

5. — AL, EL ; IL, ILE : signifient "qui tient de, qui appartient à".

Ex. hivernal, de l'hiver ; providentiel, de la Providence.

INSTRUCTIONS. Formez des mots en *al, el, ou en il, ile* avec :

(a) Mars, (dieu de la guerre) ..... (b) nez ..... (c) fosse .....  
(d) pluie ..... (e) vessie .....

Pourcentage maximum : 100% Le vôtre : ... % ; 4 points par réponse.

#### REPONSES

1. — (a) escalade ; (b) croisade ; (c) courage ; (d) malice ; (e) tournent.  
2. — (a) lisse ; (b) concurrence ; (c) solitude ; (d) frénésie ; (e) humanité.  
3. — (a) quereleur ; (b) sapeur ; (c) moiteur ; (d) maraudeur ; (e) séducteur.  
4. — (a) guéable ; (b) accomplable ; (c) convoitable ; (d) fusible ; (e) loisible.  
5. — (a) martial ; (b) nasal ; (c) fossile ; (d) pluvial ; (e) vésical.



# NOTES Encyclopédiques



En astronomie, on nomme "aberration des astres" une illusion d'optique qui fait que les étoiles nous paraissent décrire de petites ellipses dans le ciel dans le courant d'une année. Cette illusion est due au mouvement de translation de la terre à la propagation de la lumière depuis l'étoile jusqu'à nous. Ce phénomène de l'aberration ne peut être mis en évidence que par des mesures précises à l'aide des télescopes.

L'ablette est un petit poisson d'Europe, vivant dans l'eau douce et faisant d'excellentes fritures ; on en tire encore un autre profit qui est toutefois bien différent ; les écailles de ce poisson donnent une certaine mucosité qui sert à la fabrication de perles fausses de toute beauté.

Bien des personnes ignorent que le titre officiel de l'Opéra de Paris est celui-ci : Académie nationale de musique et de danse.

Acarus est un nom latin qui fut peut-être, se dira-t-on, celui d'un ancien empereur et de quelque autre personnage célèbre des temps passés ; la vérité est beaucoup plus prosaïque. L'acarus est un très petit insecte de la classe des araignées et dont une espèce, le "sarcopte" est la cause de la gale.

Il y a, comme tout le monde le sait, une grande différence de résistance et d'élasticité entre le fer et l'acier. Ce dernier n'est pourtant, à vrai dire, que du fer dans la composition duquel on a fait entrer de cinq à vingt millièmes de charbon.

Quand on a commencé à pouvoir diriger des ballons, il n'était possible que de donner une vitesse de trente pieds par seconde à ceux-ci ; un vent contraire de cette vitesse qui n'est pourtant pas bien grande, suffisait donc à les immobiliser.

L'Agami est un grand oiseau échassier originaire de l'Amérique méridionale ; il s'apprivoise très facilement et il sert pour ainsi dire de chien de garde ; il surveille les basses-cours et même les protège contre les oiseaux de proie.

Quand les aiguilles à coudre se faisaient entièrement à la main, leur fabrication demandait environ quatre-vingts opérations successives, à part du triage et de la mise en paquets.

Il y a une cinquantaine d'années, on croyait que la hauteur totale de notre atmosphère était d'environ trente-cinq milles ; les calculs actuels portent cette hauteur à plus de cent vingt milles, mais dans les hautes régions la densité de l'air est si faible qu'elle est comparable au vide d'une ampoule électrique.

La vie d'un âne peut dépasser cinquante ans, soit facilement le double de celle d'un cheval.

Quand le Rhône arrive dans le lac Genève, il dépose dans ce lac des alluvions qui sont des matières solides et pulvérulentes que ce fleuve a arrachées aux montagnes dont il descend. Il arrive ainsi, très lentement, bien entendu, que les montagnes avoisinant le lac et le lac lui-même finiront par disparaître, ce dernier s'étant rempli complètement avec la matière des autres.

Pendant longtemps on connut la présence de l'aluminium un peu partout dans la nature et l'on savait que c'est un des éléments constituants de toutes les terres argileuses ; malheureusement on ne connaissait aucun procédé industriel pratique pour l'extraire et ensuite s'en servir. Aujourd'hui, l'aluminium est réellement une matière de première nécessité vu l'emploi très généralisé qui en est fait.

L'ambre gris qui sert beaucoup en parfumerie n'a pas une origine très distinguée car une bonne partie en est fournie par les intestins du cachalot ; l'ambre jaune dont on fait des colliers, des "bouquins" de pipes valant d'ailleurs un assez bon prix et d'autres objets de luxe n'est, après tout, qu'une résine fossile qu'on trouve dans la terre en divers pays.

Angora est une ville de l'Asie mineure dont le nom a été à peu près universellement connu à cause de trois espèces d'animaux à longs poils soyeux qu'on y trouvait en abondance ; le chat, la chèvre et le lapin. Ce dernier, généralement d'un blanc grisâtre, donne un poil soyeux qui était autrefois très recherché pour la chapellerie ; on en faisait, par peignage, jusqu'à quatre récoltes par an.

Les aras sont les plus beaux des perroquets, leur plumage est très riche mais leur cri est extrêmement désagréable ; il semble que la nature agisse souvent ainsi

par une sorte d'esprit de compensation ; elle a, par exemple, donné de très vilains pieds au paon qui est un des plus beaux oiseaux de la création et il semble qu'elle s'exerce de la même manière dans le monde des humains ; ceci expliquerait pourquoi il arrive fréquemment que des gens très riches sont en même temps très bêtes.

Les bois tendres, comme le saule, le peuplier, l'aune, le bouleau, sont ceux dont la décomposition à l'air libre est la plus prompte.

Il est des bois qui se conservent bien plus longtemps que les autres à condition d'être continuellement imbibés d'eau ; l'aune, qui est pourtant un bois tendre, est dans ces conditions et on s'en servait beaucoup autrefois, dans certains pays, pour la fabrication des conduites d'eau.

Tous les bois, en les exposant à un degré convenable de chaleur lorsqu'ils sont encore verts ou imparfaitement secs, sont susceptibles de pouvoir être courbés sans se briser. Une fois que les bois sont ainsi courbés par le moyen du feu, ils ne peuvent plus se redresser après qu'ils ont été séchés et maintenus pendant le séchage dont la décomposition à l'air libre est la plus prompte.

Il n'y a pas de saint qui soit patron du jeu d'échecs, ni même de personnage vénérable, tel qu'un ermite qui aurait eu recours à l'échiquier dans le désert pour tromper la longueur du temps. Les joueurs d'échecs peuvent tout de même choisir un patron païen. Un philosophe romain à qui Caligula fit signifier son arrêt de mort pendant qu'il jouait aux échecs ne parut avoir qu'un seul souci ; à l'officier qui lui signifiait sa sentence il demanda de vouloir bien constater la position des pions puis il se tourna vers son adversaire et lui dit : J'espère bien qu'après ma mort vous ne prétendrez pas que les chances de gagner étaient de votre côté.

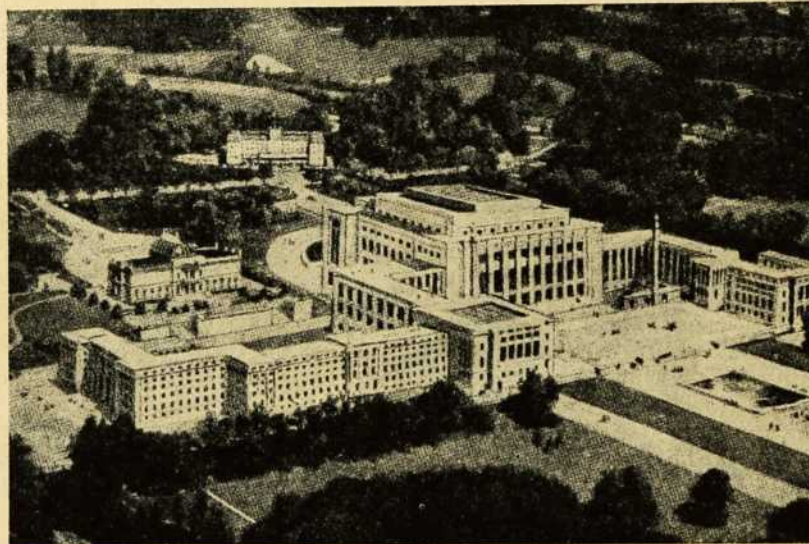
A Rome il y avait autrefois des combats d'hommes contre les bêtes fauves dans les cirques et d'hommes entre eux. Ces combattants, nommés gladiateurs, recevaient un entraînement spécial et c'étaient ordinairement des prisonniers de guerre ou des esclaves condamnés. Néron qui sut imaginer tant de choses nouvelles pour sa distraction fit un jour combattre quatre cents sénateurs contre six cents chevaliers.

Les albatros sont de gros oiseaux qui pratiquent la danse ; ils se livrent à cet amusement pendant la journée et parfois assez tard dans la nuit quand la lune brille. Ils dansent toujours par couples. A la première figure, l'un des albatros s'approche de sa compagne devant laquelle il s'incline puis tous deux tournent gravement autour l'un de l'autre, croisant leurs becs et chacun aiguisant le sien sur celui de son partenaire. Dans la deuxième figure de ce "tango océanien", l'un des deux oiseaux replie la tête sous son aile pendant que son vis-à-vis reste immobile et pousse un cri. A ce moment, la première danseuse

relève la tête, l'élève et s'allonge le plus possible dans le sens de la hauteur, tandis que son cavalier prend la même pose et continue sa chanson. Enfin les deux albatros se saluent et recommencent. Décidément, les hommes n'ont rien inventé.

Certains observateurs très sérieux voient, dans l'extension de la danse qui sévit de nos jours, une manifestation collective et épidémique de l'hystérie comme on l'a déjà vu en Europe aux quatorzième et quinzième siècles. Quelques danses modernes surtout semblent s'apparenter à la "chorea imaginativa" et à la "chorea lasciva" de Paracelse, décrites également, à la même époque, sous les noms de danse de Saint-Jean, danse de Saint-Guy et tatentisme. Les grands mouvements et les contorsions de la grande attaque se retrouvent en partie chez ceux de nos contemporains qui éprouvent le besoin morbide de s'enlacer dès qu'ils sont sollicités par un plus ou moins harmonieux jazz-band.

La mode d'aller nu-tête est-elle recommandable ? Voici ce qu'en dit le docteur Gougerot : "Les expositions répétées à la lumière solaire et sans qu'il y ait cependant coup de soleil, créent à la longue et presque inévitablement des lésions durables. La plupart des cancers cutanés, ceux de la face en particulier, ont cette origine solaire." Le docteur Toulouse, maître incontesté de l'hygiène mentale, était d'avis que des troubles mentaux peuvent être provoqués par l'échauffement excessif du crâne. D'autres docteurs éminents ont également condamné avec d'excellentes raisons la mode de trop exposer sa tête au soleil. Mais la mode est toute puissante, elle a beau envoyer quantité de gens à l'hôpital ou au cimetière, elle n'en continue pas moins d'exercer sa dictature sur des gens qui pourtant se prétendent libres.



Le palais de la Société des Nations à Genève n'aura pas beaucoup servi avant la présente guerre et pourtant c'est une immense construction qui aurait mérité d'être sérieusement utilisée. Il a plus d'un quart de mille de longueur et il comprend neuf cents chambres ou salles. Il y a dix-sept mille fenêtres et autant de portes. Il fut la cause de bien des discussions au sujet des plans à adopter pour sa construction et certaines de ces discussions, entre architectes, allèrent jusqu'aux provocations en duel. Pour un palais qui devait présider à la paix universelle, c'était un malencontreux début.

*"Je M'Enrôle!"*



*C'EST AUSSI NOTRE LUTTE!*

Pour un exemplaire du nouveau "CWAC Compact" adressez-vous au capitaine Helen Rankin, Aylmer Annex, Ottawa.

**Amies pour la Vie . . .** Dans tout le Canada, ainsi qu'outre-mer, de jeunes Canadiennes des cités, des villes, des villages et des campagnes se rencontrent pour la première fois et nouent de solides amitiés. Jamais des jeunes filles aux intérêts aussi divers n'ont été unies à ce point par les liens de l'estime mutuelle et de la franche camaraderie. Ces solides attaches serviront grandement l'unité canadienne, une fois la victoire assurée.

Enrôlez-vous dans le C.W.A.C. et faites partie de ce groupement dont les membres portent si fièrement l'uniforme du Roi.

Outre la solde réglementaire et les uniformes, vous recevez gratuitement des soins médicaux et dentaires, ainsi qu'une indemnité mensuelle spéciale pour l'achat de menus effets personnels.

On verse également des allocations aux personnes à charge (père, mère, frère ou soeur) et les épouses de militaires continuent de toucher l'allocation d'ayant droit après leur enrôlement.

*Pour plus amples renseignements s'adresser au plus proche bureau de recrutement. Cette démarche n'engage à rien.*

**Canadian Women's Army Corps**

# Prends un Coca-Cola = Voyez qui nou

4N44-R-40590  
STE DOROTHEE QUE  
171  
SIMONE SAURJOL



*... une façon de souhaiter la "Bienvenue" à un vieux copain*

Au cours d'une grosse journée de travail, les ouvriers de guerre du Canada accueillent la pause qui rafraîchit avec un Coca-Cola glacé. Et il n'y a pas de meilleur moyen d'accueillir un ami. Dès qu'on lui dit Prends un "Coke", un combattant qui revient au pays sait qu'il est chaleureusement accueilli par ses copains. Ces mots engendrent la camaraderie et sont un signal

pour travailler davantage et mieux. De Vancouver à Halifax, une minute de repos avec du Coca-Cola glacé vous permet de vous remettre au travail bien rafraîchi.

\* \* \*

Nos combattants trouvent du Coca-Cola dans beaucoup d'endroits outre-mer. Il y a longtemps que le Coca-Cola est un globe-trotter. Même avec la guerre, le Coca-Cola est aujourd'hui embouteillé sur les lieux dans beaucoup de pays — pays de l'Empire, pays alliés et pays neutres.



Les noms populaires acquièrent tout naturellement des abréviations amicales. C'est pourquoi vous entendez dire "Coke" pour Coca-Cola.